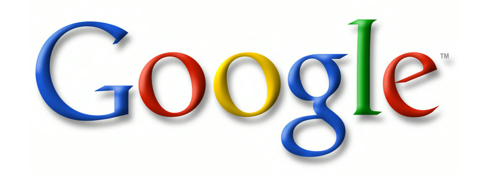
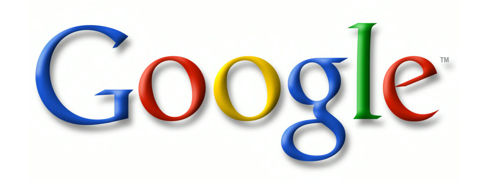






THE

GEORGE WEST VAN SICLEN

COLLECTION

PRESENTED BY HIS SONS

MATTHEW VAN SICLEN

AND

ARTHUR VAN SICLEN

TO THE

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

1923



HISTOIRE

DES

CROISÉS BELGES,



GODEFROY DE BOUILLON

HISTOIRE

DES

CROISÉS BELGES,

PAR

H^{ri} Vabfontaine-Veum.



BRUXELLES,
SOCIÉTÉ DES BONNES LECTURES.
BOULEVARD DE L'OBSERVATOIRE, 26.

1846

En mettant au jour un nouvel ouvrage, l'auteur obéit aux pressantes sollicitations de quelques intelligences d'élite qui ont bien voulu jeter un regard sur ses essais littéraires et historiques, et lui déclarer que cela méritait publicité. Si tant était que cette flatteuse opinion en laquelle il s'est confié, vint à être confirmée par ses compatriotes, s'il lui était donné de voir cette œuvre accueillie avec la même faveur que l'a été il y a peu de mois son premier livre l'*Histoire de Léopold Ier*, il s'empresserait alors d'achever et de publier successivement les diverses ébauches qui encombrent sa retraite, et qui toutes cherchent à évoquer dans le passé ce qu'ont fait et ce qu'ont été nos ancêtres.

L'auteur aime par-dessus tout sa patrie; toujours

il éprouve une sorte de joie secrète à reporter sa pensée vers 1830, cette resplendissante époque où la Belgique a étonné le monde par la conquête de son indépendance ; mais il sent sa fierté redoubler quand regardant dans les siècles évanouis, il voit, parmi nos aïeux, se dresser à toute heure d'imposantes figures accomplissant des prodiges qui font se tourner vers elles l'admiration des peuples de ces époques lointaines.

C'est à étudier ce glorieux passé de notre nation, tout en notant les pas que fait l'époque présente, que l'auteur emploie ses moments de loisir. En cela, il le sait, il est dévancé par d'autres qui marchent avec plus de renommée et par conséquent avec plus de fermeté que lui ; mais qu'importe? si, venant à la suite d'écrivains dont plusieurs ont sa sympathie profonde, il entend çà et là dans la foule des lecteurs, une voix qui le nomme avec bienveillance, il sera satisfait ; c'est de tous les encouragements celui qu'il ambitionne avant tout.

H. D.-D.

Bruxelles, juillet 1846.

HISTOIRE

DES

CROISÉS BELGES.

I.

Au commencement du XI[e] siècle, à cette époque reculée où venait de s'éteindre tout-à-fait à l'Orient le splendide flambeau de la civilisation Romaine, la Belgique, comme beaucoup d'autres nations de l'Europe, apparaît à l'esprit errant dans cette ténébreuse période de notre histoire, comme un sombre tableau où tout se mêle et se heurte dans une horrible confusion.

Au milieu d'un pareil chaos d'hommes et de choses, la pensée, dans sa curiosité historique, ne voit

s'offrir à sa contemplation, ni un évènement, ni, dominant et conduisant l'évènement, quelqu'une de ces grandes figures, évoquées par la Providence pour une haute mission. Alors, dans l'espace restreint mais suffisant où se limite notre patrie, on ne voyait pas, comme aujourd'hui, mêlant leur action avec une touchante unanimité d'efforts, et dans une commune pensée de bien-être national, un peuple civilisé, laborieux et libre, un roi bienveillant et sage, aussi éclairé, aussi ami de l'indépendance que son peuple. Au temps dont nous parlons, on apercevait, suspendus comme des nids d'aigles au sommet des montagnes, ou bien cachés dans des gorges profondes, et répandus ça et là dans les campagnes, de redoutables châteaux-forts, percés d'innombrables meurtrières, flanqués d'énormes tourelles, entourés de larges fossés; c'était-là que se tenaient abrités, vivant dans un affreux dévergondage, se riant du Suzerain de la Province, insultant même au roi de France et à l'empereur de Germanie, les hommes que l'histoire appelle les Seigneurs, race dégénérée de ces héros merveilleux, qui avaient aidé Charlemagne dans ses hauts faits, et que le pieux empereur, avait comblés de priviléges, sans se douter de ce que deviendraient aux mains d'indignes

descendants ces témoignages de sa reconnaissance. Auprès de ces repaires inabordables, étaient agglomérées comme une proie sous la griffe du vautour, de misérables huttes, où était entassée toute une foule abrutie, hommes, femmes, enfans, qui appartenait au Seigneur comme sa chose, qui était, à l'occasion, achetée, vendue ou donnée en présent, et qui, attelée à la charrue, servait à la culture des terres; c'était là le peuple. Parfois, quand le Seigneur avait rêvé quelque rapine, quelque méfait sur les chemins publics, quelque butin chez le voisin, il rassemblait ses serfs comme une meute, et s'échappant de sa tannière à la façon des bêtes féroces, il s'en allait, à leur tête, consommer ses actes de brigandage.

C'était un hideux spectacle que ces temps de bouleversement social où la justice, cette sœur de la liberté, se taisait étouffée sous le poids d'une révoltante anarchie. Ce qui se pratiquait en bas, parmi les nobles et les barons, châteaux contre châteaux, n'était, à vrai dire, que le reflet de ce qui se faisait en haut, parmi les princes, province contre province. Il n'y avait pas de ces grandes guerres comme nos temps en ont vu, et qui laissent parfois après elles, dans l'empreinte des pas des

combattants, un limon fécond et civilisateur; ce n'étaient alors que des combats où la férocité était la seule règle, et le carnage la seule discipline. Les armées n'existaient pas; quand le noble se rendait à la voix du prince pour l'aider dans ses odieux exploits, il n'obéissait qu'en vue des bénéfices qui l'attendaient, ou des dépouilles qu'il espérait; il menait avec lui ses serfs, et toute la multitude des combattants n'était ainsi formée que de bandes séparées et distinctes, ne reconnaissant chacune pour maître et pour chef que son Seigneur; prêtes d'ailleurs à se ruer les unes sur les autres, à l'issue du combat, pour s'arracher mutuellement la plus grande part du butin.

On conçoit que sous un pareil régime et parmi cette triste humanité toute science ait été nulle. Les esprits étaient dans une nuit profonde. Cette lueur imposante qui, pendant tant de siècles, avait plané sur Rome tout en l'illuminant, s'était éteinte tout-à-coup au souffle des barbares du Nord; au temps dont nous essayons l'esquisse, la pensée humaine, cette mère de toute sociabilité, semblait comme réfugiée dans le sol, préparant et répandant sous toute l'Europe, ces germes qui devaient plus tard, et à des époques plus sérieuses, magnifiquement éclore

dans ces merveilles de l'esprit et du génie qu'il nous est donné de contempler aujourd'hui dans toute leur maturité. Malgré la mention que fait l'histoire d'une ombre d'école à Liége et à Utrecht, malgré ce qu'elle rapporte de l'envoi de quelques jeunes Belges en Italie, pour s'y instruire, les circonstances où l'on se trouvait, ont dû naturellement laisser sans résultat des essais faiblement tentés dans quelques coins isolés.

Ce n'était pas pourtant que les sources manquassent tout-à-fait à l'esprit humain; l'irruption des hommes du Nord, quelque terrible et quelque inattendue qu'elle eût été, n'avait pas tout englouti; de tant de chefs-d'œuvre qu'avait enfantés le génie des Grecs et des Romains, quelque chose était resté, miraculeusement échappé au grand naufrage du VIe siècle, et qui se gardait précieusement, confié aux mains du clergé, dans les sanctuaires secrets où ne pouvait les venir souiller ce quelque chose d'impur et d'empesté qui soufflait dans l'air. Chose remarquable et qu'il nous faut dire en passant, car la bizarrerie de certaines accusations nous revient en ce moment à l'esprit, c'est chez le clergé que se sont retrouvées après la tourmente, ces semences qui devaient produire plus tard nos siècles de progrès et de lumières!

Il n'y avait pas que les campagnes et les places publiques des villes qui fussent les témoins de ces excès d'une inexprimable licence; nos côtes avaient à contempler chaque jour des actes d'une révoltante piraterie; tant était excessif le besoin de la rapine et du vol. La navigation, aujourd'hui si savante et si habile, n'était guère que cela, malgré les vaisseaux que construisirent dès le IX[e] siècle Charlemagne et Rurik-le-Normand, celui-ci en Frise, celui-là à Gand, malgré la flotte qu'envoyèrent les Flamands en France sous Robert le Frison, et la bataille navale que livra Didier V de Hollande à l'évêque d'Utrecht.

Que dire enfin? l'agriculture, dans ce qu'elle a d'admirable et d'utile, était inconnue et délaissée; la dévastation était universelle, l'aspect de la Belgique et de tout l'Occident était désolant et sinistre.

Si nous portons notre regard au-delà de Constantinople, ce rempart de l'Europe contre la Barbarie de l'Asie, un spectacle plus effrayant encore nous frappe tout d'abord. Ce sont les féroces descendans de la tribu des Seldjoucides, les Turcomans, qui, échappés soixante années auparavant des rives de la mer Caspienne, campent formidablement sur une étendue de plus de 800 lieues. Leurs bandes se déploient redoutées et terribles depuis Jaxarte jusqu'à

l'Euphrate, et depuis l'Euphrate jusqu'à l'Hellespont. Leurs colonies militaires remplissent toutes les contrées qui se courbent effrayées sous leur sauvage puissance. Elles couvrent les champs de Bithynie et de Syrie; elles entourent le tombeau du Sauveur. Déjà leurs avant-gardes, un moment arrêtées devant le Bosphore, s'apprêtent à le franchir, et leurs regards se fixent avidement sur l'Europe que menace une terrible irruption. Il n'y a pour l'arrêter que le vieil empire de Constantin ; mais c'est un empire dégénéré et tombant en ruine, où s'est implantée la guerre civile, où le meurtre de onze empereurs a souillé le diadème, et où s'est évanouie cette antique valeur guerrière qui, peu de siècles auparavant, a ébloui le monde. A d'héroïques légions avaient succédé des soldats qui n'allaient au combat que montés sur des chars, troupes efféminées et sans discipline chez qui avait passé cet esprit de mésintelligence et de désordre dont le trône donnait le honteux spectacle. De pareils défenseurs se fussent dispersés dès la première attaque des Turcomans dans leur marche victorieuse. Le péril était proche et imminent ; et la fille elle-même d'Alexis Comnène écrivait qu'un complet anéantissement menaçait l'empire Grec, dont les armées sans force se tenaient dans une inaction tremblante, en

présence des Barbares qui déjà avaient envahi toutes les contrées entre le Pont-Euxin et l'Hellespont.

Ainsi l'Occident dans l'abrutissement, et près d'être envahi, l'Orient dans la dévastation, voilà dans quel état se trouvait le monde à l'époque où nous nous reportons. Cette situation évidemment était impossible et contre nature; c'était une de ces grandes crises par lesquelles Dieu prélude à de grands évènemens où se retrempe et se renouvelle l'humanité. Un ébranlement universel, en effet, était proche; bientôt allait s'allumer un mémorable incendie; et déjà pour que l'embrâsement commençât, il ne manquait plus que l'étincelle.



II.

Dès les premiers siècles de notre ère, après que les apôtres, en révélant aux nations la sublime religion du Christ, eurent raconté les souffrances qu'avait endurées le Sauveur, le saint tombeau devint pour la Chrétienté comme un astre qui projetait je ne sais quelle lueur sacrée vers laquelle tous les regards se tournaient avec adoration. Bientôt on aspira vers l'illustre cité, on voulut s'agenouiller sur ce célèbre sépulcre, gravir ce Calvaire, contempler ce jardin des Olives, sentir sous ses pieds cette même terre où s'était posé le pas du Seigneur. Ce fut bientôt un continuel pélérinage qu'encouragèrent successivement et Constantin, en l'entreprenant lui-même avec son épouse, et Charlemagne, en le conseillant à ses nombreuses populations; plus tard, surtout quand

eût disparu toute sociabilité humaine, tous les grands crimes se voyaient imposer comme pénitence le saint voyage; car au fond des natures perverties de cette triste époque sommeillait une foi profonde, qui, lorsqu'elle se réveillait, faisait en un instant de tous ces barons familiers avec le meurtre et le brigandage, des hommes pieux et repentans. Disons aussi, hélas! que bien souvent, le pardon une fois acheté, le barbare instinct revenait étouffer le repentir, et renouveler le scandale.

Quoiqu'il en puisse être, les pérégrinations vers Jérusalem se multipliaient dans tous les pays, surtout dans nos contrées. Les pélérins affluaient, les uns conduits par leur piété, les autres animés par l'espérance d'être absous de leurs fautes. C'est ainsi que l'on vit en l'année 1030 le comte de Hollande Didier III partir avec plusieurs nobles; exemple que suivit quelques années plus tard Robert le Frison, à qui sa conscience avait enfin reproché une vie agitée et coupable. Parfois le clergé accompagnait ces pieuses caravanes. L'année 1064 nous montre les évêques de Mayence, de Ratisbonne, d'Utrecht et plusieurs autres s'acheminant vers Jérusalem, escortés de 7000 pélérins.

Longtemps ces voyages se firent aisément, sans

qu'aucun obstacle vint arrêter les pélérins dans leur route. Mais un jour arriva où ils trouvèrent la Syrie et la Palestine envahies tout-à coup par les Turcomans. Alors mille empêchemens vinrent obstruer la marche des Chrétiens d'Occident ; et il ne fut plus donné qu'à un bien petit nombre d'arriver jusqu'à la terre Sainte. Là les attendait le spectacle d'une horrible profanation ; de sauvages sentinelles gardaient à leur façon le divin tombeau ; et elles en interdisaient cruellement l'accès aux pélérins dont plusieurs ne revirent plus leur pays d'Occident.

Une fois que l'Europe sut de quels sacriléges les lieux saints étaient souillés, et les difficultés qui allaient désormais empêcher l'accomplissement de pieux devoirs, il s'éleva un murmure universel. A l'indignation qui remplissait la Chrétienté, vint bientôt s'ajouter une sorte d'épouvante, alors que fut venue d'Orient une lettre pressante, où Alexis annonçait au comte de Flandre l'arrivée des Turcomans devant Byzance, le suppliant de venir avec les autres princes empêcher l'envahissement de toute l'Europe, dût son empire passer dans leurs mains, si le destin avait décidé qu'il en fût dépossédé.

Dès que cette nouvelle se fût répandue, l'animo-

sité contre les Mahométans ne connut plus de bornes ; des paroles d'extermination s'entendaient de tous côtés ; et déjà l'on méditait l'idée d'une formidable expédition qui purgerait la route des flots de Barbares dont l'Europe était menacée, en même temps qu'elle arracherait de leurs mains le tombeau du Christ.

L'heure où devait se faire ce mouvement de tout l'Occident vers l'Orient était proche, en effet ; elle sonna à l'arrivée d'un éloquent pélérin, Pierre l'Hermite, celui qui, peu d'années après, fonda un monastère à Huy. Les lamentations de ce pieux cénobite furent comme le mot décisif et puissant qui renfermait l'arrêt de mort contre les Turcomans. Il parcourt l'Europe, racontant aux nations tout ce qu'il avait vu se commettre de vexations inouies sur les Chrétiens de Palestine : le patriarche gémissait dans les fers ; le sang coulait dans la ville Sainte. Partout on l'accueillait comme un messager du ciel ; aussi à sa voix surgissaient des milliers d'hommes prêts à se dévouer pour le salut de l'Europe, pour l'anéantissement des barbares et la délivrance de leurs frères et de Jérusalem. Tous offraient leur vie, un grand nombre leurs richesses. En même temps s'assemblait à Clermont, par les soins du Pape Urbain II, un concile nombreux où parlèrent tour-à-tour Pierre

l'Hermite et le Pontife. Alors fut décidée la première de ces Saintes expéditions que l'histoire nomme *Croisade*. Toutes ces populations qui depuis longtemps ne se servaient de leurs armes que pour les tourner les unes contre les autres, les unirent à ce moment suprême pour n'être plus animées désormais que d'une même pensée de commune protection. Ici, et avant que toute entreprise commençât, finissait donc déjà cette vie de turpitudes et de meurtres où croupissaient les peuples d'Europe. Quand les Croisades n'auraient laissé après elles que ce seul bienfait, il serait encore inappréciable.

Au milieu de l'agitation universelle, parmi toutes ces nations animées et impatientes de se rencontrer avec les Turcomans, on remarquait particulièrement la Belgique où l'on peut dire que se trouvaient les princes les plus belliqueux de toute la Chrétienté, et qui devinrent comme les colonnes de l'expédition. Dans une guerre aussi imposante, d'où peut-être allait dépendre l'existence de l'Europe, il fallait pour le commandement suprême des mains habiles et infaillibles. Tous les regards se portèrent vers la Basse Lorraine où gouvernait paternellement l'homme le plus éminent de l'époque, Godefroy de Bouillon, au quel le petit village de Baizy. près de Nivelles, a donné

le jour. Issu de deux illustres races, celle des Comtes de Boulogne, et celle de Charlemagne, il portait dignement la splendeur de pareils aieux; adopté, dans son enfance, par un oncle maternel, il devait, à la mort de celui-ci, hériter du Duché de Basse Lorraine ; mais ce droit légitime dut fléchir devant la volonté de l'Empereur Henri IV qui investit de ce Duché son fils Conrad, ne laissant que les biens allodiaux à celui qu'il dépouillait. Godefroy, à peine âgé de 15 ans, prouva déjà alors la douceur de son caractère : il se soumit sans rancune, sans colère, aux exigences de son Seigneur suzerain. Ce n'était pourtant pas de la faiblesse que cette prompte et silencieuse obéissance à un acte injuste et spoliateur ; il sut, en effet, châtier d'une sévère façon le comte Albert de Namur qui était venu l'inquiéter dans ce qui lui restait de possessions.

Plus tard, la Lorraine lui fut rendue par ce même empereur qui avait eu envers lui de si coupables torts, mais qu'avait enfin émerveillé la généreuse conduite de Godefroy; il ne trouva, en effet, chez aucun vassal autant de dévouement et de fidélité dans deux mémorables circonstances : la bataille de l'Elster contre Frédéric de Souabe, le sac de Rome contre le Pape.

Godefroy avait donc porté les armes contre le chef de l'Eglise : il lui resta de ce trait de sa vie un douloureux souvenir qui lui revint surtout, semant à son chevet les terreurs et les remords, dans la grave maladie qui faillit peu de temps après le conduire au tombeau. Alors son âme s'emplit de pensées religieuses et de pieuses résolutions ; pour mériter le pardon de l'offense dont il se croyait coupable envers Dieu, il fit des vœux austères, renonça, quoique vivant parmi les hommes, à tous les plaisirs, s'imposa une sévère abstinence et une chasteté absolue ; mais le vœu qu'il prononça avec une fermeté sainte, ce fut celui de la délivrance de Jérusalem, quand au sortir du concile de Clermont retentit dans le monde chrétien ce cri puissant et électrique : *Dieu le veut !* Il se préparait à prendre sa part de cette glorieuse mission, quand il entendit la voix des populations prononcer son nom, et le demander pour être le chef de l'expédition. Il était, en effet, parmi tous les hommes d'éminente naissance qui se faisaient à l'envi enrôler pour cette guerre, sinon le prince du rang le plus élevé, — car Hugues, frère du Roi de France était de la sainte milice, — du moins le prince en qui se trouvait le plus de piété, de prudence et de bravoure. L'Europe lui savait toutes les qualités des plus illustres guer-

riers de l'antiquité. Il les rappelait par son intrépidité, par sa sagesse et par sa magnanimité. Il s'était acquis l'admiration de tous par l'éclat de ses armes, par la douceur et l'affabilité de son caractère, par la générosité de son cœur, par l'austérité de sa vie, et par cet art merveilleux, alors si ignoré et si rare, avec lequel il savait être pour ceux qui combattaient sous ses ordres, plutôt un ami dévoué et un père plein de sollicitude qu'un chef absolu.

Aussi quand au milieu de cette grande commotion de l'Europe se fût répandu le bruit que l'expédition serait conduite par Godefroy, ce fut un cri universel d'allégresse et de confiance; de tous les Seigneurs plus aucun ne parut reculer devant cette chrétienne association de gloire et de péril; et l'armée dont Godefroy avait commencé l'organisation dans son marquisat d'Anvers, fut bientôt composée de soixante dix mille hommes de pied et de dix mille chevaux.

Dans ce moment de religieux enthousiasme, la Belgique, et nous l'avons déjà dit, était de toutes les nations celle où le spectacle était imposant et magnifique. Il n'y avait nulle part ni plus de ferveur ni plus de joie profonde. On y voyait les nobles courir, la croix sur leurs manteaux, de châteaux en châteaux, non plus comme autrefois pour s'entr'égorger, mais

pour se communiquer mutuellement leur émulation dans de fraternelles étreintes ; on y voyait les serfs s'agiter dans une ivresse qu'il ne leur avait peut-être jamais été donné de connaître, tant les remplissait l'idée d'être enfin délivrés de leur dure servitude : premier adoucissement que déjà les Croisades apportaient dès le début au douloureux état de l'humanité, et d'où devait sortir un jour l'émancipation de toute l'Europe.

La Flandre surtout était admirablement remuée et excitée par son valeureux comte Robert qui, désireux de s'illustrer par de hauts faits dans la guerre sainte, ne cessait de parcourir ses états pour y susciter des combattants ; aussi il en sortit une innombrable foule de soldats, plus que n'en put fournir aucune autre de nos provinces. La Belgique fut, dans cette grande circonstance ce qu'elle a été plus tard dans les plus sérieuses affaires de l'Europe : la plus restreinte par ses limites, mais non pas la moins pondérante par son influence. On peut dire, et en cela nos annales et tous les récits à propos des Croisades nous viennent à l'appui, que la première de ces héroïques tentatives n'a dû son accomplissement qu'à l'active coopération des princes belges.

Tous les esprits étaient donc ainsi tournés vers de

laborieux préparatifs ; mais pendant les huit mois que cela dura, il se trouva, surtout dans la Lorraine et dans la France, et parmi les classes inférieures, une foule de gens qu'impatientèrent ces nécessaires lenteurs, tant était profond en eux le besoin d'une vie meilleure. Esclaves débarrassés tout-à-coup de leurs chaines, ils eurent naturellement ce premier étourdissement d'une liberté inattendue. Donc un beau jour, et sans même attendre que Pierre l'Hermite fût venu se mettre à leur tête, on vit s'élancer tumultueusement des rives du Rhin d'innombrables masses indisciplinées, et dont toutes les ressources étaient dans l'assistance qu'elles espéraient à leur passage chez les peuples divers. Hélas ! tout cela fuyait, poussé par l'idée de trouver dans la contrée que le Sauveur a remplie de sa vie étonnante, de nouvelles et plus tolérables demeures ; peut-être aussi, ces malheureux redoutaient que les nobles forcés un instant, comme par un ordre divin, de suspendre les rudes labeurs de la glèbe, ne ralentissent leur zèle, et ne redressassent leur tyrannie.

L'accueil que ces bandes s'étaient promis chez les autres nations parut d'abord ne pas leur manquer. Les Hongrois, en effet, leur accordèrent une généreuse hospitalité ; mais il y avait dans ces natures

perverties de si funestes habitudes qu'elles se virent bientôt retirer et toute amitié et toute assistance. Alors il fallut, le besoin les poussant, arracher de force ce qui leur était refusé ; et bientôt se dressèrent de toutes parts autour d'elles des ennemis en fureur; les campagnes se couvraient de cadavres ; les villes se fermaient à leur approche ; ou bien, si quelques-uns y entraient, c'etait pour n'en plus sortir ; on les y lapidait.

Ces malheureux, si nombreux au départ, virent bientôt s'éclaircir leurs groupes désordonnés ; la fuite, la dispersion furent pour ceux qui survivaient, les seuls moyens d'éviter la mort ; et c'est ainsi que, épouvantés, épars, abrités par les forêts, ils parvinrent à Nisse, auprès du prince des Bulgares, puis, conduits par celui-ci, jusqu'à Constantinople où Alexis les couvrit de sa protection.

Cependant Pierre l'Hermite était parti à son tour, menant de nouvelles hordes tout aussi mêlées que celles que nous venons de voir s'abimer presque tout entières, et qu'avait guidées un pauvre chevalier nommé Gaultier-sans-avoir. Pierre avait pu traverser la Hongrie et pénétrer jusqu'en Servie. C'était là surtout qu'avaient été si cruellement châtiés les pélérins ; et ceux qui arrivaient essayèrent de les venger dans un

terrible assaut contre Semlin; enfin ils parvinrent comme leurs devanciers, à Nisse où les attendait le même bienveillant accueil du Prince des Bulgares. On le croirait à peine, une pareille hospitalité n'empêcha pas que des idées de pillage ne vinssent à l'esprit de quelques soldats de Pierre; tellement la rapine était pour la populace de cette époque comme un besoin naturel et nécessaire. Heureusement des guerres saintes vont venir qui guériront par la saine pensée religieuse les déplorables penchans de ces cœurs abrutis. D'aussi ingrates et imprudentes tentatives, au sein de Nisse même excitèrent naturellement l'indignation des Bulgares qui coururent aux armes, et massacrèrent plus de dix mille pélérins; et il fallut que toute l'armée se dispersât, le séjour de la ville lui étant désormais impossible. On s'achemina, par des routes diverses, et dans un affreux désordre vers le territoire grec où l'on retrouva les débris de la bande de Gaultier. Tous ces infortunés, abimés et décimés, eurent pourtant encore assez de confiance dans leurs forces pour dédaigner le conseil que leur donna l'empereur grec, d'attendre à Constantinople l'armée puissante et formidable qui se préparait en Occident, et qu'ils avaient eu l'imprudence de dévancer. Ils partirent, se croyant assez forts pour se mesurer avec

les Seldjoucides; parvenus jusque près de Nicée, ils rencontrèrent ces terribles ennemis, le sultan à leur tête, et là se fit un épouvantable massacre auquel n'échappèrent que trois ou quatre mille pélérins.

Après la bande de Pierre l'Hermite ce fut celle d'un ecclésiastique, nommé Gottschalk; mais celle-ci ne dépassa pas le Danube où elle fut anéantie sous le poids d'une grande-armée, mise sur pied par les Hongrois qu'avait effrayés cette nouvelle migration.

Ce ne fut pourtant pas là encore la dernière tentative qui devait, par son déplorable résultat, punir la coupable impatience de tous ces rebuts des populations occidentales. On vit de nouveau se mettre en marche d'innombrables hordes, en partie sorties de France sous la conduite de Guillaume à la hache d'armes, de Thomas de Feria, de Clarrebold de Vandelen, et aux quelles se joignirent, à leur passage en Allemagne, d'autres bandes que commandait Emico, comte de Linange. Cette foule arriva, de pillage en pillage, jusqu'aux lieux où avaient péri les troupes de Gottschalk. Là elle se débanda honteusement, au moment même où le roi de Hongrie se retirait devant des forces qu'il croyait cette fois trop supérieures aux siennes. Les Hongrois se précipitèrent alors sur ces guerriers improvisés qui n'avaient ni chef ni

armes ; ils en massacrèrent la plus grande partie ; quelques uns périrent de misère; fort peu arrivèrent par des chemins détournés en Palestine.

C'étaient là d'absurdes expéditions, auxquelles le désir de la nouveauté et le malaise poussaient tout ce que l'Occident avait de plus perverti. Ce n'est pas à ces courses tumultueuses et désordonnées que l'histoire a donné le nom de Croisades ; c'est à d'héroïques entreprises, magnifiquement et régulièrement organisées, dont nous avons vu la première se préparer, avec un religieux enthousiasme, par Godefroy et d'autres nobles Belges, et à laquelle il nous tarde de revenir.



III.

Comme nous venons de le dire, huit mois se passèrent dans de sérieux apprêts et de prévoyantes mesures. On sentait le besoin de rendre sûr et efficace le grand coup que l'on allait frapper; d'une pareille tentative, en effet, devaient infailliblement résulter ou l'envahissement et l'anéantissement de l'Europe, ou l'avènement de la Chrétienté aux lieux saints. On avait la puissance du nombre; mais il fallait aussi la puissance d'une habile organisation, et la certitude de suffisantes ressources. Les chefs, les princes belges surtout, furent admirables de dévouement et de générosité. Godefroy vendit à l'évêque Richard de Verdun sa principauté de Stenay avec la forteresse attenante et la ville de Metz, et il donna en gages à l'évêque de Liége pour trois cent

mille marcs d'argent et trois marcs d'or le pittoresque château-fort de Bouillon. Le comte Baudouin de Hainaut vendit à l'évêque Otbert de Liége une grande partie de ses riches possessions : exemples que suivirent beaucoup d'autres princes.

Dès que furent définitivement arrêtées toutes ces mesures et toutes ces dispositions, l'heure étant enfin venue, la voix de Godefroy appela à se réunir sur les rives de la Meuse et de la Moselle tous ceux qui s'étaient fait enrôler dans la milice sainte. Puis il s'en alla présider l'assemblée qui se tint en France, à propos de la route qu'il faudrait suivre. On convint, et pour la facilité des vivres, et pour la commodité du mouvement, de partager en plusieurs groupes toute cette multitude, d'aller par divers chemins; et l'on fixa pour lieu de réunion la ville de Constantinople.

Alors Godefroy et les chefs qui l'accompagnaient, se prosternant, appellent sur les armes des Chrétiens la bénédiction du Seigneur, l'implorant pour le succès de la cause à laquelle allait se dévouer toute l'Europe.

L'armée attendait animée et pleine d'enthousiasme. Godefroy en parcourut les rangs, répétant à tous de n'oublier jamais, quelque longue et quelque difficile

que pût être leur pieuse entreprise, qu'ils exécutaient la volonté de Dieu. Quel majestueux coup-d'œil devait offrir, à cette heure solennelle, la réunion de toutes ces populations fraternellement associées, animées d'une même idée, qui partaient, tranquilles et assurées du succès à cause du Christ qu'elles se croyaient pour chef, portant sur leurs vêtemens la croix, sublime étendard, éloquent symbole de ce qu'elles allaient faire; entonnant, au départ, au lieu de chants de guerre, des cantiques au Seigneur! Autour de Godefroy, parmi de brillants groupes de chevaliers, se voyait tout ce que la Belgique a depuis compté de noms illustres, et dont plusieurs se sont perpétués pour être à l'heure où nous sommes l'ornement de notre patrie et de notre époque. C'étaient Robert, comte de Flandre, qui prit une autre route; Baudouin de Boulogne et Eustache, frères de Godefroy; son cousin Baudouin, comte du Bourg; Garnier, comte de Grez; Baudouin, comte de Hainaut; Hugues, comte de St-Pol; Engelrame, son fils; Henri et Godefroy, seigneurs d'Assche; Guillaume de la Tour; Dreux de Nesle; Cunon de Montaigu; Foulques de Guines; Eustache Gerner; Arnoul d'Ardres; Henri, comte d'Arschot; Géric de Flandre; Rodolf d'Alost, chambellan du comte de Flandre; Guntran de Bruxel-

les; Charles, depuis comte de Flandre; Philippe, vicomte d'Ypres; Tormolde, préteur d'Ypres; Everard, Cunon, Rudolphe, Ingelbert, tous quatre de Tournai; Baudouin de Gand; Siger, Gislebert et Vinemar, ses frères; Burchard de Comines, Hellin de Wavrin, Gualter de Nivelles, Gérard de Lille, Gualter de Zotteghem, Enguerrand de Lierre, Jean Kaveskerque, Siger de Courtrai, Guarner d'Aldinbourg, Gratien d'Ecloen, Hermer de Zomerghem, Arnoul de Gand, Vinemar et Guillaume de St-Omer, Steppon de Gand, Josseran de Knesselaer, Baudouin de Bailleul, Gibbon de Fleterne, Rodolphe de Ledersele, Gualter, avoué de Berg; Tolerave, qui en était châtelain; Vagon d'Arras, Jean, avoué d'Arras, Gualter de Douai, Arnoul d'Audenaerde, Guillaume Longe, Baudouin Lobes, Rason de Gavre', Robert de Lisques, Guillaume d'Honschot, Francion d'Herseles, Eustache de Terouane; Erimbolde, châtelain de Bruges; Albon de Rodenburg, Robert, avoué de Béthune Reingot de Molenbec; Robert, echanson du comte; Salomon de Maldeghem, Servais de Praet, Lambert de Crombec, Théodoric de Dixmude, Daniel de Termonde, Herman d'Aix, Alard de Warneton, Hugues de Rellaix, Pierre de Dampierre, etc.

Enfin, le signal du départ fut donné; l'armée

sainte s'ébranla, et cette journée du mois d'août 1096 vit le premier pas de cette marche glorieuse, qui devait, pendant près de trois siècles, en faisant se mêler et se confondre l'Occident et l'Orient, préparer pour l'Europe une vie nouvelle. Ces admirables bataillons traversèrent la Germanie, dans un ordre merveilleux, salués par d'unanimes acclamations, et se grossissant à toute heure d'une foule d'ardents pélérins que séduisait la sainteté d'une pareille entreprise. La haute réputation qu'avait déjà value à Godefroy l'éclat de ses armes passées, fit se prosterner devant lui dans l'attitude de l'admiration tous ces peuples qui, peu de mois auparavant, avaient fait de leurs contrées le tombeau des premières bandes de pélérins. Il y en eut qui redoutèrent sa vengeance, et que son approche effraya ; mais lui, cœur juste et de profonde piété, tout en gémissant sur les infortunes de ses prédécesseurs, trouva qu'ils se les étaient méritées par leurs rapines ; et, afin de tranquilliser surtout la Hongrie à propos des intentions qui pouvaient animer les Croisés, il envoya comme ôtages au roi Coloman la famille de son frère Baudouin et Baudouin lui-même. Puis il fit publier dans toute son armée un décret qui punissait de mort tout acte de pillage. Les légions dont une sévère dis-

cipline réglait tous les mouvemens, accueillirent avec respect la sage résolution de leur général; et de cette façon les nations, pleines de confiance, ouvrirent aux Croisés les portes de leurs villes, les accueillant avec un fraternel empressement. C'est ainsi qu'ils traversèrent la Hongrie, comblés des dons et des souhaits du roi Coloman qui s'empressa de rendre avec reconnaissance les ôtages qu'on lui avait envoyés. Rien ne les arrêta ni ne contraria leur marche à leur passage dans les immenses forêts des Bulgares; et ils arrivèrent, sans obstacle, sans fâcheuse rencontre, à Philippopolis.

Mais là vint bientôt se répandre parmi eux une nouvelle inattendue. Le frère du roi de France, le brillant et chevaleresque Hugues-le-Grand, à qui son ardeur avait fait prendre les devants, avait eu à essuyer, pendant sa traversée de Pouille en Illyrie, une violente tempête qui l'avait jeté sur la côte d'Epire. Comme il y attendait depuis plusieurs jours que l'ouragan se calmât et lui permît de reprendre sa route interrompue, il s'était vu tout-à coup violemment arrêté et emmené captif à Constantinople. Celui qui venait d'oser un pareil outrage, était ce même empereur Alexis que nous avons vu, peu de mois auparavant, implorer à mains jointes par des

lettres à Robert de Flandre, le secours des princes belges contre les Barbares; mais sans doute il ne s'était pas attendu à ce grand déploiement de toutes les forces de l'Europe, et, ne soupçonnant pas dans les cœurs des autres plus de loyauté et de vertu qu'il n'en éprouvait dans le sien, il semblait s'être ravisé, craindre désormais les Chrétiens autant que les Turcomans, et ne plus s'occuper que de susciter pour Godefroy et ses compagnons tous les empêchemens que lui pourrait suggérer sa mauvaise foi. Il avait donc commencé par s'emparer de Hugues, espérant avoir en cet illustre prince un ôtage suffisant pour ôter de l'esprit des Croisés toute pensée d'envahissement, et pour mettre à l'abri de leur atteinte le sceptre que sa main criminelle avait odieusement enlevé à son bienfaiteur.

Dès que les pélérins connurent le message de Hugues, il s'éleva parmi eux une bruyante rumeur et un universel cri de vengeance. Godefroy, dans son indignation, nomma aussitôt une députation qui s'en alla redemander à l'empereur des Grecs leur noble compagnon, l'avertissant qu'une complète dévastation de ses états suivrait immédiatement son refus. Et, afin de prouver à l'homme déloyal et fourbe en qui il avait espéré un allié, sa détermination à exé-

cuter cette menace, Godefroy, au moment même où partait la députation, fit avancer son armée d'un pas précipité pour être bientôt en vue de Constantinople. A peine il était parvenu à Andrinople, qu'il comprit, par la réponse évasive d'Alexis, que Hugues ne leur serait point rendu ; et il se vit péniblement forcé de punir d'une éclatante façon l'injure faite à tous les confédérés. Il ordonna aux soldats de dévaster toutes les terres environnantes ; et cet ordre immédiatement exécuté fit peser pendant huit jours sur tous les lieux voisins la ruine et le bouleversement. Les habitans épouvantés fuyaient en foule vers Constantinople où la terreur et le tumulte entrèrent avec eux ; si bien que l'empereur, persuadé désormais de l'extrême rigueur avec laquelle les Croisés puniraient l'iniquité qu'il s'était permise envers eux, se mit à craindre sérieusement pour son débile empire qu'accablaient déjà tant de maux et de revers. Il se décida donc à demander la paix, promettant le retour de Hugues et de ses compagnons. Alors toute vengeance s'arrêta ; les légions belges vinrent camper en vue de Constantinople, et immédiatement après leur furent rendus les nobles captifs pour la délivrance desquels elles eussent peut-être ébranlé jusqu'à ses fondemens l'empire des grecs.

La punition avait été prompte et sévère pour Alexis; la nécessité où il s'était trouvé de s'incliner devant le châtiment, lui fut pénible; et son profond ressentiment lui suggéra contre les Croisés toutes les vexations possibles. A peine Godefroy s'était installé de façon à attendre paisiblement la prochaine arrivée des Chrétiens qui faisaient route par d'autres chemins qu'il vit venir à lui une députation de l'empereur. On venait lui demander de quitter un instant son armée pour assister dans le palais même de Constantinople à des conférences nécessaires; mais grâces aux rapports de ceux qu'une déloyale détention avait retenus à Constantinople, c'était chose désormais établie et connue parmi les Croisés que la mauvaise foi et les traitreux penchants dont était fait le caractère d'Alexis. Godefroy refusa de se rendre à l'invitation qui lui était faite, n'ayant, disait-il, à se préoccuper pour le moment que de l'arrivée de ses frères d'Occident. De là chez Alexis un redoublement de fureur et une nouvelle imprudence. Il fit immédiatement interdire toute communication entre la ville et l'armée Chrétienne, s'imaginant que de cette façon les vivres manqueraient bientôt aux Croisés. Mais ceux-ci furent peu embarrassés de cette mesure; car Baudouin, se choisissant une troupe

suffisante, se mit à parcourir les campagnes, ramassant et se faisant donner d'abondantes provisions. Ces excursions continuèrent jusqu'à ce que la fête de Noël étant survenue, la sainteté du jour conseilla la réconciliation, et la paix fut de nouveau conclue.

Malgré ce double essai de persécution, malgré le double échec qu'il éprouva, les malveillantes dispositions de l'ombrageux empereur n'en furent point affaiblies. Cette grande armée qui entourait sa capitale, lui causait mille soucis, mille appréhensions. Pourtant il y avait pour lui dans la généreuse conduite de Godefroy de suffisants motifs de tranquillité. L'homme si patient et si doux qui avait arrêté avec empressement toute réprésaille sitôt que s'était évanouie la cause qui la lui avait rendue nécessaire, ne pouvait avoir la pensée d'un injuste envahissement. Mais cette magnanimité ne pouvait être comprise dAlexis. Homme ambitieux et sans foi, il s'expliquait les intentions des pélérins d'après celles qui l'eussent animé, s'il lui était arrivé de se trouver à la tête d'une puissante armée au milieu d'un empire que la ruine menaçait. C'était donc pour son esprit une occupation de tous les instants que l'anéantissement de cette foule d'étrangers dont la présence lui pesait.

Mais comme tous les cœurs jaloux à qui manque la force pour un projet plein de difficultés, il lui fallut employer ses seuls mais puissants moyens d'action : la dissimulation et la ruse. Comme l'hiver était proche, et que les lieux où campaient les Croisés étaient à découvert, il se dit qu'il ne serait pas difficile de leur faire accepter pour séjour un endroit mieux abrité et plus commode. Or, près de Constantinople se trouvait un vaste espace couvert de palais et de spacieuses maisons, et dont le Pont-Euxin, le Bosphore et un fleuve, qui l'entouraient de toutes parts, faisaient une sorte d'île isolée et sans autre issue que le pont qui la rattachait à la ville. Enfermer son ennemi dans un pareil endroit, c'était l'emprisonner. Cet avantage ne put échapper à Alexis; et il envoya proposer à Godefroy ce refuge contre l'intempérie de l'hiver. La proposition charma le grand homme qui voyait avec peine les tentes se détériorer, les soldats et les chevaux souffrir du froid, et les vivres et les meubles se corrompre par l'humidité des pluies continuelles. Il était loin de soupçonner qu'il y eût en ceçi la moindre ruse, et il se transporta, sans défiance, avec son armée au lieu indiqué.

A peine il y était, qu'Alexis, pressé d'exécuter ses sinistres desseins, l'envoya prier de nouveau de venir

au palais : Godefroy crut devoir, comme la première fois, refuser cette invitation; mais désireux de répondre par une politesse, il chargea le comte Cunon de Montaigu, Baudouin du Bourg et Henri d'Assche d'aller présenter à l'empereur ses remerciments et ses hommages. Alexis voyant l'esprit de prudence qui animait Godefroy, désespéra de jamais réussir à l'attirer dans un piége. Il lui fallut donc recourir à d'autres moyens. Il renouvela la prohibition des vivres; puis, il fit secrètement entrer dans des vaisseaux une troupe de cinq cents archers, à la tête desquels il plaça ses meilleurs chefs, et qui eurent pour mission de se répandre sur le rivage aux abords du pont, de s'y partager en diverses cohortes et, tout en se réservant dans leurs vaisseaux une retraite assurée, d'assaillir inopinément les soldats de Godefroy. L'ordre fut exécuté dès le lendemain à la pointe du jour. Les premières victimes de cette odieuse trahison, furent ceux d'entre les Croisés qui se rendaient paisiblement à la mer ou regardaient sans défiance par es fenêtres. La surprise fut douloureuse; en un instant l'alarme fut universelle. Godefroy, persuadé qu'on projetait de l'enfermer dans la presqu'île, ordonna aussitôt à son frère Baudouin, de prendre avec lui cinq cents hommes munis de fortes cuirasses,

et d'aller en toute hâte occuper le pont par où passerait immédiatement l'armée chrétienne, avant que le danger pût s'accroître.

Baudouin, sans perdre de temps, vole au milieu des traits qui sifflaient de tous côtés, attaque résolûment et met en déroute les pelotons qui gardaient le pont, puis se maintient ferme et en ordre de bataille sur la rive opposée. Au même instant toute la contrée d'alentour s'illumina d'une clarté soudaine; un embrasement général enveloppa les riches habitations que quittaient les Croisés; ils avaient voulu, au moment de s'en aller, laisser à l'empereur comme punition de sa perfidie, le désastre d'un terrible incendie. Dès que la trompette eût sonné, tout le camp fut sur pied, prêt à abandonner ce lieu, dont on avait espéré faire leur tombeau. Godefroy, à la tête de la cavalerie, ouvrit la marche, et à la vue d'une épaisse couronne d'archers qui couvraient les murs de la ville, l'armée passa tout le jour, protégée par Baudouin qui, toujours inébranlable, semblait une fortification vivante contre les assauts et les continuelles sorties de la milice impériale. Celle-ci, en effet, voyant s'échapper une armée qu'elle avait crue en son pouvoir, fit mille efforts pour repousser Baudouin de sa gênante station. Mais c'est au moment où allaient passer les derniers pélé-

rins, qu'elle se résolut une tentative désespérée : les portes de la ville s'ouvrirent avec fracas, et Baudouin, seul avec ses cinq cents archers, se vit aux prises avec une innombrable multitude de cavaliers qui survenaient en lançant sur son héroïque peloton une grêle de projectiles. Dans cette grave situation, sentant qu'avec de pareils assaillants aussi lâches qu'efféminés, son salut dépendrait du premier choc, il s'avança résolument au devant d'eux, et, se précipitant comme un torrent, il fit en un instant tomber tant d'hommes sous ses coups, que l'épouvante gagna les ennemis; ils se débandèrent tout à coup et rentrèrent précipitamment dans la ville. Le champ de bataille resta ainsi à Baudouin, et la victoire fut complète; mais, il faut le dire, après avoir perdu quelques-uns des siens, et surtout bon nombre de chevaux. Malgré ce violent échec, les Grecs, animés et furieux, tentèrent une nouvelle sortie, et l'on ne sait jusqu'où serait allé le carnage, si la nuit n'était survenue pour empêcher le mouvement formidable de toute l'armée de Godefroy qui, à la vue d'un nouveau danger pour Baudouin, se disposait à écraser tous les Grecs sous sa masse.

Le lendemain, comme les vivres commençaient à manquer, Godefroy, gardant auprès de lui une gar-

nison suffisante pour la défense du camp, envoya le reste de l'armée, cavaliers et piétons, explorer les contrées d'alentour, y acheter ou enlever au besoin tout ce qui s'y pourrait trouver de subsistances. L'excursion dura huit jours ; l'infanterie accumulait, protégée par la cavalerie ; tous les faubourgs furent parcourus sur une étendue de plus de soixante milles; et il fut rapporté dans le camp une si grande quantité de provisions, que tous les bras suffisaient à peine à les transporter.

Ces dévastations auxquelles Alexis forçait les Croisés, et qui se devaient répéter autant de fois qu'elles seraient nécessitées, amenèrent chez cet empereur de sérieuses réflexions. Il s'effraya de tant de maux dont les suites eussent pu lui devenir funestes ; et, après ses déloyales et inutiles agressions, il parut amèrement regretter sa conduite offensante envers les Croisés, surtout quand se répandit le bruit de l'approche des autres princes Chrétiens qui allaient doubler les forces de Godefroy, et peut-être, dans leur indignation, méditer un coup de main sur tout l'Empire Grec. Plein de toutes ces appréhensions, il voulut que Godefroy connût, sans retard, le grand changement survenu dans ses dispositions envers l'illustre Belge. Il envoya donc des députés

lui proposer de déposer les armes, de recevoir des ôtages comme garantie de la paix qui désormais règnerait entre eux, et de venir en toute sécurité au palais impérial où lui serait donnée telle satisfaction qu'il exigerait. Godefroy pensa qu'il n'y avait plus lieu cette fois de répondre par un refus, et tel fut aussi l'avis des autres chefs. Afin de n'être point soupçonné de préférer à d'amicales relations une attitude hostile et de continuelles escarmouches, il fit savoir à Alexis qu'il se rendrait à son invitation, si les ôtages étaient de nature à constituer pour lui un gage suffisant de sécurité.

A peine les émissaires s'en étaient allés porter à leur maître la réponse de Godefroy, qu'un autre message arriva à ce dernier, message bien différent de forme et de conseils, et qui venait d'un ancien et implacable ennemi de l'empire grec, de Bohémond, prince de Sicile et de Calabre, que les Croisés devaient bientôt compter parmi les leurs. Il avertissait que l'on eût à se méfier du peuple sur le territoire duquel on était ; il suppliait de rejeter toute condition de paix, mais d'hiverner sur l'opulent territoire des Bulgares, autour d'Andrinople et de Philippopolis, jusqu'à ce que, le printemps venu, lui, Bohémond, arrivât avec de nombreuses troupes pour aider à la conquête et au bouleversement de l'empire.

Mais il n'y avait en Godefroy ni tant de violence de caractère, ni aucune idée d'injuste domination. Sa profonde piété l'avait décidé à prendre rang dans la milice sacrée; sa mission n'était pas d'inquiéter au passage, ni de vaincre d'autres peuples que les Barbares qui s'étaient emparés de la Syrie et de la Palestine; et il s'empressa de répondre à Bohémond qu'il avait quitté ses terres et sa famille non dans des vues d'ambition personnelle ou de vexation envers ceux qui portaient, comme lui, le nom de Chrétien, mais qu'il s'était humblement mis en route au nom du Christ, avec la seule pensée d'arracher des mains des infidèles le divin tombeau; et que son entreprise, il la voulait poursuivre en s'aidant de toutes les alliances et de tous les conseils qu'il pourrait rencontrer sur sa route, même de l'alliance et des conseils de l'empereur Alexis, si tant était qu'il pût enfin s'acquérir son amitié.

Dès qu'Alexis eût appris le contenu des lettres de Bohémond, il ne mit que plus d'empressement à faire mille efforts pour ôter de l'esprit de Godefroy toute inquiète pensée. Il lui envoya dans la personne de son propre fils, le prince Jean, un ôtage qui fit tomber tout soupçon de piége et de ruse. On fit au royal jeune homme une brillante réception, et Go-

defroy désigna, pour lui faire les honneurs, deux hommes que distinguaient leur éloquence et leurs dehors, Cunon de Montaigu et Baudouin du Bourg.

Quant à lui, après s'être choisi un brillant entourage de princes Belges et une longue suite de chevaliers, il quitta le camp et s'achemina vers le palais. Il y fut noblement et magnifiquement reçu par l'empereur assis sur son trône, et entouré d'un groupe éblouissant d'éminents personnages. Tout ce que le luxe oriental avait de magnificence, se trouvait là déployé aux regards de Godefroy et de sa suite. C'était un curieux spectacle que celui qu'offraient en ce moment ces deux graves assemblées en qui l'on pouvait dire que se résumaient l'Orient et l'Occident, l'une voilant sous de resplendissans dehors la mollesse et la débilité, l'autre étalant ce luxe martial, simple et rigide, qui annonçait plus de préoccupation pour les combats et les fatigues du corps, que de penchant pour les délices d'une vie sensuelle; toutes deux dominées par deux hommes en qui elles semblaient se refléter à leur tour, celui-ci empereur et couronné, ambitieux et incapable, et par conséquent rusé et méchant; celui-là, simple général, doux, fort et courageux, plein de cette grandeur

naïve que l'humilité chrétienne donne aux héros.

Godefroy et les siens s'étant approchés du trône, fléchirent le genou devant l'empereur avec ce respect profond qu'inspirait la vue de toute royale pourpre à de loyaux chevaliers. Alexis répondit à leur hommage avec une bienveillance marquée, et leur fit tous les honneurs que comporte une cérémonieuse entrevue. Il fit un grand éloge des vertus de Godefroy, dont la renommée était venue jusqu'à lui, le félicitant surtout pour la conduite si pleine de noblesse, de modération et de générosité, qu'il avait tenue dans leur différend de la veille. Il lui offrit et le supplia d'accepter pour l'avenir le titre de *fils adoptif de l'Empereur*, et celui de *Protecteur de l'Empire*. Ce n'est point ce qu'avaient ces titres de brillant et d'honorifique qui séduisit l'illustre Belge; uniquement préoccupé de sa sainte mission, empressé d'accueillir tous les moyens licites qui lui en pourraient faciliter l'accomplissement, il songea qu'au moment de s'ouvrir au milieu des Barbares qui remplissaient l'Asie une voie vers la Palestine et le Saint-Sépulcre, c'était pour lui chose fort souhaitable et nécessaire qu'une alliance amicale et durable avec les Grecs, de qui il pouvait espérer un salutaire appui pour les derrières de son armée, et surtout

les vivres dont, sans doute, il allait manquer, au milieu de tant d'ennemis. Serrant la main de l'empereur, il se donna à lui comme fils et comme défenseur ; le même serment de fidélité et de dévouement fut à l'instant prononcé par ceux de ses compagnons qui se trouvaient avec lui. On promit de remettre au pouvoir d'Alexis toutes les villes ou toutes les forteresses que prendraient les Croisés et dont l'empire Grec aurait été naguère dépossédé ; la Palestine deviendrait à jamais l'alliée de l'Empereur. Mais, — clause que rendait nécessaire l'expérience d'un passé regrettable ; — le pacte se briserait à l'instant, déliant les Chrétiens de leur serment, s'il y était volontairement apporté par Alexis quelque grave infraction. Celui-ci jura de s'intéresser désormais à la guerre sainte, et de l'appuyer par tous les moyens qui lui seraient proposés, par des troupes, par des vivres ou par de salutaires avis.

C'est ainsi que se conclut une paix dont se réjouissait surtout Godefroy, car il l'avait toujours secrètement souhaitée. Après quelques moments d'amicales causeries, on vit tout-à-coup s'ouvrir le trésor impérial, merveille orientale dont s'éblouit la rude simplicité des nobles Belges. Il en sortit des dons extraordinaires et inattendus, de l'or, des pierres précieuses,

des soieries, et des vases, chefs-d'œuvres inestimables par l'art et par le métal. Le cortége des Croisés, étonné d'une telle munificence, reprit la route du camp avec ces riches présents ; et quelques instants après le prince Jean rentrait auprès de son père, lui rapportant de la part de ceux qu'il venait de quitter, mille paroles de remerciment, et mille protestations d'amitié.

Ce n'est pas à ces seuls élans de générosité que se borna Alexis. Il voulut encore que l'on fournit chaque semaine à Godefroy dix boisseaux de monnaie Tartaron et autant de besants d'or qu'en pourraient porter deux hommes robustes. Le tout puisé dans le trésor du palais. Godefroy était ravi de ce changement de conduite, et il distribuait avec bonheur aux nobles et aux soldats, sans se rien réserver, les innombrables richesses qui depuis l'Epiphanie jusqu'à la Pentecôte ne cessèrent d'affluer auprès de lui.

Oh ! que l'ambitieux empereur dut pleinement se réjouir d'avoir pu aussi adroitement captiver l'âme si noble et si croyante de Godefroy que son extrême loyauté empêchait de soupçonner dans autrui tant de ruse et de finesse ! C'était un de ces jeux de politique sournoise que l'on joue quand privé de toute force et incapable d'action, on cache dans les plis de son

cœur le rêve secret de quelque ambitieux dessein. Alexis avait besoin des Croisés plus que les Croisés ne pouvaient avoir besoin de lui. Il espérait par leur moyen reprendre des possessions que lui avaient enlevées les Turcomans; il enverrait des troupes à leur suite sans doute, mais qui auraient pour instructions d'entrer immédiatement et de s'enfermer dans une place dès que les Croisés l'auraient enlevée, prêtes à diriger leurs forces contre ceux-ci et à les repousser, s'ils tentaient de s'y introduire avec elles. La suite de ce récit montrera de quelle odieuse façon l'empereur sut observer le pacte; elle révèlera le vrai sens de ces grandes libéralités chez un homme en qui la cupidité était si excessive, et l'avarice si profonde; tout ce qui sortit de ses mains, prêts ou dons, il sut le récupérer avec usure, surtout dans les profits que lui amenait la vente des vivres, car il s'en était arrogé le monopole, et il se servait pour l'exercer, d'hommes abjects, plus avides encore et plus méprisables que lui. Si bien que, grâces aux profits exorbitants qui lui revenaient de ce honteux trafic, il se trouva que tout l'argent des Croisés et beaucoup de richesses qu'ils avaient apportées de leurs contrées, s'en allèrent peu-à-peu dans les mains d'Alexis. Ce n'est pas dans les quelques se-

maines que Godefroy continua de passer autour de Constantinople, que se purent dévoiler d'aussi odieuses intentions; il fallait, pour qu'elles se fissent jour, et son départ et son éloignement.



IV.

Le printemps arrivé, Godefroy désira franchir la limite qui le séparait de l'Asie ; il fit donc passer l'Hellespont à son armée ; et vers la fin de Mars de l'année 1097, les légions posaient leurs camps sur le territoire de Chalcédoine, pour y attendre les autres princes Chrétiens.

Ces derniers, pendant que les contrariétés assaillaient Godefroy auprès de Constantinople, avaient gaîment hiverné dans les plus délicieuses contrées de l'Europe. C'étaient Robert, comte de Flandre, celui qui avait montré tant d'ardeur pour la guerre sainte, et qui menait avec lui des milliers de combattants ; Eustache, frère de Godefroy, que suivaient une foule d'habitants de Boulogne, et Robert de Normandie. Tous trois s'en étaient allés de France en compagnie

de Hugues, avaient traversé les Alpes, puis, descendus en Italie, ils s'étaient acheminés vers la Pouille et la Calabre, marchant triomphalement par des routes enchanteresses, au milieu de l'éternel enthousiasme des populations catholiques. Deux d'entre eux, Hugues et Robert de Flandre, impatients et désireux de mettre à profit les derniers moments de navigation que permettait la saison, ne purent, comme les autres, se laisser séduire par l'attrait de ce magnifique séjour. Nous avons dit l'aventure qu'éprouva Hugues sur sa route et qui amena sa réunion à Godefroy. Quant à Robert, il traversa l'Adriatique, et les premiers jours de l'hiver le trouvèrent commodément campé dans les plaines fertiles de la Macédoine. Puis, à l'approche du printemps, il se mit en mouvement vers Constantinople, où se répéta pour lui la même cérémonie qui avait valu à Alexis les promesses d'une alliance tutélaire de la part de Godefroy et de ses compagnons, et à ceux-ci les magnifiques présens d'Alexis. Robert prit envers l'empereur le même engagement que ses devanciers, et fut l'objet de faveurs plus étendues encore. Pareille circonstance arrêta Eustache à son passage lorsqu'il arriva peu de temps après avec les autres chefs, pour ensuite descendre, comme Robert, en Asie.

Une fois que les deux princes Belges les plus puissants, Godefroy et le comte de Flandre, virent leurs forces réunies, sûrs désormais que leurs compagnons étaient proches, ils levèrent le camp et s'avancèrent à petits pas vers Nicée dont ils avaient à faire le siége. Comme on approchait de Nicomédie, les campagnes adjacentes offrirent à leurs regards attristés un hideux et navrant spectacle. Là gisaient épars sur le sol, formant un lugubre amas de corps inanimés, les malheureux débris de ces hordes de pélérins que nous avons vues se précipiter étourdiment en Orient, et que leurs écarts et le désordre de leur marche avaient anéanties. Cela fut d'un bon exemple pour la grande armée. Elle y vit combien importent l'unité et la discipline au succès de la guerre; et les rangs n'en devinrent que plus sévèrement organisés.

Les limites de l'empire grec une fois franchies, comme on se trouvait alors en plein pays ennemi, Godefroy détacha de l'armée trois mille hommes qui prirent les devants afin d'éclairer et de protéger la route. On arriva sans fâcheuse rencontre en vue de Nicée; alors on fit halte, toute action contre la ville devant être suspendue jusqu'à ce que s'y fussent réunies toutes les troupes d'Occident.

Nicée, métropole de Bithynie, était une des villes les plus fortes de ces contrées. D'immenses forêts couvraient ses abords, et de hautes montagnes la dominaient. Ses murailles élevées et formidables protégées, à l'Occident, par le lac d'Ascagne, et de tous les autres côtés, par de larges fossés grossis d'une foule de ruisseaux et de fontaines, étalaient aux regards étonnés des pélérins l'effrayant spectacle de trois-cent-soixante-dix tours. Elle était devenue, depuis l'invasion des Seldjoucides, le siége d'un nouveau gouvernement qui englobait toutes les régions depuis l'Oronte et l'Euphrate jusqu'au Bosphore. Celui qui y commandait au moment de l'arrivée de Godefroy, était cet invincible guerrier que l'histoire a depuis célébré sous le nom de Soliman. Depuis long-temps averti du grand mouvement des Chrétiens d'Occident, il s'était activement préparé à repousser leur effort. Son armée était immense; il n'y avait pas jusqu'aux contrées les plus reculées de l'Asie mineure et de la Perse, qui, prévenues de l'assaut que l'Asie était à la veille de subir, n'eussent envoyé leurs combattants. Les vivres et les munitions remplissaient Nicée; tout ce que la domination mahométane avait de chefs habiles, s'y trouvait pour en diriger la défense. Une fois tous ces apprêts arrêtés,

Soliman s'était retiré sur les hauteurs voisines, pour de là étudier la marche des évènements, et y apporter le moment venu, la puissante influence de sa main expérimentée.

Cependant les Croisés que n'effrayait pas le formidable aspect de la ville, étaient impatients de commencer le siége; et dès qu'ils eurent acquis la certitude de l'approche des légions d'Eustache, on vit se déployer l'effrayant appareil des instruments de guerre, et s'essayer une première attaque contre les murailles. Mais il y eut dans cette tentative plus de courage et d'ardeur que de mesure et de prudence, de façon que les assaillants éprouvèrent tout d'abord un assez grave échec, et qu'ils reconnurent l'impossibilité du succès tant que la ville ne serait de toutes parts entourée, ce qui, en multipliant les points d'attaque, obligerait les forces des défenseurs à se diviser. L'armée fut donc partagée en plusieurs groupes, et l'on assigna à chaque prince sa station pour l'assaut, avec mission d'empêcher tout commerce de la ville avec l'extérieur. Godefroy, prenant avec lui ses frères Baudouin et Eustache, et toutes les troupes de Lorraine et de France, se posta à la partie orientale, celle où les fortifications étaient les plus achevées. Robert de Flandre prit pour lui le Septentrion où il

se plaça à la tête des siens, entre les Italiens et les Normands. Le midi fut réservé au comte Raymond de Toulouse et aux autres chefs Français que l'on attendait de moment en moment. Il n'y eut que la partie Occidentale qui, protégée par le lac d'Ascagne, demeura ouverte, faute de navires.

Contemplée par les Turcomans du sommet des montagnes où ils s'étaient retirés, cette armée de sept cent mille hommes qui couvrait les champs de Bithynie, devait offrir un spectacle à la fois imposant et terrible, à cette heure solennelle où un premier et difficile début, allait révéler, ce que serait l'issue de la grande entreprise. Façon de république constituée sous les armes, obéissant avec un entier abandon et une confiance sans bornes à l'ascendant moral d'un chef réputé pour sa prudence et son habileté, toute cette multitude, vivant en communauté de biens, où le prince et le soldat, une fois l'action engagée, se partageaient la tâche, mêlés et confondus, n'avait qu'une loi, le courage, qu'un bien, la religion. Le service militaire, tout ce que la guerre exige de fatigue et de rude labeur, était commun à tous, et en cela il y avait une admirable spontanité due à l'idée religieuse qui les dominait : on y voyait le noble de grande naissance pren-

dre à son tour, comme vedette, comme sentinelle, la place de l'homme du peuple. En peu de mois, avec cette pensée d'être désormais les soldats du Christ, Dieu avait soufflé sur tous ces esprits naguère si mutuellement hostiles, et si dissemblables par le rang et la naissance, une sorte d'égalité et de fraternité chrétienne. Au milieu des camps brillaient, distinctes des autres des tentes dorées et splendides c'étaient les églises où le prêtre remplissait avec ponctualité le ministère des autels. Les légions s'y pressaient le soir après les fatigues du jour pour y implorer le secours du ciel, et la nuit pour y moduler des hymnes au Seigneur. Les evêques et les prêtres allaient de rang en rang, actifs à maintenir tout ce monde dans les voies légitimes, au point que la piété était entrée si profondement dans les cœurs qu'on eût dit de toutes ces masses plutôt une société de cénobites qu'une armée sur le champ de bataille. Cette austérité de mœurs, si miraculeusement amenée après tant d'écarts qui avaient affligé l'Occident, semblait se refléter dans la simplicité sévère et l'aspect martial des costumes. Tous révêtaient la cuirasse, formée de mailles d'acier et de fer, étroitement liées les unes aux autres ; comme ornement, chacun portait, suspendu à l'épaule, de droite

à gauche, un baudrier peint de diverses couleurs. Les princes portaient un casque d'argent, les nobles un casque de cuivre, et les combattants de moindre rang, un casque de fer. Des boucliers protégeaient la cavalerie et des boucliers longs l'infanterie; celle-là combattait avec la hallebarde, l'épée, la massue; celle-ci avec l'arc, le javelot, la hache à deux tranchants, la fronde, la batiste, le poignard et d'autres instruments meurtriers.

Or, toutes ces légions étaient comme autant de nations distinctes avec chacune ses princes et ses nobles, et il fallut pour les reconnaître des insignes qui devinssent comme les noms dont on les nommerait. Les Princes firent graver sur les cuirrasses et sur les étendards, ceux-ci des chevreuils, des lions, des léopards, tous les animaux qui sont les emblêmes de la force, du courage, de la vigilance ou de l'agilité; ceux-là des oiseaux qui avaient été remarqués durant le voyage, changeant de demeure selon les climats et la variété des saisons, et qu'ils disaient être le symbole de leur pélérinage; d'autres, enfin, y figurèrent des étoiles, des tours, des arbres, des fleurs, des fruits et surtout la croix colorée de diverses façons. Les choses les plus simplement accomplies ont quelque fois sur l'avenir une influence

profonde. Ces marques distinctives, créées par la nécessité, devaient passer à la postérité et devenir pour la noblesse comme le sceau des grandes familles : objet de faste et d'honneur qui perpétue la gloire qu'a value cette sainte guerre à tant de monde.

Le jour qui suivit celui où l'armée fut disposée de façon à occuper tout le circuit des murailles, les Croisés interceptèrent deux messages de Soliman, où leur fut révélé le projet des ennemis : ils devaient le lendemain se précipiter du haut des montagnes, et tenter de s'introduire dans la ville par la porte demeurée inoccupée au Midi. Mais le comte de Toulouse, qui allait y poser son camp, n'était plus éloigné, et des cavaliers lui furent dépêchés pour qu'il se hâtât, et se trouvât à son poste à l'heure où les ennemis surviendraient. En attendant, Godefroy et Robert de Flandre prirent d'actives mesures, multiplièrent les gardes, et se tinrent prêts à tout événement.

Soliman, qui s'était apperçu de l'effet que produisit sur ses soldats l'aspect martial et redoutable de nos occidentaux, sentit le besoin de relever leur énergie et leurs dispositions morales.

« Que ceux d'entre vous, leur dit-il, qui depuis leur enfance n'ont eu avec moi d'autre vie que la vie des camps, se souviennent de ce courage profond

et inné qui nous a valu la conquête de tant de contrées et de l'éclat de notre nom. Une victoire facile, et qui n'est rien à côté des hauts faits qu'ont accomplis nos armes, nous est offerte aujourd'hui, grâce à la témérité des Chrétiens qui n'ont pas craint de s'aventurer jusqu'au sein de l'Asie. Pour des hommes aguerris et familiers avec les plus rudes travaux, que peuvent être des ennemis si divers par leurs races, leurs langues et leurs mœurs, qui marchent sans chef, sans ordre, sans discipline et sans unité, à qui manque la science des guerres, qui ne savent même pas asseoir un camp, ni se servir d'espions, qui ignorent ces secrets stratagèmes d'où dépend le succès ; pour qui leur grande multitude sera une gêne plutôt qu'une force, et leurs armes un fardeau plutôt qu'un secours ! Cependant, quelque facile que puisse être le succès, il importe de ne rien négliger pour l'assurer. Notre victoire aura de grandes conséquences : elle anéantira les forces de l'Occident, elle nous ouvrira les portes de l'Europe. Mais avant tout, et à part toute idée de gloire et de suprématie, n'oubliez pas que vous avez à combattre pour vos foyers, pour votre sûreté personnelle, pour vos femmes et vos enfants, pour le salut de toute l'Asie, et surtout pour votre religion, ce grand mo-

bile qui pousse les hommes supérieurs vers la réalisation des choses les plus impossibles. La patrie a donc les yeux sur vous; elle implore votre secours. Vous défendrez par une héroïque résistance, les grands honneurs qu'ont acquis au royaume de Perse les hauts faits de vos ancêtres; vous combattrez, songeant que sur vous reposent la fortune de votre Prince et celle de toute l'Asie, et si, contre mon attente, le destin nous devait être contraire sachons préférer une mort glorieuse à la fuite ou à la servitude. »

La harangue finie ,Soliman ordonna aux soldats de soigner leurs corps, et de se tenir prêts pour le lendemain à la troisième heure du jour. Dès que l'aube parut, les Barbares au nombre, dit-on, de cent cinquante mille cavaliers, se précipitèrent du sommet des montagnes, remplissant en un instant tous les sentiers qui menaient à la plaine. C'étaient des hommes de haute stature, pleins de courage et de valeur belliqueuse, tout resplendissants de boucliers, de cuirasses et de casques. Ils étaient vêtus de tuniques légères et flottantes; des sabres leur pendaient au côté, mais leur arme habituelle était un arc fait de corne ou d'os.

Les Croisés, rangés dans la plaine, regardaient venir cet ennemi redoutable qui couvrait la pente

des montagnes. Godefroy les avait disposés de telle façon qu'une partie étaient tournée vers Soliman qui survenait, et que l'autre faisait face à la ville dont on avait lieu de redouter une sortie pendant l'action qui allait s'engager. Bientôt on vit se détacher de l'armée turcomane dix mille hommes qui prirent le galop vers la porte qu'ils croyaient trouver innoccupée. Grande fut leur surprise quand ils se virent tout-à-coup arrêtés par l'énergique contenance du comte de Toulouse et de ses Provençaux, arrivés seulement depuis quelques instants, après une nuit de marche précipitée. Alors accourut pour soutenir l'effort de Raymond, une troupe d'élite formée pour ce combat par tous les Princes dont chacun avait fourni deux cents hommes. Cette troupe que conduisaient Baudouin de Boulogne et Baudouin, comte Cauderon, se rua avec tant d'impétuosité sur les cavaliers ennemis que leurs rangs en furent rompus, et qu'ils s'enfuirent en toute hâte. Rencontrés immédiatement par Soliman qui déjà était proche, et qui les renvoya au combat, ils reprirent leur course et leur attaque, soutenus presque aussitôt par le gros de l'armée. A ce moment la situation devint critique pour les Toulousains, déjà si épuisés par la lassitude d'une marche nocturne, et l'effort d'une première

et vigoureuse résistance. L'ennemi se déploie, de front et de flanc, prêt à les envelopper. Godefroy et Robert de Flandre voient ce spectacle ; aussitôt ils prennent leur élan, arrivent comme l'éclair, et entrent dans la mêlée. Leur vue, leur parole raniment les Provençaux qui déjà commençaient à perdre pied. Tous d'eux, l'épée au poing, se précipitent sur les rangs ennemis, frappent à coup redoublés, renversant de leurs chevaux tous ceux qu'ils peuvent atteindre, si bien que leur exemple encourage tellement les légions, que les Turcomans sont forcés de ployer un moment sous un aussi violent effort. Mais, s'ils paraissent céder, ce n'est par pour fuir, c'est pour faire un mouvement de côté, se répandre dans le camp, et tomber à l'improviste sur ceux qui ne les attendaient pas. Alors le combat devient terrible ; le tintement des dards et des casques, les cris farouches des soldats remplissent l'air ; la terre tremble sous les pas des combattants ; et les chevaux reculent épouvantés par le son des armes et le sifflement des flèches. En vain l'héroïque valeur des chrétiens pèse de tout son poids sur la férocité de leurs adversaires ; ceux-ci connaissent toutes les ruses des guerres ; ils savent à propos se débander au moment d'un choc meurtrier, puis, épars et dispersés, conti-

nuer la lutte en envoyant de loin une grêle de traits, et enfin, se resserrer tout-à-coup, et retomber comme une masse, en poussant d'affreux hurlemens, sur les Croisés avant que les rangs de ceux-ci un instant éclaircis par le mouvement auquel les obligeait le stratagème des Barbares aient pu se reformer et redevenir compacts. Cet acharnement dura jusqu'à la nuit; alors les Turcomans, affaiblis par des pertes considérables, se résolurent à prendre la fuite vers leurs montagnes, laissant après eux sur le champ de bataille plus de quatre mille morts et un grand nombre de prisonniers. Les Chrétiens, de leur côté, eurent à déplorer la perte d'environ deux mille des leurs.

Cette bataille eut pour résultat de forcer Soliman à l'inaction, et de laisser se continuer le siége de sa métropole sans qu'il osât rien tenter pour la délivrer. Aussi, à partir de ce moment, l'activité des Croisés fut incroyable. Les forêts voisines leur fournissaient d'abondants matériaux pour la construction des machines; et, tout le jour, les taillis résonnaient de coups de hache qui, répétés par l'écho, remplissaient tout le voisinage du bruit des préparatifs. Bientôt furent dressés tous les instruments à la destruction des villes. La trompette sonna le signal; et l'œuvre

commença. Déjà la difficulté des fossés était vaincue, et l'on commençait d'appliquer les échelles à plusieurs endroits, quand trois chefs éminents, Baudouin comte Cauderon Baudouin de Gand et Gallois de Lille, auxquels était due une partie du succès obtenu contre Soliman, emportés, au moment de l'assaut, par plus de courage que de prudence, tombèrent tout-à-coup, celui-là frappés d'un coup de pierre qui lui fracassa le cerveau, ceux-ci percés de flèches. A la vue de cette perte si regrettable, l'effort des assiégeants fut un instant suspendu, toute l'armée pleura amèrement ces hommes aussi distingués par la noblesse de leur race que par leur courage dans les combats.

On leur fit de magnifiques funérailles, et tous les honneurs que méritaient et leur rang et leurs vaillantes actions leur furent rendus avec empressement par tous les Croisés. Ce pieux devoir accompli, on reprit le siége interrompu. L'ardeur semblait croître en même temps que les difficultés. Comme nous l'avons dit, le lac d'Ascagne laissait ouvert un côté de la ville; et l'on s'aperçut que les Barbares ne cessaient d'introduire par cette voie des vivres et des armes dans la ville. On songea sérieusement à la leur fermer. A cet effet, on alla prendre, à sept milles de là, dans un port qui appartenait à Alexis, un grand

nombre de petits navires que l'on amena par terre, mais avec des peines inouies, jusqu'au lac, où l'on s'établit au nombre de cinquante ou cent hommes, dans chaque vaisseau; et ainsi la ville fut désormais cernée de toutes parts : nouvelle chance de réussite qui augmenta la confiance et l'effort déjà si énergique des soldats. Alors on approcha des murailles les tours et les forts mouvants construits dans la forêt. Ces appareils de destruction étant à plusieurs étages, permettaient aux uns de dominer les ennemis et de les accabler de traits, aux autres de les combattre de plein pied avec la lance. L'action était animée et terrible : pendant que les machines vomissaient sur la ville une grêle de pierres et de projectiles, la brèche se faisait en bas avec une effrayante rapidité; à tout instant, des fagots allumés volaient vers les assiégés, à qui l'incendie et la violence de l'attaque ne laissèrent bientôt plus ni répit, ni asile. Ils ripostaient pourtant avec l'habileté traditionnelle de leur race; ils firent pour la destruction des ouvrages des Croisés, des efforts désespérés. On peut dire que les habitans de Nicée se trouvaient là sur pied; hommes, femmes, enfants mettaient la main à l'œuvre, s'animant mutuellement, résolus à mourir les armes à la main. Les

enfans et les femmes amoncelaient, au pied des murailles, les pierres et les projectiles que de monstrueux instrumens dressés tout le long du pourtour enlevaient de terre aussitôt, et faisaient pleuvoir sur les Croisés ; quelques unes de ces machines lançaient des rochers d'un poids immense ou secouaient des flèches empoisonnées. Ceux des assaillants qui se trouvaient au bas des remparts, étaient affreusement écrasés ou mortellement percés ; quelque fois, ils se sentaient pris par des crochets, puis soulevés et attirés en haut, tout meurtris et tout déchirés, pour être l'instant d'après renvoyés par les machines comme projectiles à leurs frères. De la ville partaient à chaque instant, portant l'incendie chez les Croisés des javelots ardents, des fagots allumés, et toutes sortes de matières enflammés : efforts inouis que parvenait pourtant à déjouer le courage surhumain des Chrétiens.

Du côté où commandait Godefroy, se voyait au haut des murailles un Turcoman de force extraordinaire et dont la féroce activité faisait aux Lotharingiens un mal incroyable. Il maniait l'arc et la fronde avec une extrême habileté ; pas un de ses coups qui ne portât et ne frappât d'une mort instantanée. Quand ses traits furent épuisés, il ramassa d'énormes

rochers qu'il lançait avec violence sur les Croisés étonnés et presque épouvantés de tant de vigueur. Tout-à-coup, jetant son bouclier, et exposant sa poitrine nue aux dards des ennemis, il vocifère mille paroles injurieuses, et appelle dans un combat singulier celui d'entre les Chrétiens qui serait assez osé pour venir se mesurer avec lui. Tous les arcs étaient tendus sur ce redoutable guerrier, et les flèches en foule tombaient en vain sur lui; il ne chancelait pas, mais, ruisselant de sang, sa fureur croissait à mesure que ses douleurs devenaient plus aigues, et la mort se multipliait chez les Européens. Alors Godefroy, résolu d'en finir avec cet être dévastateur, s'abrita derrière les boucliers de deux soldats, puis, tendant son arc et visant attentivement son dangereux ennemi, il lâcha une flèche, avec tant d'adresse et de force que le Barbare en fut percé de part en part et qu'il tomba mourant, aux acclamations des soldats de Godefroy. L'absence de cet intrépide défenseur se fit bientôt sentir chez les ennemis dont l'effort commença de se ralentir.

On touchait à la septième semaine depuis l'arrivée devant Nicée, le siége vigoureusement conduit était près de finir, et la ville allait enfin tomber au pouvoir des Croisés, quand on aperçut tout-à-coup,

se déployant aux créneaux des murailles, l'étendard de l'empereur Alexis. Celui-ci avait chargé de suivre les Chrétiens un de ses généraux avec une petite troupe, sous le prétexte de leur prêter secours. Ce général, au moment où le dénouement était proche et la victoire certaine, fit croire aux Nicéens que la cruauté des Croisés allait peser sur eux d'une terrible façon, et il leur persuada, maintenant que tout espoir de garder leur ville était perdu, de se donner à l'empereur dont la protection les sauverait de persécutions qu'il n'était plus au pouvoir de leur Sultan d'empêcher.

Ce spectacle remplit les Chrétiens d'une indignation profonde; les soldats s'en retournèrent sous leurs tentes qui retentirent de leurs murmures. L'offense était flagrante et le traité odieusement violé, surtout quand on apprit que l'entrée de la ville ne serait permise aux Croisés que par pelotons de dix hommes. C'était donc pour un pareil résultat qu'il avait fallu pendant sept semaines épuiser ses ressources et ses forces! Ils avaient espéré réparer leurs dommages par le partage des richesses immenses que renfermait Nicée. C'était là, on se le rappelle, la convention arrêtée avec Alexis. Certes, il leur eût été facile de punir l'empereur de sa mauvaise

foi ; ils eussent pu, sans beaucoup de difficultés, forcer l'entrée de la ville démantelée et abimée par les brêches ; mais ce n'étaient pas uniquement les conquêtes que ces hommes étaient venus chercher en Orient, et il leur suffisait de savoir que désormais les Turcomans étaient dépossédés de la ville, et que des Chrétiens comme eux les y remplaçaient. Pourtant, il fallut toute l'influence des princes pour contenir la colère des soldats qui eussent du moins voulu punir cet excès de déloyauté ; mais la voix de leurs chefs tempéra leur amertume, et ils se laissèrent aller à la persuasion.

Telle fut l'issue du siége de l'importante ville de Nicée, rendue le 20 juin 1097.

V.

Après un repos de neuf jours, l'armée reprit la route de Syrie. Elle partait, enhardie par un premier succès, et de plus en plus confiante dans la protection divine. Elle se dirigea par la Phrygie, contemplant au passage la grande dévastation qu'avaient amenée dans ces contrées les longues guerres par lesquelles la domination Turque s'y était implantée. A peine restait-il des voies publiques quelques vestiges tout commerce y était éteint; partout régnait le silence de la torpeur. Il arriva que plus les Croisés avançaient, plus ils voyaient se multiplier les difficultés de l'expédition, toute ressource manquant dans un pareil désert. Il leur fallut donc encore se partager en deux parties, pour rendre plus faciles les moyens d'approvisionnement, et diminuer les obsta-

cles de leur marche à travers les célèbres montagnes de ces contrées. Les comtes de Saint-Pol conduisaient la gauche formée par les Italiens, une partie des Belges et des Français; les Flamands, les Lotharingiens et le reste des Français composaient la droite, sous les ordres de Godefroy et de Robert de Flandre.

Cependant Soliman, depuis la défaite qu'il avait éprouvée auprès de Nicée, furieux de se voir arracher sa métropole, avait de nouveau, dans l'espérance d'une terrible vengeance, réuni autour de lui des masses innombrables appelées en toute hâte du fond de la Babylonie, de la Médie et de la Perse. Il suivait pas à pas la gauche des Croisés, des espions lui ayant appris que cette partie de l'armée Chrétienne était la plus faible. Les comtes de Saint-Pol, quand on fut arrivé dans la vallée de Gorgone, firent poser les armes à leurs compagnons, et l'on fit halte au bord d'un fleuve. Tout-à-coup, des sentinelles accourent, et répandent l'alarme dans le camp, en annonçant que l'ennemi est proche. L'armée qui avait passé une nuit fort tranquille et ne s'attendait guère à une nouvelle action, se réveille au son des trompettes, court aux armes, et à peine elle est rangée en bataille, que les Barbares, quoi qu'il fît

jour à peine, se précipitent comme un torrent du sommet des montagnes. C'étaient encore des troupes de cavaliers qui, selon leur coutume, s'annonçaient par des cris sauvages et des vociférations. En un instant, les Européens sont assaillis par une grêle de traits ; les hommes tombent, blessés et mourants, les uns sur les autres, comme s'ils eussent été frappés par une main invisible ; les chevaux s'effarouchent ; tous les rangs sont dans un désordre complet. A peine les Croisés sont revenus de leur surprise et essaient de se réorganiser, qu'une autre nuée de traits est secouée sur eux et renouvelle le carnage. Alors ils lâchent leurs frondes, mais les Barbares ont l'avantage de la position, et cette décharge ne leur fait aucun mal. A cette vue, les Chrétiens, de plus en plus abîmés, s'animent par la fureur, déposent la hallebarde, et, tirant l'épée, se portent sur les bataillons ennemis. Se voyant serrés de près, les Turcomans ouvrent leurs rangs, se laissent emporter de toute la vitesse de leurs chevaux, et, par un manége qui leur réussissait souvent, se mettent à galopper dans un désordre simulé autour du camp, envoyant de loin leurs flèches, jusqu'à ce que leurs forces s'agglomérant de nouveau, ils rentrent avec la rapidité de l'éclair dans la mêlée. Avec cette irrégularité de mouve-

mens, les prudentes mesures qu'avait prise le prince Bohémond de Tarente avant le combat, devenaient inutiles.

Quand ils voyaient l'ennemi revenir ainsi tout-à-coup au combat, les Croisés serrant leurs rangs, attendaient le choc, l'épée à la main, attentifs au commandement des chefs; et quoi qu'ils fussent fort inférieurs en nombre, ils purent, une fois remis de leur première stupeur, soutenir long-temps la lutte, et même disputer la victoire. Cependant Soliman, survenant avec de nouvelles phalanges, du haut de la montagne, passe le fleuve, et se rue sur le camp, renversant devant lui les chariots et les bagages, massacrant tout ce qu'il rencontre, sans distinction ni de sexe ni d'âge, et donnant en même temps le spectacle d'une licence effrénée. Ce surcroit de difficultés et de fâcheuses circonstances allume dans le cœur des Croisés le fiévreux courroux des résolutions désespérées. Pendant que Bohémond, vole défendre le camp, et tenter de punir ou du moins d'arrêter les monstrueux excès des soldats de Soliman, les Comtes de Saint-Pol, aidés de Robert de Normandie, engagent sur la rive un mémorable combat où la détermination supplée à leur petit nombre. Robert, poussant son cheval, se précipite au milieu des ennemis

où le suivent à l'instant tous les siens qu'anime un pareil exemple, et qui soutiennent de toutes leurs forces la valeur de leur général. On conçoit ce que dut être le conflit à ce moment suprême. Chrétiens et Turcomans se prenaient corps à corps ; ce n'étaient plus des hommes, c'étaient des tigres qui s'entredéchiraient affreusement ; le sol se couvrait de blessés et de mourants ; les hallebardes se brisaient une à une dans les mains des Européens qui bientôt n'eurent plus d'autres armes que leurs épées. Les femmes elles-mêmes, en grand nombre autour d'eux, semblaient s'animer à la vue d'une aussi grande intrépidité ; elles entraient courageusement dans les rangs, ramassant les blessés, soulageant la soif brûlante des soldats. Il était impossible qu'un pareil combat, où les forces étaient si inégales, se prolongeât long-temps. Vers midi, les Croisés se sentirent épuisés par la fatigue, par la faim et les blessures ; ils étaient ruisselants de sueur et de sang ; les armes leur glissaient des mains ; et quand on aperçut un nouveau torrent de Barbares se précipiter des montagnes, et en si grand nombre que ne pouvant eux-mêmes retenir leur élan, ils étaient violemment et comme involontairement poussés contre les Chrétiens, alors ceux-ci voyant s'évanouir toute possibilité de résistance, se laissèrent

enfin abattre. Ils se retirèrent, désespérés, trainant avec peine jusqu'au camp leurs corps abimés, résolus d'attendre l'heure suprême de la mort. Les ennemis les suivaient de si près qu'il s'en fallut de peu qu'ils n'entrassent avec eux dans le camp même. Rien ne manqua au lugubre spectacle qu'offrait alors l'infortune de ces malheureux. Au milieu des pleurs et des gémissemens des femmes, dont pourtant quelques unes rapportaient dans les tentes les blessés et les mourants, s'élevaient les prières des évêques et des prêtres qui, les mains levées au ciel, imploraient l'assistance divine. A terre gisaient à leurs pieds de pauvres moribonds qui sanglottaient la confession de leurs fautes. Pourtant, dans cette grande désolation, il se trouva des chefs dont l'intrépidité dominait les souffrances, et qui, tremblant à l'idée du massacre qu'allaient consommer les Barbares, élevaient la voix, et faisaient de nouveaux efforts pour rendre vie et courage à cette multitude anéantie; mais le désordre était si complet et le tumulte si grand que le commandement ne pouvait plus être entendu.

C'en était donc fait de cette notable portion de l'armée des Croisés, qui se résignait à une mort certaine. Tout-à-coup, un son de trompette retentit dans la montagne, un son bien connu, qui relève en

un instant tous ces courages abattus, ranime toutes ces vies éteintes, et fait succéder dans le camp à un universel cri de détresse, une frénétique exclamation de surprise et de joie. C'était Godefroy qu'était allé avertir un cavalier secrètement échappé, et qui arrivait en toute hâte à la tête de quarante mille cuirassiers. Quelle joie délirante dut produire sur ces malheureux la vue de ces étendards déployés, de ces légions choisies et empressées survenant avec un terrible appareil d'armures qu'un splendide soleil faisait briller d'un imposant éclat! On vit ces hommes qui un instant auparavant n'étaient plus capables du moindre mouvement, reprendre avec allégresse leurs armes que le désespoir avait fait tomber de leurs mains. La vallée retentissait de leurs acclamations, si bien que la frayeur gagna les Turcomans qui se mirent à fuir de tous côtés. A cette vue Soliman, qui sentait la victoire lui échapper une fois encore, s'enflamme de colère, parvient à les arrêter, donne le signal de la retraite, et s'établit au sommet de la montagne.

Cependant Godefroy avait vu de loin le péril des siens dont les gémissemens arrivaient jusqu'à lui; impatient comme l'aigle que stimule la voix de ses petits, il s'était élancé à la tête de cinquante cavaliers;

son mouvement ébranle toute la colonne; ses deux frères et Robert de Flandre galopent à sa suite avec la même célérité. Quand ils furent descendus dans la plaine, et qu'ils eurent vu tant de compagnons couchés inanimés dans la poussière, tous demandèrent le combat, jurant d'exterminer les Barbares. Godefroy, sans perdre de temps, les range en bataille au pied de la montagne, plaçant à l'atle droite, sous son commandement et celui de Robert de Flandre, les Lotharingiens et les Flamands, et à l'aile gauche tous les autres avec Eustache, Baudouin et le comte de Saint Pol pour chefs. Après que les prêtres eurent parcouru les rangs, prêchant aux soldats la fermeté et le courage, le signal fut donné; et aussi-tôt tous se précipitent, remplissant l'air du cri: *Dieu le veut! Dieu le veut!* ils gravissent encourant l'escarpement de la montagne, réalisant avec une incroyable célérité une ascension dont les barbares bientôt s'épouvantèrent. Ceux-ci, en effet, se tenaient à la cime, silencieux et immobiles, sûrs d'être suffisamment abrités par les rochers et les collines. Mais quand ils virent les Croisés décidés à arriver jusqu'à eux, l'inquiétude les gagna, et ils commencèrent à leur envoyer une grêle de traits. Les Chrétiens continuè-

rent à avancer, emportés par l'exemple de Godefroy et de Robert; bientôt, ces deux chefs intrépides atteignaient et perçaient de leurs lances les premiers Turcomans. Ce jour vit une fois encore en présence les deux grandes armées de l'Occident et de l'Orient, et l'une et l'autre sentirent que la bataille qui allait s'engager, serait décisive. Soliman s'inquiétait pour sa domination et ses trésors, et il eût rougi de voir les siens subir le joug des Européens victorieux. Ceux-ci, qui avaient perdu déjà tant de monde, savaient qu'une défaite les anéantirait à jamais, toute issue leur étant fermée dans une contrée que remplissaient leurs ennemis; ils se révoltaient à la pensée d'un aussi lugubre résultat, après tant d'efforts et de sacrifices. Aussi l'acharnement fut incroyable des deux parts. Le soir arriva que le combat durait encore. Alors un dernier commandement de Godefroy fit dresser autour des Turcomans une forêt de lances; ce mouvement éteignit chez l'ennemi subitement culbuté sa dernière lueur d'espoir. Soliman dut de nouveau contempler la fuite des siens. Il y avait chez les vainqueurs une telle rage qu'ils se mirent à la poursuite des fuyards jusqu'à plus de quatre milles, les mas-

sacrant impitoyablement. Leur course était si animée que afin de ne point ralentir leur élan, ils délaissaient en route leurs chevaux fatigués, pour monter ceux des ennemis. Il fallut la nuit profonde pour les décider à s'arrêter, et à rentrer dans leur camp. Godefroy s'illustra pendant cette retraite des ennemis non moins que pendant le combat. Il tua un à un tous ceux qu'il parvint à atteindre, amassa, de sa propre main, un riche butin ; c'est à lui que fut due la délivrance des jeunes filles et des enfans que les Turcomans avaient pris aux Croisés et qu'ils emportaient avec eux. Le carnage ne fut pas moins grand partout où tombèrent les coups de Robert de Flandre et de Baudouin de Hainaut; mais l'histoire célèbre surtout la glorieuse conduite de Baudouin du Bourg dont ce combat a immortalisé le nom.

Ce jour là vit périr l'élite de l'armée turcomane. Sur le champ de bataille gisaient plus de trois mille de leurs principaux chefs. Les Croisés eurent à regretter quatre mille des leurs. Cette victoire les enrichit d'une foule d'objets précieux trouvés dans le camp de Soliman à deux lieues de là. Leur nom remplit de terreur toutes les contrées d'alentour; et Soliman lui-même ne put s'empêcher de les

proclamer les plus vaillants peuples du monde ; ce sultan, décidé, après tant de désastres, à se retirer au-delà du Taurus, eut soin d'enlever avec lui dans sa retraite les habitants de son empire et tout ce qu'ils possédaient, pour ne laisser aux Croisés qu'une vaste solitude.

On campa trois jours encore dans la vallée de Gorgone ; puis le soldat ayant repris ses forces, ordre fut donné de se remettre en marche. Le succès qui venait d'être remporté, était un grand pas vers le dénouement de l'expédition. Les hordes de Soliman étaient anéanties, ou du moins ne pouvaient plus guère hasarder de nouvelles tentatives. Tranquilles sur ce point, et par les résultats déjà obtenus augurant de ceux qui les attendaient encore, les Croisés reprenaient leur route avec une nouvelle ardeur. Hélas! ils ignoraient que la terre sur laquelle ils marchaient, fût une terre homicide et funeste où la nature avait multiplié pour eux les écueils. Après les gorges profondes et les rochers vinrent les déserts avec leur sécheresse et leur soleil brûlant. Là les difficultés de la marche devinrent intolérables. Dans ces lieux inhabités et arides, l'absence des vivres et surtout la privation d'eau, amenèrent pour les infortunés pélérins des tortures inouies. Après quelques jours de

marche dans des sables brûlants, au milieu d'une excessive chaleur, toute l'armée couverte de poussière, inondée de sueur, eut à lutter contre une soif intolérable. Le malaise arriva à cette extrémité que les soldats ne pouvaient plus ni avancer ni s'arrêter. On les voyait se rouler convulsivement dans la poussière, désespérés, anéantis, respirant avec peine, mourant de la mort la plus cruelle qui se puisse imaginer.

C'était un douloureux spectacle que celui qu'offraient en ce moment cette foule de malheureux sur qui s'appesantissaient tout-à-coup les fléaux les plus redoutables de la nature. Les plus robustes pourtant s'animaient à la marche, la bouche et les narines ouvertes, cherchant à aspirer une humidité que l'air n'avait point, la chaleur l'ayant absorbée tout entière. Un autre lugubre tableau était celui des souffrances, de quelques femmes, compagnes dévouées et courageuses qui avaient voulu suivre leurs maris, et qui, abimées par les difficultés du trajet, épuisées par la lassitude et les privations, se tordaient dans les douleurs d'une situation insupportable, et s'éteignaient en tenant étroitement embrassés leurs enfants inanimés. A d'aussi grands maux se joignait encore une infortune bien déplorable pour l'armée, c'était la perte des

chevaux, cette grande ressource des soldats dans les jours de bataille ; ils tombaient un à un étouffés sous le poids de leur charge, de la chaleur et du jeun. A la fin pourtant, un cri d'allégresse s'éleva du milieu de ces masses exténuées : un fleuve venait de s'offrir miraculeusement à leur vue ! Hélas ! ce qui devait être un soulagement à leurs souffrances, devint pour bon nombre de ces infortunés une cause de mort. Les uns se précipitent tout entiers dans le fleuve, tant ils éprouvent de bonheur à rafraichir leurs lèvres altérées ; d'autres se penchent sur la rive et avalent imprudemment une énorme quantité d'eau. D'où il arriva que beaucoup furent pris de frissons subits ; leurs membres se ramassèrent, et quelques-uns disparurent dans le fleuve, ou furent frappés de mort instantanée ; d'autres contractèrent de graves maladies qui devaient les faire succomber pendant la route quelques momens après.

Voilà de quels revers furent accablés les Croisés à leur passage dans ces contrées pendant la saison des grandes chaleurs. Sortis enfin, de ce pas horrible, ils saluèrent l'apparition d'Antiochette, la métropole de Pisidie. Le bruit de leurs armes et de leurs succès les y avait précédés ; aussi la ville se rendit spontanément dès leur apparition. Là abondaient toutes les

commodités possibles pour une armée : un sol fertile, un ciel doux, des rivières, des bois et des paturages faisaient de cette délicieuse contrée une station agréable et fort souhaitée après les infortunes de la veille. On y posa les tentes, et l'on y passa quelque temps à réparer par un doux repos les forces épuisées des soldats, pendant que les princes faisaient dans le voisinage de fréquentes excursions, et recevaient la soumission de tous les lieux environnants. Ainsi s'étendait de tous côtés la domination des Chrétiens; grâce à l'éclatante victoire remportée sur Soliman, la terreur s'était partout répandue; des ambassades leur venaient en foule, implorant leur amitié et leur humanité; une fortune prospère semblait désormais promise à leurs armes, et l'espoir d'une complète réussite était dès lors entré profondément dans les esprits. Mais si sainte que soit une mission, il faut que l'homme, dans son imperfection, toujours y trouve des sujets de mécontentement et de discorde; et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que surtout dans les affaires de guerre, le moment choisi pour ces explosions de rivalités haineuses et de coupable ambition, est le plus souvent l'heure décisive et suprême où l'on touche au succès. Les Croisés ne furent pas exempts d'un pareil fléau qui faillit s'éten-

dre à toute l'armée, et ruiner en un instant toute l'expédition. Nous allons raconter en peu de mots ces regrettables dissensions amenées par les causes les plus futiles.

Comme on songeait à lever le camp et à se remettre en mouvement vers la Palestine, Godefroy, avant de s'aventurer dans des contrées nouvelles et parmi de nouveaux ennemis, désigna pour être envoyés en avant et éclairer la voie, Baudouin de Boulogne et Tancrède de Sicile. Il mit le premier à la tête de sept cent cavaliers Flamands et de quelques fantassins, et lui adjoignit Baudouin du Bourg, Renaud de Tulle et Pierre de Rhodes ; mais il ne donna à Tancrède que cinq cents chevaux et fort peu de fantassins. Les deux troupes, parties ensemble du camp, parcoururent, sans se séparer, toute la Lycaonie. Alors, l'ennemi ne se rencontrant nulle part, Tancrède prit les devants, surmonte toutes les difficultés des montagnes de Célicie, et arrive le premier devant la ville de Tarse, forteresse défendue par une garnison turcomane, mais qui n'était habitée que de Chrétiens, d'Arméniens et de Grecs. Le désir vint à Tancrède de conquérir cette cité pour son oncle Bohémond : projet de facile exécution, la garnison n'ayant pas de plus grands ennemis que les

habitans eux-mêmes qui ne s'étaient soumis qu'avec répugnance à la domination turcomane. Dès que Tancrède eût annoncé l'approche d'une grande armée libératrice, et demandé qu'on laissât, comme signe de soumission, flotter son étendard aux créneaux des murailles, la ville lui fut à l'instant livrée par les habitans, sans que la garnison osât risquer la moindre opposition.

Cependant, Baudouin avait suivi la même route que Tancrède, mais il s'était égaré dans les détours des montagnes. Il eut quelque temps à souffrir des contrariétés infinies et de grandes privations, jusqu'à ce que parvenu enfin au sommet des collines qui avoisinent la ville de Tarse, il put librement embrasser du regard toute la Contrée cilicienne jusqu'au rivage de la mer. La vue d'un camp dans la plaine le frappa ; et comme il ignorait la direction qu'avait prise Tancrède, il s'imagina que les tentes qu'il voyait, était celle des ennemis. Il descendit des collines, résolu à tenter la fortune, malgré son petit nombre de soldats, mais se confiant dans leur courage. Du côté de Tancrède, chose étonnante, avaient surgi la même croyance et la même pensée à l'aspect de troupes arrivant sur la montagne. De sorte que trompés par l'apparence, l'on vit un instant deux

fragments de l'armée croisée, s'avancer à la rencontre l'un de l'autre, en rangs serrés, et, prêts à se détruire. Quelle douce surprise, quels transports d'allégresse éclatèrent parmi les deux troupes quand, suffisamment rapprochées, elles reconnurent les étendards Chrétiens ! des deux côtés, les soldats tombèrent dans les bras les uns des autres, se félicitant mutuellement de cette rencontre fortunée, et de l'issue inattendue d'une escarmouche aussi gravement préparée. Les nouveaux arrivants posant leurs tentes parmi celles de leurs compagnons, reçoivent de ceux-ci d'abondantes provisions pour apaiser la faim qui les dévorait, et toute la nuit se passe dans la joie et les réjouissances. Or, Baudouin s'imaginait avoir à faire, en société de Tancrède, le siége de la ville. Grand fut son étonnement, quand, le jour venu, les drapeaux siciliens lui apparurent aux créneaux des murailles. Il complimenta Tancrède à propos de ce nouveau succès, mais il fit observer que toute place enlevée par l'un des détachements étant censée l'être par tous les deux, c'étaient les insignes de celui qui commandait le plus grand nombre de troupes, et qui par conséquent avait la supériorité du commandement, qui devaient flotter au-dessus des lieux conquis.

Tancrède s'étonna d'un pareil raisonnement, à

l'aide duquel Baudouin s'établissait son chef et son supérieur; il lui répondit que sans songer le moins du monde à ce fait de suprématie résultant du nombre de soldats que l'on conduisait, il avait planté ses drapeaux sur les murs de Tarse, non dans un but d'affronter Baudouin, mais parce qu'il s'y était trouvé invité par les habitans, alors qu'il ne s'attendait guère à l'arrivée de son illustre frère d'armes. Baudouin demanda que les Flamands fussent admis à partager avec les Italiens la possession de la ville et les dépouilles de la garnison, ne pouvant, disait-il, supposer que Tancrède voulût faire de la cause de toute la Chrétienté, la cause unique et spéciale des Italiens. Tancrède s'y refusa, prétextant avoir été élu pour préfet par la population chrétienne de la ville, choix qui lui devait assurer une domination exclusive. Certes, Baudouin était un des plus vaillants chefs de l'époque, mais en lui, comme en beaucoup d'autres hommes dont nous avons eu déjà l'occasion d'admirer les exploits éclatants, étaient demeurés ces facheux instincts de violence et de vanité propres à ces temps-là, que la saintetéde la cause du Christ était venue tout-à-coup assoupir mais n'avait pu encore détruire entièrement. Il entra donc dans une grande fureur, en apprenant

les prétentions de Tancrède ; il oublia toute convenance et toute retenue, aux nobles mouvements du héros de la veille, succédèrent en un instant tous les mauvais penchants du passé, et que subitement réveillés en présence d'une déplorable rivalité de possession. Il se mit à vanter la noblesse de sa race, à outrager honteusement Tancrède, n'oubliant dans ses insultes ni Bohémond, ni toute la nation normande. La chose en était venue à cette extrémité que ces deux hommes, se poussant mutuellement à bout, eussent vidé leur différend par les armes, si quelques voix ne se fussent prudemment et pacifiquement élevés dans les deux partis, demandant que toute querelle fût suspendue jusqu'à ce que l'on eût consulté les préférences des habitans. L'opinion de ceux-ci, appelée dans le débat, demanda que l'autorité fût laissée aux mains de Tancrède ; ils préféraient, disaient-ils, ce prince à tout autre. Ce qui détermina leur choix, ce fut le souvenir qui leur était resté de Bohémond, l'oncle de Tancrède, qui avait naguère porté ses armes dans ces contrées, au lieu que le nom de Godefroy leur arrivait pour la première fois; en donnant leurs suffrages à Tancrède, ils n'avaient donc été mus que par la crainte de Bohémond et de ses légions, et non par la persuasion que le choix de Tancrède était le seul équi-

table. Ce résultat ne pouvait guère satisfaire Baudouin dont la colère se réveilla tout entière et contre Bohémond et contre les habitans eux mêmes. Il dit à ceux-ci qu'il était le propre frère de celui qui commandait la grande armée d'Occident, et qu'à ce titre, il avait le droit de réclamer le commandement suprême de la ville ; il les invita à substituer ses étendards à ceux de Tancrède, et à lui ouvrir immédiatement leurs portes, menaçant leur refus de tous les châtimens, à l'arrivée de son frère que leur conduite ne manquerait pas d'indigner profondément.

Ce langage excita naturellement la frayeur de ces gens décidés à se donner à celui dont ils avaient le plus à redouter ; aussi leur détermination changea-t-elle immédiatement, et leurs suffrages retirés à Tancrède se portèrent sur Baudouin ; aussitôt le drapeau Belge remplaça celui de Sicile, arraché avec mépris et jeté dans les fossés.

Tancrède supporta cette grave injure avec une rare modération ; il craignit même de voir ses soldats justement indignés se porter à quelque excès de vengeance ; et pour éviter un déplorable conflit, de Chrétiens contre Chrétiens, de frères contre frères, il prit la sage résolution de se remettre en route ; et

il s'en alla, en effet, tenter ailleurs le succès de ses armes.

Certes, c'était de la part de Tancrède une action blâmable que de vouloir s'emparer de Tarse pour en faire la possession exclusive de son oncle Bohémond; cela prouvait que celui-ci en s'enrôlant dans la sainte milice avait été mû plutôt par esprit d'ambition et de conquêtes personnelles que par zèle pour la cause de la Chrétienté. L'histoire toute-fois vante la noble et généreuse conduite du jeune prince italien dans son différend avec Baudouin ; elle blâme au contraire la violence de Baudouin dont l'étrange figure dans cette circonstance contraste d'une pénible façon avec sa fière attitude sur les champs de bataille.

Tancrède parti, Baudouin se fit ouvrir la ville ne voulant pas que son camp demeurât au dehors, alors qu'il avait pour ses hommes un abri plus commode et plus sûr. Il prit donc possession de Tarse, ne laissant aux Turcomans que quelques forts isolés où ils devaient, selon le pacte, continuer, leur séjour jusqu'à l'arrivée de Godefroy. Le nouveau maître que s'étaient donné les habitans gardait un pénible souvenir de leur préférence pour Tancrède; aussi fit-il peser sur eux tout le poids de son autorité. Il lui resta aussi contre la race de Bohémond une haine

profonde, et il eut bientôt une occasion de la montrer d'une bien dure façon. Dès que Bohémond eut appris que Tarse était au pouvoir de son neveu, il fit partir en toute hâte trois cents cavaliers, dans l'espérance que ce surcroît de forces assurerait le maintien de cette cité. Ici encore, se dévoile pleinement le projet fort peu louable que nourrissait Bohémond de posséder exclusivement cette cité. C'était là sans aucun doute ce qui avait excité à un si haut point l'indignation de Baudouin ; et cela explique le dur et impitoyable accueil qu'il fit aux trois cents Tarentins quand ils se présentèrent devant la ville, le jour qui suivit celui où il en avait pris possession. Ces malheureux qui croyaient y trouver Tancrède, apprennent avec surprise le départ de leur prince : venus à marche précipitée, ils étaient épuisés de fatigue et de besoin. Ils demandent à Baudouin de leur accorder une nuit d'hospitalité, et quelques vivres. Mais Baudouin à qui toute sa haine était revenue à l'aspect de gens arrivés pour aider à l'accomplissement d'un acte déloyal, leur refusa et le repos et la nourriture. Mais les Belges, plus humains que leur chef, eurent pitié de ceux qui avaient naguère partagé leurs périls et leurs infortunes ; et ils firent secrètement passer par dessus

les murailles, à l'aide de corbeilles, des alimens suffisans pour le repas de toute la cohorte.

Leurs forces ainsi refaites, les Tarentins, qui ignoraient que des Turcomans, se trouvassent encore dans la ville, se livrèrent, confiants et sans crainte, au sommeil. Au milieu de la nuit, trois cents des principaux Turcomans, désespérés de n'avoir pu conserver la ville, l'abandonnèrent secrètement, et ne furent pas peu surpris de trouver étendus à la belle étoile les corps des pélérins, qui, dans ce moment-là, dormaient tous profondément. Aussitôt ils assouvissent leur rage sur ces malheureux, et les massacrent impitoyablement, sans qu'aucun pût échapper. Le lendemain, à la pointe du jour, les Flamands trouvant les fortifications désertes, voulurent se mettre à la poursuite des barbares, et dès leur premier pas s'offrit à leurs regards l'horrible spectacle des trois cents Tarentins assassinés et dépouillés. Furieux ils rentrent impétueusement dans la ville, en poussant des cris de vengeance, et en un instant la cité se remplit d'un épouvantable bruit des chasseurs et de trompettes. Tous courent aux armes, et leur premier mouvement de représailles les porte en masse vers les tours où se tenaient encore renfermés une partie de Mahométans. Déjà, ils se mettaient en

devoir d'en briser les portes, quand apparut Baudouin à cheval. Volant de tous côtés dans la ville au milieu des soldats armés de fureur, il se mit à les réprimander sévèrement, leur défendant de violer le pacte. Mais sa voix fut bientôt couverte par les vociférations ; quelques-uns osèrent même l'accuser d'avoir livré aux ennemis ces infortunés frères d'armes à qui il avait refusé l'hospitalité, et ce souvenir rappelé alluma parmi toute la multitude présente une si profonde indignation que Baudouin vit les flèches se tourner tout-à-coup contre lui, et qu'il lui fallut s'en fuir précipitamment dans une tour voisine. Un instant après, il demanda qu'on voulût l'entendre, désirant, disait-il, détruire dans les esprits la fausse accusation portée contre lui. Il jura que s'il avait refusé aux Tarentins l'entrée de la ville, c'était à cause de l'engagement pris par lui de n'accueillir aucune troupe avant l'arrivée de Godefroy; puis détournant adroitement l'attention de l'énormité qu'on lui reprochait, il montra parmi les assistans le hideux spectacle de quelques femmes à qui les Barbares avaient cruellement coupé le nez et les oreilles; et ainsi toutes les colères si dangereusement excités contre lui se reportèrent de nouveau contre les ennemis dont les tours étalaient encore les insignes. Tous, Baudouin

à leur tête, se ruèrent contre les forts, où ils eurent bientôt pénétré. Là furent décapités sans pitié tous les Mahométans qui s'y trouvaient encore au nombre de deux-cents; et ainsi fut expié sévèrement le meurtre des pélérins.

Après ces représailles, le calme se rétablit peu-à-peu dans la ville, grâce à l'active influence des chefs; mais il resta au fond du cœur un pénible souvenir de l'emportement de Baudouin.

A quelque temps de là, on signala l'apparition d'une flotte qui arrivait, voiles déployées, vers Tarse. Elle était composée d'un grand nombre de navires dont les mâts d'une hauteur démesurée étaient couverts d'or, et que le soleil faisait étinceler splendidement. Alors on se rappela la fuite secrète des Barbares qui peut-être envoyaient en ce moment des forces nouvelles au secours de la ville; les Belges coururent se ranger en bataille sur la rive, fermement résolus à repousser de toutes leurs forces ces auxiliaires supposés. Quand les vaisseaux furent proches, on invita les navigateurs à expliquer la cause et le but de leur apparition. Ceux-ci répondirent qu'ils étaient des Chrétiens arrivant du pays d'Anvers, de Flandre, de Hollande et de Frise; qu'ils voulaient prendre part à la Croisade, et qu'ils se dirigeaient vers

Jérusalem. Ces gens étaient des pirates qui avaient pendant neuf années infesté la Méditerrannée. Nous l'avons dit, c'était surtout à ce métier que servaient le peu de notions que possédait l'époque sur la marine. L'affreux désordre où se roulait le continent, se répétait autant que possible sur l'Océan. Or, l'idée d'une Croisade émut et arrêta la piraterie des mers comme elle avait tout-à-coup suspendu et anéanti les écarts sur terre. On vit ceux qui pillaient les rares navires du commerce, éprouver le même enthousiasme religieux que ceux dont la vie se passait à dévaster les châteaux. Voilà ce qui explique l'arrivée à Tarse de cette flotte inattendue, qui révéla son projet à Baudouin. Celui qui la commandait, était Vimère de Boulogne que son vil métier avait démesurément enrichi, et qui, reconnaissant dans Baudouin l'homme qui avait été son prince, demanda avec empressement qu'on l'inscrivît avec sa nombreuse troupe de marins, sur la liste des soldats du comte. Baudouin fut charmé de ce renfort qui lui permettait de poursuivre sa route, en laissant dans Tarse une garnison suffisante. Cela lui donnait en effet quelque souci d'attendre plus long-temps l'arrivée de Godefroy; après les désordres auxquels venait de se livrer sa cohorte, et où sa propre personne avait

couru quelque danger, il avait lieu de redouter pour ses hommes encore sous l'impression de sa conduite peu humaine, les écarts d'une longue inaction. Il s'empressa donc de donner l'ordre du départ, et confia la garde de la ville à une garnison de cinq cents hommes.

Comme Tancrède, quelque temps auparavant, c'est vers la riche et forte ville de Mamistra qu'il se dirigea. Tancrède s'y trouvait, après l'avoir courageusement emportée; et il y commandait en maître avec tout le plein droit de la guerre. L'apparition subite de Baudouin réveilla les animosités de la veille; et les murs de Mamistra eurent à contempler un nouveau conflit qui fut dans l'histoire des Croisades une tache bien regrettable. Quand les soldats de Tancrède aperçurent dans les vergers devant les fortifications le camp des Belges, le souvenir de l'affront fait à leur étendard leur revint tout entier, et comme leur prince se laissait de nouveau aller à sa générosité naturelle, ils se mirent à lui reprocher son inertie, tout en lui annonçant qu'ils allaient sans lui accomplir leurs projets de vengeance. Ainsi excité et impatienté, Tancrède qui tenait à ne pas voir se détruire parmi ses troupes sa réputation de bravoure et de fermeté, fit ouvrir les portes, et soudain il s'élança à la tête des siens sur les Belges étonnés, qui, inno-

cents de la faute de leur chef, ne s'attendaient guère à cette déplorable attaque. Ils étaient dans ce moment-là en plein repos; et à peine ils avaient eu le temps de s'expliquer ce qu'ils voyaient, que déjà quelques-uns des leurs tombaient sous les coups des Tarentins. Aussitôt on court aux armes, les chefs pressent les légions, et le combat s'engage, frères contre frères, avec toute la fureur des guerres civiles. Cela dura long-temps, tant il y avait haine des deux côtés; et beaucoup périrent dans cette triste circonstance. Mais les soldats de Tancrède étaient en moindre nombre, et ils n'avaient pas d'ailleurs le mâle courage des Flamands; le moment arriva où ils jugèrent à propos de se retirer en hâte dans la ville.

Voilà à quels déplorables excès le coupable dissentiment de deux chefs amena les cohortes dont Godefroy avait fait son avant-garde. Heureusement que la fâcheuse issue de cet engagement meurtrier frappa la réflexion des deux partis, et que de douloureux regrets firent s'évanouir enfin cette dangereuse inimitié. Quoi! s'écriait-on, partis ensemble d'Europe pour combattre les infidèles, ils avaient pu s'oublier à ce point de tourner leurs armes les uns contre les autres, et de souiller leur sainte mission en répandant le sang chrétien! Des deux côtés, on sentit

l'énormité de la faute qu'on venait de commettre, et dès le lendemain on s'envoya mutuellement des messagers de paix; les captifs furent échangés; puis, aux applaudissements des deux troupes réunies, les deux chefs s'embrassèrent en versant des larmes.



VI.

Pendant que le scandale de coupables différends affaiblissait la discipline de son avant-garde, Godefroy, demeuré à Antiochette, remplissait du bruit de sa hardiesse le champ de Pisidie. Comme il chassait un jour dans la forêt voisine, il entendit tout-à-coup retentir un cri d'angoisse. Aussitôt il lance son cheval au galop, et, parvenu à l'endroit d'où le cri était parti, il voit un pauvre pèlerin s'enfuir épouvanté devant un ours de colossale grandeur. L'animal en apercevant Godefroy, l'épée à la main, délaissa le pèlerin pour se ruer sur le cavalier. Alors eut lieu entre le duc et le monstre une lutte terrible. Un effroyable rugissement ébranla la forêt et la montagne. La bête avait dressé devant le cheval l'énorme masse de son corps, puis, saisissant Godefroy, elle s'efforçait

de le précipiter à terre. Celui-ci frappe à coups redoublés sur son rude adversaire, mais c'est à peine s'il le blesse. Irrité par cette invincible résistance, Godefroy, hors de lui, se précipite de son cheval, et s'élance furieux sur l'ours. L'animal évite le coup. enlace le duc, et le renverse sous lui. Godefroy, désespéré à l'idée de mourir d'une pareille mort, après tant de hauts faits, s'anime d'un dernier mouvement de rage, rassemble toutes ses forces, saisit l'animal de la main gauche, et, secondé fort à propos dans ce moment suprême par un soldat accouru en toute hâte, enfonce dans le corps de l'ours son épée jusqu'à la garde. Il est victorieux mais il est dangereusement blessé, et le sang coule de sa jambe avec abondance. Il essaie de se relever, ses traits pâlissent, son corps s'affaise, et il tombe défaillant.

Cependant le bruit du danger que court le général aux prises avec une bête féroce, s'est bien vite répandu dans l'armée; tous, à l'instant, s'empressent vers le lieu de cette scène effrayante, et à la vue de Godefroy étendu sur le sol, se croyant déjà enlevé l'homme qui était l'âme des conseils et le soutien de l'expédition, ils poussent des gémissements et des cris de désespoir. On le place aussitôt sur une litière

et au milieu d'une douleur universelle, il est rapporté demi-mort dans sa tente.

Peu de jours après cet évènement, son état s'améliorant, il ordonna de lever le camp, et c'est ainsi, malade et porté dans une litière, qu'il lui fallut pendant longtemps suivre le mouvement de son armée.

Après avoir franchi la Pisidie, les Croisés firent route pour la Lycaonie, l'Arménie et la Cappadoce, recevant au passage une foule de villes évacuées à leur approche par les Barbares, ou rendues sans résistance. Ils marchèrent pendant longtemps, chacun de leurs pas voyant éclore un succès. Mais quand ils furent arrivés au mont Taurus quand ils se trouvèrent entre Coxon et Germanicie, alors les difficultés du trajet devinrent telles que beaucoup refusaient de marcher.

La route, en effet, devenait par moment impossible. C'étaient tantôt des éminences qui se dressaient presque perpendiculairement, et qu'il fallait gravir par un étroit sentier à mille détours, et à toute heure obstrué par un bois d'épines, crues parmi des monceaux de roche ou de pierres ; tantôt c'étaient des abîmes où les regards plongeaient avec effroi, et au fond desquels il fallait se laisser glisser sur des pentes rapides et périlleuses. Le désespoir vient

donc là encore envahir tous les cœurs. Il s'en trouva parmi le gros de l'armée que tant de peines et de souffrances faisaient pleurer de rage, et qui gémissaient mille plaintes, regrettant d'être venus dans ces funestes contrées, où, disaient-ils, la nature des lieux mêmes assurait la victoire à l'ennemi. Puis, dans ces moments d'accablement, les pensées les plus désespérées leur venaient à l'esprit.

« Il était impossible, murmuraient-ils, que Dieu
» vit de bon œil la guerre qu'ils venaient faire en
» Asie, car il ne multiplierait pas ainsi sur leur route
» des obstacles et des barrières infranchissables. Les
» choses même les plus ardues, et cela est toujours
» ainsi, sont légèrement et facilement résolues dans
» les délibérations des conseils; alors on se joue des
» difficultés en présence desquelles on n'est pas;
» mais quand la réalité vient peser de tout son poids,
» on regrette, mais trop tard, une imprudente dé-
» cision et une dangereuse tentative. En présence de
» maux intolérables, la consternation est d'autant
» plus grande qu'un pareil résultat était hors de toute
» prévision. Rien de plus facile que de vaincre
» les ennemis, comme hommes et comme soldats,
» mais au milieu de leurs montagnes quelles flèches
» pourraient les atteindre sur des cimes qui s'élèvent

» jusqu'au ciel? Qui d'entre les Chrétiens oserait se
» risquer jusqu'à ces sommets inaccessibles? Pour
» faire la conquête de pareilles contrées, il faudrait
» combler ces précipices, anéantir ces rochers ; car ce
» sont là des remparts derrière lesquels s'abritent les
» ennemis. Or, ce serait lutter contre la nature ; ce
» ne serait plus combattre pour Dieu, ce serait se
» mesurer avec le Créateur de ces gigantesques for-
» tifications, lequel a voulu que ces barrières fussent
» infranchissables ; et qui, sans aucun doute, doit
» regarder comme impie et téméraire toute tentative
» de les franchir. »

Voilà le langage que faisaient entendre ces malheureux accablés et découragés, s'arrêtant avec stupeur et se tordant avec désespoir à l'aspect d'obstacles insurmontables. Oh ! s'ils avaient pu dans ce moment où ils ne croyaient ne plus revoir leur patrie, rencontrer du moins les Barbares et périr glorieusement ! mais pas une figure ennemie ne se présentait, et c'était, comme quelques-uns le disaient dans leurs plaintes, se prendre corps-à-corps avec la nature. Bientôt on vit les hommes, enfin exténués et défaillants, s'arrêter un à un, et se résigner à attendre la mort de quelque côté qu'elle leur vînt. Alors, la chose devenant sérieuse, les chefs essayèrent de les stimuler

par un langage rassurant, leur disant : « Qu'ils se fai-
» saient une fausse idée de ces lieux ; que les Grecs,
» avant eux, au temps de leur domination suprême,
» et que, avant les Grecs, les Perses et d'autres va-
» leureuses nations les avaient occupés, parcourus et
» domptés ; que les Sarazins avec d'innombrables
» armées les avaient intrépidement traversés ; que ces
» mêmes Turcomans qu'ils voyaient de tous côtés fuir
» épouvantés, les avaient conquis sans peur et sans
» péril. Tous ces peuples avaient eu pourtant sous
» les yeux le même aspect de montagnes et de pré-
» cipices, mais résolus et aguerris, ils ne s'en étaient
» ni étonnés ni effrayés.

» Ces merveilles de la nature, créées dès le prin-
» cipe avec toutes les autres choses de la terre,
» avaient, comme le reste de la création, leurs motifs
» et leur but. Elles n'étaient pas, comme ils le
» croyaient, des bornes ou des barrières qu'aucun
» homme ne devait, essayer de franchir. Dieu n'a
» pu vouloir que des peuples eussent pour destinée
» de vivre à jamais isolés et séparés des autres. Ces
» passages qu'un vain scrupule faisait envisager
» comme sacrés et inattaquables, n'étaient que des
» portes très-fortifiées, destinées à laisser pourtant
» communiquer entre elles les nations situées des

» deux côtés. Quoi! on oserait s'arrêter et in-
» terrompre le voyage, à cause de difficultés mo-
» mentanées dont avaient su triompher ceux de
» leurs frères envoyés en avant pour avertir de leur
» arrivée les villes d'Asie! Les Croisés ne permettraient
» pas que ce trait de mollesse fît une tache à la haute
» réputation de bravoure qu'ils venaient de s'ac-
» quérir! . . . . »

Ce disant, les chefs, pour achever de relever entièrement ces courages abattus, s'élançaient les premiers, prompts à se mettre aux prises avec les obstacles; et l'armée qui aurait eu honte de ne point suivre leur exemple, se précipita après eux. On vit le soldat, son bouclier et ses armes liés sur le dos, s'enhardir à cette terrible ascension, faire mille efforts pour s'élever en haut, se traînant plutôt que marchant, cherchant, mais, en vain sur ces rocs d'où toute végétation avait fui, quelque plante ou quelque branche d'arbrisseau à quoi sa main pût s'attacher. Tous frémissaient, se sentant ainsi suspendus au-dessus de l'abîme; on entendait le grincement de leurs dents; les armes qui pesaient et embarrassaient, étaient jetées en masse. C'étaient surtout les chevaux qui offraient le plus triste spectacle : à chaque instant, le pied leur manquant, ils roulaient les uns sur les

autres, entraînant dans leur chute affreuse, ceux qui suivaient. Combien périrent de cette triste façon ! Le danger croissait encore et les accidents se multipliaient quand, une fois en haut, s'offrait quelques moments après une descente escarpée le long de laquelle il fallait se laisser glisser.

Plusieurs jours se passèrent dans ces efforts inouis; les troupes étaient épuisées et couvertes de blessures. Enfin, apparurent les plaines et des lieux moins obstrués; alors l'espérance leur revint à tous. Oh! si pendant cet horrible passage, les Barbares se fussent présentés sur les cimes, comme ils auraient pu en un instant anéantir toute l'armée des Croisés ! Mais, comme nous l'avons déjà dit, le nom Chrétien inspirait tant d'effroi que les ennemis, par leur disparition soudaine, avaient fait un désert de ces contrées naguère si remplies de leurs hordes.

Une fois leur marche raffermie et assurée, les Croisés envoyèrent un corps d'armée vers Germanicie dont on approchait. La garnison s'enfuit en toute hâte, quand elle apprit leur arrivée, et les habitants firent aussitôt leur soumission.

Nous laisserons Godefroy encore tout souffrant de sa blessure, et ses troupes abîmées par la fatigue se reposer un moment dans Germanicie, et nous jette-

rons de nouveau un regard sur les mouvements de Baudouin et de Tancrède demeurés à Mamistra.

Dès que Baudouin eût appris l'arrivée des Croisés à Germanicie, il songea à se remettre en route, pendant que Tancrède ferait autour de Mamistra des excursions qui devaient être autant de conquêtes. Le prince de Tarente, en effet, après avoir reçu de Baudouin, qui ne garda auprès de lui que sa troupe primitive, tous les Belges naguère amenés par la flotte, se mit à parcourir les contrées environnantes, prenant ou détruisant toutes les forteresses qu'il rencontrait; si bien que ses succès épouvantèrent les Satrapes arméniens et turcomans qui envoyèrent tous implorer son alliance, en faisant abonder auprès de lui les présens et les trésors. Toute cette région fut bientôt soumise, grâce à la glorieuse coopération des marins nouveaux venus qui, après des prodiges, s'en retournèrent au rivage de la mer pour s'y rembarquer avec leur chef Vimère. Quant à Baudouin, il avait, comme Tancrède après ses exploits, rejoint le gros de l'armée à Germanicie; mais sa violente conduite envers son collégue avait été divulguée, et le blâme de tous pesait désormais sur lui. L'indignation de Bohémond était profonde; sa seule vénération pour Godefroy l'empêcha heureusement de venger l'insulte faite à son

drapeau. Depuis cette regrettable circonstance Baudouin ne sembla plus préoccupé que de s'acquérir des gouvernements et des possessions; et en cela la fortune le servit admirablement, comme on va le voir.

Dans l'armée se trouvait un arménien, nommé Pancrace, qui s'était plus d'une fois distingué par sa valeur, mais dont l'esprit était plein de ruse, et qui surtout était dans l'intimité de Baudouin. Cet homme était un souverain déchu; il avait naguère régné sur l'Ibérie septentrionale, et s'était vu expulsé par ses propres sujets, puis renfermé dans une prison d'où il était parvenu à s'échapper. Dès l'apparition des Croisés, il avait espéré trouver en eux le secours dont il avait besoin pour ressaisir son pouvoir; et sa perspicacité lui avait fait deviner dans Baudouin l'homme qu'il lui fallait. Donc il ne cessait de le circonvenir, et de favoriser les penchants de ce prince vers des acquisitions personnelles et la domination suprême. Baudouin, en effet, écoutait avec ravissement tout ce que lui disait l'arménien; bientôt, convaincu de la facilité qu'aurait un prince chrétien à se créer une puissante souveraineté dans un pays déjà à demi conquis par les armes européennes, il ne songea à rien moins qu'à déserter les drapeaux de la Chrétienté, et à rompre le serment qui le liait à la conquête de la Palestine.

C'est pendant qu'il arrêtait dans son esprit ces coupables projets que mourut tout-à-coup à Germanicie son épouse Gundeschilde, femme de très-illustre race et de grande piété. Elle fut pleurée de tous, et eut de pompeuses funérailles. Cet évènement n'affaiblit point les ambitieuses idées de Baudouin qui, dans le moment même où les esprits étaient encore pleins de cette lugubre cérémonie, alors surtout qu'il apprit que le lendemain devait paraître une ordonnance qui défendrait aux princes de faire la guerre pour eux-mêmes, se hâta de réunir secrètement les 1,500 hommes de pied et les deux cents cavaliers, qu'il était parvenu à entraîner dans son parti, et, la nuit venue, quitta discrètement Germanicie.

Il entra dans la petite Arménie où il acquit tout d'abord deux puissantes forteresses, Tourbesel et Ravenda ; puis continuant sa marche victorieuse, il vit s'enfuir de tous côtés les Turcomans effrayés de son arrivée ; en un instant, toute cette région lui fut acquise. Il avait laissé comme gouverneur à Ravenda, Pancrace, l'homme aux suggestions de qui il avait obéi ; mais il lui fallut bientôt se défaire de cet intrigant qui déjà commençait à le trahir. Sa renommée devint immense, elle pénétra si avant dans ces contrées qu'on vint lui offrir la souveraineté

d'Edesse. Voici à quel propos : Edesse, la métropole de la Mésopotamie et l'ancienne Ragès, était seule restée debout avec sa foi chrétienne au milieu des bouleversemens et des chutes, amenés par les Turcomans. Elle payait le tribut à ceux-ci qui dominaient partout à l'entour ; mais elle était gouvernée par le grec Théodore, vieillard incapable d'arrêter les vexations qui venaient à toute heure peser sur les habitans. Donc elle députa vers Baudouin douze de ses plus nobles citoyens, qui vinrent, leur évêque en tête supplier le comte de prendre les rênes d'Edesse. L'offre plut naturellement à Baudouin ; il laissa dans les lieux soumis par ses armes de fortes garnisons, et bien que sans troupes, et n'emmenant avec lui que quatre-vingts cavaliers, il se mit en route pour aller prendre possession de sa nouvelle principauté. Or, Pancrace avait prévenu de son passage les Barbares qui vinrent, mais trop tard, s'embusquer dans un endroit secret ; et Baudouin, miraculeusement échappé, passa l'Euphrate et arriva à Edesse où son entrée fut triomphale. Les habitants, précédés des principaux de la ville, tous portant à la main des palmes d'olivier, s'étaient portés à sa rencontre, pendant que l'air retentissait du son des trompettes et des tambours. Mais il arriva que Théodore s'effraya de ces honneurs

rendus à Baudouin dont l'apparition lui fit redouter un futur oppresseur; et tout d'abord il refusa de lui remettre le suprême pouvoir, lui offrant seulement d'être, sous ses ordres, le chef de l'armée. Baudouin, étonné de ce résultat après les prières qu'était venue lui faire la députation, ne voulut pas être le second chez une nation étrangère; ce n'était pas pour si peu qu'il se fût résolu à une coupable désertion des drapeaux chrétiens. Son premier mouvement en entendant les paroles de Théodore, fut de s'en aller; ce qui alarma le peuple à tel point que les notables vinrent aussitôt rappeler à Théodore ses promesses de la veille, et lui signifier de garder un homme qui serait le courageux défenseur de la contrée. Ainsi contraint, Théodore afin de garder pourtant son gouvernement, trouva le moyen d'y associer Baudouin en l'adoptant pour son fils, car il n'avait pas d'enfant et en le constituant l'héritier de toutes ses richesses, lesquelles étaient immenses.

Cet arrangement satisfit pleinement Baudouin, qui, désormais le protecteur de la ville, se mit en devoir de commencer sa mission. Le Satrape dont on avait le plus à se plaindre était celui de Samosate, dont les excursions sur le territoire d'Edesse étaient continuelles, et qui, comme garantie du tribut que

payait la ville, avait enlevé de force, et gardait en ôtage les fils des plus nobles familles. C'est vers ce Satrape que Baudouin, à la tête des troupes d'Edesse, dirigea d'abord ses armes. La ville était très-fortifiée, et il ne fit qu'une tentative malheureuse, après laquelle il désespéra de la conquête; mais avant de se retirer et de revenir à Edesse, il établit dans un lieu voisin des troupes suffisantes pour arrêter l'ennemi, s'il venait à recommencer ses courses dévastatrices.

Cependant, un complot s'était tramé contre la vie de Théodore. D'anciens griefs pesaient sur le cœur des habitans à demi dépouillés et ruinés par les excursions des Turcomans. Ils accusaient le vieillard, qui, comme nous l'avons dit, était puissamment riche, d'avoir été pour moitié dans les rapines de l'ennemi, et d'être ainsi la cause secrète de la grande pénurie de la ville. Baudouin était à peine de retour que la révolte commença. Le château fut envahi, et Théodore tomba sous les coups des assassins. Quelques historiens, à propos de ce meurtre, font planer sur le comte un soupçon de complicité; mais ce ne peut être là qu'une supposition, tous les écrits du temps des Croisades le représentant comme innocent d'une pareille faute. Le lendemain de cet attentat, Baudouin

vit le peuple l'entourer et le supplier de prendre le sceptre. Longtemps il refusa, mais, enfin sollicité de toutes parts, il se rendit à cet unanime désir, et fut salué du titre de Prince et libérateur d'Edesse.

Alors Baudouin se remit en mouvement contre l'ennemi, et cette fois le succès ne manqua pas, sinon à ses armes, du moins à sa ruse. En quelques jours, il eut réuni à son sceptre et Samosate et bon nombre d'autres villes. Ce n'est pas qu'il les eût forcées à se rendre, car il avait deviné l'impossibilité d'un pareil résultat, mais il les acheta des Satrapes au moyen de cet or que lui avait amené la mort de Théodore. Il avait fait rentrer la joie dans les familles, qui se virent rendre leurs fils détenus à Samosate; et l'affection publique lui était ainsi acquise. Tous ces Satrapes qu'avaient séduits les richesses de Baudouin, étaient devenus, en cédant leurs villes, traîtres à leur nation; et le comte les avait reçus à Edesse, où il leur donna des charges à remplir. Celui de Samosate fut surtout l'objet de distinctions particulières; Baudouin l'avait fait le principal officier de sa maison.

Quelque temps après, un de ces satrapes lui suggérait l'idée de s'approprier pareillement l'importante citadelle de Sororgia, située entre Antioche de Syrie et l'Euphrate. Les Arabes qui la possédaient, refusant

de la lui rendre, il entreprit contre cette ville une expédition que le succès couronna. Il dompta les rebelles, leur imposa un tribut, et laissa dans la place une formidable garnison. Après qu'il eut ainsi soumis tout ce qu'il y avait autour d'Edesse de populations barbares, la fortune vint encore lui sourire d'une autre façon. Il demanda et obtint en mariage la fille du prince d'Arménie, ce qui lui valut pour ses possessions un accroissement tel qu'elles atteignirent dès lors jusqu'au mont Taurus. Insensiblement, il étendit si loin sa domination par la Mésopotamie et les terres arrosées par l'Euphrate qu'il se vit un jour, et sans le moindre obstacle, le maître de ces riches contrées qui dans les temps évanouis avaient constitué l'imposant empire d'Assyrie.

La principauté d'Edesse ainsi amenée par Baudouin à ce prestige de gloire et de puissance fut dans la suite, pendant quarante-six ans, et jusqu'à la seconde guerre sainte, la forteresse la plus formidable que possédassent les Européens en Orient.

Pendant que Baudouin se créait en Asie, cette souveraineté vers laquelle le portait son âme ambitieuse, la grande armée continuait, sous la conduite de Godefroy, sa grande œuvre commencée. Au moment de quitter Germanicie, le duc envoya en

avant Robert de Flandre à la tête de mille cuirassiers pour recevoir la soumission de la ville d'Artésie, l'antique Chalcis, que défendait une forte garnison de barbares. Le Comte, auquel avaient été adjoints Gozelon, fils du Comte de Montaigu, et quelques autres nobles, remplit sa mission avec autant de bonheur que de zèle. Les habitans, dès qu'ils virent briller les insignes des Croisés, se ruèrent sur la garnison qu'ils détruisirent, puis les portes furent ouvertes à Robert. Le bruit de cette action étant parvenu à Antioche de Syrie qui n'était éloignée de là que de quinze milles, bientôt dix mille hommes en partirent pour aller reconquérir la ville. Comme ils en approchaient, leur camp fut placé à un endroit secret, d'où ils envoyèrent rôder autour de la ville trente hommes de cavalerie légère qui devaient, en faisant mine de piller, attirer les soldats de Robert au combat, puis, la bataille une fois engagée l'emmener peu-à-peu jusqu'au lieu où l'ennemi se trouvait embusqué. Et la ruse, en effet, ne leur fit pas défaut; les Flamands, voyant ces hommes ravager les faubourgs, ne souffrirent pas cette hardiesse. A l'instant, les portes s'ouvrent, et les soldats se précipitent, comme un torrent, sur les agresseurs qui, selon l'ordre, donné reculent avec lenteur jusque bien au delà du lieu convenu. Alors, les Barbares

sortant de leur retraite, et se déployant, forment autour des Belges un cercle qui, comme une barrière, doit leur interdire tout retour vers la ville. A cette vue, Robert, sans perdre de temps, anime ses soldats, ordonne de serrer les rangs, puis, entouré de Gozelon et des autres chefs, il s'avance à la tête des troupes qui le suivent en masse compacte. Il s'élance terrible et impétueux sur les rangs des ennemis, et s'ouvre aussitôt un passage. Tous passent avec lui, et, au milieu d'une grêle de traits, regagnent la ville par une course rapide. Il s'en fallut de peu pourtant que les Barbares dont les flèches arrivaient jusqu'aux portes, n'y pénétrassent avec eux. Mais les Flamands s'étant vivement retournés, parviennent à les repousser. Cependant les Turcomans demeurés autour de la ville passèrent tout le jour à essayer de vaines tentatives contre les murailles; mais entendant approcher le gros de l'armée, ils se retirèrent en toute hâte. Avant de rentrer à Antioche, persuadés que les Croisés allaient se diriger sur leur ville, ils placèrent une forte garnison dans deux tours qui s'élevaient sur la route, au pont de l'Oronte; puis afin d'empêcher que les Chrétiens, quand ils se verraient interdire le pont, ne tentassent le passage du fleuve, ils disposèrent sur la rive des troupes qui les repousseraient.

Cependant l'armée, après avoir stationné quelques jours à Artésie, partit de là, précédée par Robert de Normandie qui conduisait l'avant-garde. C'est donc ce Comte qui le premier en vint aux mains avec les soldats qui défendaient le pont ; l'engagement fut rude, mais demeura indécis ; il fallut l'arrivée de toute l'armée pour forcer à la retraite ces impétueux défenseurs. Godefroy n'hésita pas à faire passer le fleuve à la nage, pendant que lui même et Robert de Flandre dirigeraient contre les soldats placés sur la rive une vigoureuse attaque. Les deux tours eurent beau accabler de leurs traits toute cette armée en mouvement dans le fleuve ; elles ne l'épouvantèrent point, ni n'empêchèrent Godefroy et Robert de traverser le pont, eux les premiers ; et bientôt toutes les forces européennes, la difficulté vaincue, se mirent en devoir d'écraser les ennemis qui leur avaient disputé le fleuve ; mais ceux-ci épouvantés se mirent à fuir à travers les rochers et les monts, et à gagner Antioche par des chemins détournés.

Les Chrétiens passèrent la nuit au bord du fleuve ; puis, le jour venu un conseil s'assembla, car l'opinion des chefs différaient à propos du siége d'une aussi formidable ville, à cause de l'hiver qui était proche. Beaucoup conseillaient d'attendre le printemps : «il se

» trouvait, disaient-ils, dans les diverses villes prises
» jusqu'ici, une notable portion de l'armée qu'il se-
» rait difficile de rappeler et de réunir avant l'hiver.
» De plus comme il était certain que des troupes
» auxiliaires devaient arriver de Grèce et d'Occident
» il serait prudent d'attendre ce renfort, et l'on
» enverrait se reposer de ses travaux dans les
» provinces voisines l'armée abimée par de con-
» tinuelles fatigues. Elle pourrait au printemps
» continuer l'expédition avec une ardeur bien plus
» grande et beaucoup plus de chances de succès. Si
» l'on agissait autrement, tout, sans aucun doute,
» leur devait être contraire : pendant l'hiver en effet,
» ils auraient à lutter non seulement contre l'en-
» nemi, mais encore contre les pluies, les gelées et
» les maladies ; et, ce qui était surtout à redouter,
» tout passage par mer ou par terre étant interdit,
» les vivres tôt ou tard viendraient à leur manquer,
» et la famine les tuerait. »

Cet avis déplut à la plupart, entr'autres à Gode-
froy qui prit aussitôt la parole : « Très-nobles hommes,
» dit-il, ceux d'entre vous qui n'ont pas oublié le
» but de notre sainte entreprise, comprendront sans
» peine ce qu'il y aurait d'inconvenant à suspendre
» notre tâche, quelles que puissent être les difficultés,

» quel que puisse être le péril. Ceux-là, je n'en doute
» pas, préféreront comme moi, aux douceurs du re-
» pos, la gloire de l'action immédiate. Il importe,
» d'ailleurs, que le salut de la Chrétienté soit assuré
» sans retard. Si un conseil peut être donné dans
» un commun intérêt, c'est de faire surtout entrer
» dans la décision que nous allons prendre les rai-
» sons de l'honneur et du péril. Plus il y a de dangers
» moins il nous faut être arrêtés, car alors plus aussi
» notre œuvre aura de mérite devant Dieu, cet avis sera
» surtout partagé par ceux qui ont, les premiers,
» donné l'impulsion aux grandes et magnifiques cho-
» ses que nous avons commencé d'accomplir. Pen-
» dant que chez eux leur vie s'écoulait douce et aisée,
» ils ont pieusement consenti à prendre les armes
» pour la religion, et pour la délivrance de leurs
» frères sur qui les barbares faisaient peser une in-
» tolérable servitude; ils ont pour une sainte
» cause quitté leur patrie et résolu d'affronter tous
» les plus grands périls, et de se soumettre aux plus
» rudes travaux. Certes, quand leur est venue cette
» sublime inspiration, ils n'ont pu se dissimuler
» ce qu'aurait de grave et de douteux l'exécution de
» leur projet. Il ne pouvait, en effet, se trouver parmi
» eux personne qui eût douté qu'on ne peut, sans

» d'immenses difficultés, parcourir une aussi longue
» route, vaincre tant d'ennemis, prendre tant de
» villes. Il convient donc qu'après ces grandes choses
» déjà réalisées, on fasse effort vers de plus grandes
» encore; il faut que l'on se garde surtout de négliger
» la fortune si favorable en ce moment, car dans la
» suite, quelque active que fût la guerre, elle pour-
» rait, une fois échappée, ne plus nous revenir; lais-
» ser aller l'occasion qui nous est offerte aujourd'hui
» de prendre Antioche, ce serait se préparer un iné-
» vitable échec. Il importe de n'accorder aux Barba-
» res effrayés et tremblants aucune trève, aucun dé-
» lai, cela ne servirait qu'à raffermir leurs cœurs, en
» laissant aux troupes auxiliaires qu'ils attendent, le
» temps d'arriver. Il est notoire, en effet, qu'ils ont
» demandé du secours au Calife de Balac et au Sul-
» tan de Perse. La masse de leurs défenseurs se
» grossira pendant notre inaction, et leur ville se forti-
» fiera à mesure que le siége en sera différé. Nous ré-
» soudrons-nous donc à rester oisifs tout l'hiver? ne
» vaut il pas mieux poursuivre notre œuvre commencée
» alors que de toutes parts l'autorité musulmane est
» ébranlée? si nous attendons qu'elle se raffermisse,
» nous n'aurons plus seulement à combattre pour
» l'établissement de notre domination, il nous faudra

» encore défendre chèrement notre vie, et Dieu sait
» si alors il nous sera encore permis d'espérer notre
» salut. A quoi bon redouter de se mesurer aujour-
» d'hui, sans le secours des Grecs, avec des ennemis
» que nous avons jusqu'à ce jour accablés de hon-
» teuses défaites? Vous plairait-il peut-être de pres-
» ser l'arrivée de ces nouveaux soldats, jusqu'ici
» étrangers à nos peines et à notre effort, pour qu'ils
» partageassent avec l'armée le fruit de ses victoires, et
» l'honneur qu'elle s'est mérité? Ah! comprenez plutôt
» ce qu'il y a d'indigne pour votre valeur à accepter
» un déplorable retard et une funeste lenteur. Vous
» savez vous-mêmes, qui n'en êtes pas à vos premiers
» combats, combien il est dans l'intérêt d'une armée
» florissante d'accoutumer les soldats non seulement
» à jouir d'une victoire remportée, mais aussi à se
» faire aux longueurs et aux difficultés d'une action
» engagée, et à en attendre patiemment l'issue, quel-
» que tardive qu'elle puisse être ; vous savez que c'est
« un grand malheur quand ils en viennent à chercher
» autour d'eux une retraite ou un abri contre l'in-
» tempérie de la saison, et qu'ils doivent pouvoir
» supporter ces désagrémens si fréquents dans la
» guerre. Quoi ! des hommes qui affrontent gaîment,
» dans une partie de chasse, et les neiges, et les pluies,

» ne retrouveront plus, en présence des nécessités
» de la guerre, cette même patience que le plaisir
» leur conseillait! Ne faites pas au soldat cette injure
» de lui supposer assez de mollesse de corps et de
» faiblesse de cœur pour n'être pas en état de passer
» un hiver dans le camp. Une pareille objection le
» ferait rougir. Ce n'est pas à l'ombre, — et qui le sait
» mieux que vous? — que s'acquiert la gloire ; c'est par
» des faits éclatants, par beaucoup de peines et de la-
» beurs, par une invincible force de corps et d'es-
» prit. J'ai du reste lieu de croire que dans l'état
» animé où se trouvent les troupes, le siége n'aura
» pas la durée qu'on lui suppose ; et à ce propos, je
» rappellerai à vos mémoires notre succès de Nicée,
» les difficultés qui s'y sont rencontrées et la vaillance
» qui s'y est déployée. Et quant à ce que l'on
» nous disait tout-à-l'heure au sujet des vivres, j'ai
» hâte de rassurer votre inquiétude. Les vivres nous
» viendront des villes où nous avons laissé des garni-
» sons ; au besoin, la force ou l'intimidation nous en
» amènera des lieux voisins qui de toutes parts
» ont été abandonnés par l'ennemi dont toutes les
» forces sont renfermés dans Antioche. La mer ne
» sera pas non plus fermée, comme quelques-uns
» semblent le croire. Rien n'empêchera les marchands

» de la Grèce ou d'autres contrées d'amener au port
» voisin du froment, et tous genres d'alimens qu'il
» nous sera facile ensuite de faire transporter au
» camp. Enfin, ceux qui depuis le départ n'ont dû
» leur nouriture qu'à la puissance de leurs armes,
« seront-ils plus empêchés maintenant que naguère?
» Pour tout dire enfin à propos de ce siége, s'il arri-
» vait, ce qu'à Dieu ne plaise, que l'espoir vînt à nous
» abandonner, et que les difficultés furent insurmon-
» tables, hé bien, il nous restera un remède facile,
» celui de nous retirer, et de conduire les troupes
» dans les quartiers d'hiver. Nous aurons du moins
» alors le mérite de notre courageuse tentative, et
» nous n'aurons ployé que devant la nécessité des
» choses. Donc je viens ici vous supplier de vous
» montrer dignes du nom que vous portez, et de la
» gloire que vous vous êtes acquise jusqu'ici. Pour-
» suivons la guerre avec la même valeur que nous l'a-
» vons commencée. Gardez-vous d'une funeste réso-
» lution qui ferait en un instant s'écrouler toute notre
» entreprise; vous regretteriez un jour bien amère-
» ment votre imprudence. Oh! ne vous attirez pas
» le mépris de vos contemporains, ni le blame de la
» postérité!......

Cette allocution produisit sur toute l'assemblée une

impression profonde. L'avis qu'elle contenait eut l'approbation unanime; ceux-là même qui s'étaient prononcés pour la remise du siége, parurent s'y ranger avec empressement, soit qu'ils eussent trouvé dans l'opinion du duc des raisons propres à faire tomber leurs craintes, soit qu'ils eussent redouté qu'une nouvelle opposition ne les fît passer pour timides ou pour lâches.

Le siége d'Antioche fut donc resolu; et l'armée s'avança en bon ordre vers la ville. Robert de Flandre, les princes français et les chefs Provençaux conduisaient les ailes. La marche était lente, grave et silencieuse : on se sentait à la veille d'une si haute action! Ce siége, en effet, devait avoir sur l'issue de l'expédition une bien grande influence. L'armée offrait, à ce moment suprême, un majestueux coup d'œil de cuirasses étincelantes, de boucliers peints de couleurs variées, ceux-ci fait d'écailles, ceux-là d'or, d'autres de fer; en tête flottaient déployés des étendards éblouissants par la pourpre qui les recouvrait. Le son des flûtes et des trompettes retentissait dans la contrée, et l'écho répétait sourdement le pas mesuré des soldats et des chevaux. C'est ainsi que l'on arriva en vue d'Antioche le 18 octobre 1097.

Antioche, capitale de la Syrie, était grande par son antique splendeur, et semblait comme la reine de

tout l'Orient. Située dans une plaine, elle faisait face à une vallée d'une rare fertilité, qui allait déclinant légèrement d'Orient en Occident. Des fontaines, des ruisseaux perpétuels, et un fleuve, arrosaient ses campagnes, puis se réunissaient à deux milles de la ville pour former un grand lac. Au Sud se voyaient le faubourg et la fontaine de Daphnis, si célèbre dans la fable ; un peu plus loin resplendissait l'immense mont Oronte, couvert de sa base à son sommet, de jardins cultivés et de luxuriantes maisons de campagnes ; à l'occident, le fleuve Oronte coulait le long des murs pour aller se jeter à douze milles de là dans la Méditerrannèe ; au nord, un autre mont, appelé le Mont-Noir, ombragé d'une épaisse forêt, tout arrosé de ruisseaux qui serpentaient dans des paturages, et couvert de maisons, donnait à la ville et à la vallée l'aspect le plus agréable. Placée dans une situation si fortifiée par la nature et par l'art, la ville était d'un aspect formidable. Ses portes seules lui faisaient une défense contre laquelle il semblait que dût se briser toute force quelconque. Elle s'étendait sur un grand espace de l'Orient à l'Occident, où se dressaient deux autres monts, presque inaccessibles, sur l'un desquels se trouvait une citadelle qui dominait toute la ville. Entre ces deux monts coulait dans

une gorge profonde une sorte de ruisseau-torrent qui s'en allait porter ses eaux jusqu'au milieu d'Antioche. La ville était entourée de doubles murailles faites de grandes pierres carrées, et qui, avec leurs soixante pieds d'élévation et leurs sept pieds d'épaisseur, avaient la solidité du roc. Elle étalait l'effrayant aspect de ses quatre cent-cinquante tours; et des fossés très-larges et très-profonds, avec le fleuve Oronte à l'Occident, empêchaient tout accès.

L'amplitude de cette place immense était si démesurée que les Croisés, malgré leurs trois cent mille combattans doublés d'un égal nombre de gens sans armes, ne purent, durant le siége, l'entourer qu'à demi. Elle avait cinq portes; une à l'Orient, la porte de Saint-Paul; une autre à l'Occident, la porte Saint-Georges, éloignée de deux lieues de la première; trois autres regardaient le septentrion, à égales distances les unes des autres: la première, nommée la porte du Chien, se rattachait au continent par un pont sous lequel passait le long des murs un vaste fossé formé des eaux des ruisseaux et des fontaines. Celle du milieu auprès de laquelle était posé le camp de Godefroy, fut appelée la porte du Duc; et l'on donna le nom de porte du Pont à la troisième qui communiquait avec le dehors par un pont de pierre sur l'Oronte.

A l'intérieur, s'était fait de formidables apprêts de défense. Il s'y trouvait vingt mille fantassins et sept mille chevaux, commandés par tout ce qui restait de chefs habiles à la nation turcomane. Rien n'avait été négligé pour rendre le siége long, difficile et funeste aux assaillants; aussi les vivres et les munitions de guerre, les traits de fer et d'acier, les outils propres à la construction des machines, remplissaient la ville de tous côtés.

Voilà ce qu'était Antioche au moment où apparaissaient les Croisés. Quant à eux, à peine arrivés, ils prirent en toute hâte leurs positions à l'Orient : près de la porte Saint-Paul, se tenaient les Flamands, immédiatement après les Normands et les Italiens; à leur droite stationnaient les Français; ces phalanges jointes ensemble se déployaient jusqu'à la porte septentrionale du Chien; venaient ensuite les Toulousains et les Provençaux, de la porte du Chien à la porte du Duc; puis tout l'espace restant jusqu'à la porte du Septentrion barrée par l'Oronte, était couvert des légions de Lorraine, de France, de Frise et d'Allemagne, toutes sous les ordres de Godefroy comme elles l'avaient été depuis le départ. On laissa inoccupée la partie comprise entre cette dernière porte et celle de Saint-Georges. Les bataillons qui se

trouvaient à cette extrémité eurent la plus rude tâche, à cause des fréquentes sorties qui se faisaient par le pont de pierre.

Malgré la force d'Antioche, quand ceux qui avaient à la disputer aux Chrétiens, la virent ainsi entourée, ils craignirent pour sa destruction. Il semblait qu'il n'y eût personne dans les murailles, et l'on n'entendait à l'intérieur ni le moindre son, ni le moindre bruit. Se fiant à cette tranquillité apparente, les Croisés se mirent à passer le fleuve à la nage, à parcourir les campagnes et à rassembler dans le camp tout ce qu'ils purent trouver de froment, de vivres et de troupeaux. Mais bientôt ils eurent à regretter amèrement cette témérité de se risquer ainsi, isolés et épars dans les campagnes; car les assiégés, à la vue de cette manœuvre, commencèrent à sortir de leur stupeur, et à hasarder des sorties et des excursions qui punirent cruellement les Croisés de leur imprévoyance. Ceux-ci, en effet, surpris en pleine campagne, se virent tout-à-coup assaillis et massacrés un à un; beaucoup qui tentaient de fuir et de s'en retourner vers le camp, étaient dans leur précipitation à repasser le fleuve, abimés dans les flots. Ce fleuve était donc pour eux une barrière qui leur ôtait tout refuge quand, disséminés dans la campagne, ils usaient du droit que leur

donnait la guerre de piller ou de ravager une contrée ennemie. Ils résolurent de faire disparaître cet obstacle qui gênait leurs mouvemens, et ils tirèrent du lac voisin quelques vaisseaux qui, placés dans le fleuve à mille pas de la porte du Duc, à l'extrémité du camp de Godefroy, constituèrent, au moyen de planches régulièrement disposées par dessus, un pont solide sur lequel purent passer les hommes et les chevaux.

Cependant le siége n'avançait pas, les machines manquant pour l'assaut; et les soldats oisifs et désœuvrés, continuaient de se répandre au loin, ce qui multipliait les sorties des Barbares dont l'audace croissait à mesure que se prolongeait l'inaction des Croisés. Ce que voyant, Hugues de Saint-Pol, vieux chef plein de valeur et d'expérience, voulut punir les meurtres dont l'ennemi accablait ses compagnons. Il prit avec lui son fils Enguerrand et quelques hommes d'un courage éprouvé, sortit secrètement la nuit par le pont de bâteaux, et se plaça dans un lieu secret en embuscade. Le matin venu, il envoya roder dans la plaine un homme qui, à l'apparition des Barbares, devait fuir, et les amener ainsi vers le piége qui les attendait. Quatre Turcomans, en effet, sortirent par la porte du Pont, et apercevant le promeneur isolé,

ils lancèrent leurs chevaux au galop, et eurent bientôt dépassé l'embuscade, sans pourtant s'être emparé de l'adroit Croisé promptement réfugié dans un étroit défilé. Comme ils s'en revenaient, Hugues et ses hommes sortant de leur embuscade, se ruèrent sur eux, en tuèrent deux, et emmenèrent les autres prisonniers. Cela provoqua les représailles de ceux de la ville : bientôt, en effet, apparurent au pont de bâteaux une vingtaine de leurs cavaliers, qui se mirent à courir en hurlant et en lançant des traits. Alors Enguerrand, à la tête d'une petite troupe, vole à travers le pont, pendant que son père et ceux dont le camp était à cet endroit, stationnaient sur la rive, attentifs à ce qui allait se passer. Le jeune chef, s'aidant du stratagême des Barbares, se met à courir ça et là dans la campagne, lançant par instant une flèche, puis il prend tout-à-coup son élan, fond avec fureur sur celui des Turcomans qui semblait le plus remarquable par son insolence et sa cruauté, et le perce aussitôt d'un trait. Les autres le voyant tomber, prennent la fuite ; mais Enguerrand, redoutant des embûches, se garda de dépasser le pont de pierre ; il revint triomphant avec les siens auprès de son père, et sa vaillante action lui valut tous les éloges du camp.

Or, le mois de décembre était arrivé et l'on n'avait fait que peu de progrès. Les vivres s'étaient peu-à-peu consommés, et la faim vint bientôt torturer le soldat. Tous les lieux voisins étaient épuisés; et il n'y avait plus de pillage possible. Le moment arriva où la famine devint horrible. Il ne restait de ressources que les racines, les herbes, la chair des reptiles, et même la chair des ennemis morts. Toutes les calamités à la fois vinrent peser sur les infortunés pélérins : le désastre de la famine se doubla du fléau de la peste. C'est que les pluies étaient continuelles, et que l'eau remplissant les tentes, les hommes que terrassait l'inanition, gisaient étendus dans l'humidité. De là une épidémie terrible qui enleva en peu de temps la moitié de cette florissante armée. Le nombre des morts s'accrut à ce point que les lieux de sépulture manquèrent; l'intensité du mal était si grande qu'on oubliait les funérailles et qu'on laissait les corps s'amonceler autour des agonisans. Beaucoup à qui était restée quelque vigueur, s'effrayaient du sort qui les attendait; ils quittaient en secret ce lugubre théâtre, les uns s'en allant auprès de Baudouin, à Edesse les autres se réfugiant en Cilicie et dans tous les lieux soumis à la domination Chrétienne.

La chose devenait lamentable et sérieuse; et Go-

defroy voyant la mort et la désertion éteindre son armée peu-à-peu, s'émut fortement pour son expédition si près d'être ruinée par tant de maux. Il se hâta de réunir les chefs en conseil, ces chefs jusque là si pleins de foi dans l'infaillibilité de leur cause, et dont maintenant la constance s'ébranlait. Quand il les vit tous réunis autour de lui, il s'efforça de relever ces énergies qui s'affaissaient sous le poids du malheur. « Songez, leur dit-il, qu'il vous faut soutenir » votre renommée par les mêmes moyens que vos » ancêtres se la sont acquise. Les noms que vous portez, et qui vous ont été légués si illustres et si purs, » c'est à vous de les perpétuer brillants et glorieux, » tels qu'ils vous sont venus. Ne l'oubliez pas, rien de » tout ce qui se fera à Antioche où nous sommes en » cet instant, et où tant de douleurs nous viennent » accabler à la fois, n'échappera au regard sévère de » la postérité à qui sera révélée, avec nos privations » et nos tortures, notre patience à les endurer. C'est » avant tout sur vous qui êtes les chefs, que doit peser » une grande responsabilité; car c'est de votre contenance en face des difficultés que naît celle du » soldat. Si vous ne vous laissez point abattre par » les rigueurs de la saison et par le malaise de notre » situation, il supportera, il domptera ses maux et

» ses peines; et c'est à vous que sera dû l'honneur
» d'avoir pu, malgré tous les obstacles, maintenir la
» gloire des armes chrétiennes. Je vous le répète,
» tout ici portera sa récompense dans l'avenir; ici
» doit se décider pour vos enfants l'honneur ou
» l'ignominie. Vous avez jusqu'à ce jour montré la
» valeur de vos aïeux; un beau commencement de
» gloire vous est acquis; souffrez plutôt mille fois
» que de dégénérer en un instant à ce point de per-
» dre le fruit de vos gigantesques travaux et de ceux
» des illustres hommes d'où vous descendez. »

Quand il eut fini, comme on comprenait qu'il fallait pourtant essayer un remède à de si intolérables infortunes, on convint de tenter une excursion dans les lieux qui avoisinaient la citadelle extérieure, et qui n'avaient pas encore été explorés dans la crainte d'une attaque de l'ennemi. On choisit pour cette périlleuse mission deux hommes éprouvés et déterminés, Robert de Flandre et Bohémond de Tarente. Ceux-ci, empressés de se rendre au vœu de leurs infortunés compagnons, et qui mettaient désormais en eux l'espoir du salut, partirent résolûment à la tête de quinze mille hommes de pied et de deux mille chevaux. Ils parcoururent les contrées ennemies, s'y aventurant aussi loin qu'il leur

fût possible, et amassèrent dans l'espace de trois jours, une immense quantité de dépouilles, de troupeaux et de gros bétail. Déjà ils s'en revenaient chargés de leur riche butin, et se reposaient un instant à peu de distance des montagnes, quand ils voient tout-à-coup se dresser partout autour d'eux comme une épaisse forêt de hallebardes. A cet aspect, Robert et Bohémond n'eurent plus qu'à se demander par quels moyens ils pourraient se tirer de là, sans trop de dommage, toute pensée de conserver les provisions qu'ils portaient étant d'ailleurs inutile. Ils rangent précipitamment la cavalerie, lancent les chevaux au galop, et parviennent à se faire jour; mais il ne fut pas donné à l'infanterie, malgré son empressement, de profiter de la voie que venaient de lui ouvrir les cavaliers; elle fut presque totalement anéantie. Dans cette mêlée, par ce subit effort, Bohémond se trouva séparé de Robert; sans ralentir son élan, il continua sa course jusqu'au camp où son arrivée fit éclater la désolation et les pleurs, personne ne s'y trouvant qui n'eût à regretter soit un fils, soit un parent, soit un ami. Cependant Robert était parvenu à rallier environ deux cents cavaliers, et, épiant le moment du retour des Barbares, quand il les vit se disperser et s'en aller, isolés et insouciants, il se

précipita adroitement sur leurs derrières, et les épouvanta tellement par cette brusque attaque que, ne pouvant sortir de la déroute qui se mit parmi eux, ils prirent le parti de se retirer en toute hâte. Robert eut ainsi la joie de reprendre son butin un instant échappé, et avec lequel il rentra au camp où son retour ramena autant de joie que celui de Bohémond y avait apporté de deuil le jour précédent.

Ces vivres furent pour l'armée un grand soulagement sans doute ; mais, partagées à tant de monde, elles devaient être bientôt épuisées. On eût pu espérer des aliments de la flotte belge que nous avons vue se remettre en mer et continuer sa route vers l'Orient ; mais ces marins avaient éprouvé une grande calamité : ils s'étaient laissé reprendre Laodicée, et ils y étaient captifs avec leur chef Vimère. Rien non plus ne survenait de toute cette grande abondance promise en Europe, et que devaient amener les vaisseaux de Gènes, de Pise et de Grèce. Rien n'apparaissait dans les ports voisins ; à la vérité la situation des assiégés devenait non moins inquiétante quant aux vivres, puisque la ville étant cernée, rien n'y pouvait entrer ; mais ils avaient du moins la ressource d'un abri, et il ne leur fallait pas, comme les Croisés, souffrir, outre la faim, la

nudité, le froid, la peste, et tous les fléaux qui peuvent accabler les hommes.

Un autre péril vint encore à surgir bientôt. Le Satrape Baghisian d'Antioche, désespéré de ne pouvoir par aucun moyen, forcer les Chrétiens à lever le siége, avait demandé aux Satrapes alliés un secours qui, par une bataille engagée au dehors, le pût dégager de l'immense ceinture que lui faisaient les forces réunies des Croisés. Un jour, la nouvelle se répandit dans le camp qu'un corps d'armée de trente-deux mille cavaliers stationnait autour de la citadelle extérieure, à l'entrée de la ville.

Dans l'état de dénûment et de souffrance où se trouvaient les soldats, l'approche d'un ennemi extérieur était de nature à leur ôter leur dernière lueur d'espoir. Comme il arrive parfois dans les grandes crises, cet excès de contrariétés leur conseilla une résolution extrême; ils voulurent, malgré le peu qu'il leur restait d'hommes valides, tenter une opiniâtre résistance, et, sans attendre que ce renfort de Barbares pût mêler son action à celle des assiégés, aller en toute hâte tomber sur eux inopinément dans le lieu où ils campaient. Tout ce que put réunir Godefroy, s'élevait à peine à sept cents cavaliers; mais c'étaient tous hommes déterminés et capables d'un effort sur-

humain, surtout avec des chefs tels que ceux qui se mirent à leur tête, et qui étaient Godefroy, Robert de Flandre, Raymond de Toulouse et Bohémond. C'est donc à cette poignée d'hommes que fut confié le salut de toute l'armée ; s'ils succombaient, c'en était fait de l'expédition ; aussi ils sentaient la gravité de leur mission, et, comprenant qu'ils ne pouvaient espérer de succès que par l'intervention divine, tous, au moment du départ, entonnèrent un pieux cantique, et reçurent dévotement l'Eucharistie. Alors ce fut un triste spectacle que les femmes étreignant dans leurs bras leurs fils, leurs époux ou leurs pères, qu'elles croyaient voir pour la dernière fois.

Enfin les combattants s'arrachant à ces embrassements, quittèrent le camp, sans bruit, au milieu de la nuit. Ils passèrent le pont des bâteaux, et, parvenus à deux milles de la ville, remarquant un endroit étroitement resserré entre l'Oronte et le lac, ils résolurent de s'y arrêter et d'y attendre l'ennemi plutôt que d'aller à sa rencontre. Dès que le jour luisit, les soldats prirent leurs armes, s'organisant en six colonnes, de façon à présenter autant que possible le front d'une grande armée. Bientôt apparurent les Barbares qui, à la vue des Croisés, lancèrent leurs bataillons. Reçus héroïquement par Godefroy, ils se

trouvèrent tellement accablés de traits, de projectiles et de coups d'épée, et leurs mouvements étaient si empêchés par l'étroitesse du lieu, que le désordre se mit subitement parmi eux, et que, se débandant aussitôt, les Chrétiens obtinrent un succès miraculeux dont eux-mêmes s'étonnaient. La déroute fut complète; l'ennemi, saisi d'une incroyable épouvante, et ne se sentant pas même en sûreté dans la forteresse de Harem, met le feu à la ville, abandonne le camp aux vainqueurs, puis se disperse de tous côtés, regagnant les foyers qu'il venait de quitter. Deux mille Turcomans furent tués, et mille chevaux, trésor inappréciable pour les Chrétiens, furent pris avec un riche butin.

Pendant que s'accomplissait cette étonnante action, une autre bataille se livrait dans le camp, où la garnison d'Antioche, sûre du puissant secours qui lui arrivait, avait fait irruption. Mais elle apprit bientôt et la défaite des Satrapes et le retour triomphant de Godefroy, et elle rentra précipitamment dans les murs. Selon la barbare coutume de l'époque, les soldats du duc rapportèrent cinq cents têtes qui furent en partie jetées par dessus les murailles, en partie fixées à des piques en présence de tous, et en partie données aux députés que le Calife d'Egypte avait

envoyés auprès de l'armée. C'est le 6 février 1098 que fut remportée cette mémorable victoire dont on pourrait dire qu'elle a préservé la Croisade d'un complet anéantissement.

Déjà on était au cinquième mois du siége lorsqu'on apprit que la flotte de Gênes et de Pise, si long-temps attendue, appareillait enfin au port de Siméon, aux bouches de l'Oronte, amenant une grande provision de vivres et toutes choses nécessaires à la guerre. Empressés de voir des Européens, impatients surtout de se procurer une nourriture dont ils avaient si grand besoin, les Croisés affluèrent bientôt en foule au rivage, ayant avec eux Bohémond, Raymond de Toulouse et le comte Cornet de Grez, qui étaient chargés de reconduire la députation d'Egypte prête à s'en retourner. Or, de la ville les ennemis avaient tout vu, et se réjouissant de l'imprévoyance des Croisés qui n'avaient seulement pas pris leurs armes avec eux, ils sortent au nombre de quatre mille, et se cachent dans les broussailles, pour y attendre le retour de leurs adversaires. Ceux-ci, en effet, reviennent bientôt joyeux et contents du soulagement qui leur venait d'être apporté, quand ils se voient tout-à-coup rudement assaillis par les Barbares. Surpris de cette façon au milieu de l'embarras des bagages et

des chariots, ils jettent-là les fardeaux qu'ils portent, et, sourds à la voix des chefs, ils prennent la fuite vers les bois et les montagnes. A l'instant, on répandit dans le camp de Godefroy la fausse nouvelle du massacre de tous les Croisés, et même de la mort des chefs. Le duc, douloureusement ému comme le serait un père à qui l'on apprendrait la perte de ses enfans, ordonna que l'armée prît aussitôt les armes, et se préparât à venger la mort de tant de compagnons; tous s'empressèrent d'obéir. Les troupes se mirent donc en mouvement, et passèrent l'Oronte par où devait revenir l'ennemi. Alors Godefroy parcourant les rangs : « Nobles hommes, dit-il, » si ce que l'on nous a rapporté, est vrai, il nous faut » venger, par la complète extinction des Barbares, » l'injure faite au nom Chrétien, ou bien succomber » comme nos frères, avec la pensée d'une mort glo» rieuse. Dignes fils de vos pères, vous ne craindrez » pas de recevoir, l'épée à la main, ces Turcomans que » le succès d'un instant aura rendus imprévoyants, et » qui, nous rencontrant, vont se croire tombés dans » une embuscade. Dieu, n'en doutez pas, nous don» nera la victoire. »

Comme il finissait cette pressante exhortation, il voit accourir vers lui ceux qu'il avait placés en obser-

vation, et qui annoncèrent que l'ennemi était proche. Celui-ci, en effet, parut aussitôt, mais fort étonné de rencontrer les Croisés à cet endroit. Godefroy, le premier, lance son cheval, tous le suivent pleins d'une même ardeur; et les Turcomans, serrés et culbutés par ce choc si violent et si inattendu, se mettent à fuir, les uns vers les montagnes, les autres vers la ville. Baghisian, à la vue de cette déroute, réunit tout ce que la ville lui put fournir d'hommes en état de prendre les armes, et, comme s'il eût fait un effort désespéré, il fit fermer la porte du pont, et ordonna qu'elle ne lui fût plus ouverte s'il ne revenait vainqueur. Ce mouvement, Godefroy, en habile général, l'avait deviné et prévu : il était à attendre l'ennemi aux abords du pont. Le Satrape se ruant sur les Chrétiens, le combat s'engage avec un acharnement sans exemple. Le sang coule par torrent, et Godefroy se conduit avec autant de gloire qu'il affronte de périls. Au plus fort de la mêlée, comme il allait et venait de tous côtés, encourageant les siens du geste et de la voix, tout en combattant lui-même, il se trouva qu'un turcoman ne doutant pas qu'il ne fût ce chef qui rendait toutes ces phalanges invincibles, voulut tenter l'honneur de tuer un pareil héros. Ce Barbare que distinguaient entre tous une taille déme

surée et une force herculéenne, après avoir épuisé ses traits, enfonce l'éperon dans le flanc de son cheval, et s'élançe sur Godefroy. Arrivé en face de celui-ci, il leve son cimeterre, et brise le bouclier du duc. Godefroy, inclinant légèrement le corps, fut assez heureux que d'amortir l'effet du coup; mais irrité par la violence de cette attaque, il se précipite sur son adversaire, et, se dressant sur ses étriers, il le frappe par le milieu du corps et le coupe en deux. La partie supérieure tomba à terre, l'autre, retenue au cheval par les jambes, alla tomber, à la grande horreur de tous, sur le pont, devant les murailles. De leur côté, Robert de Flandre et Cunon de Montaigu, s'animant par l'exemple de Godefroy, enfoncent avec impétuosité les bataillons ennemis, pendant que, fermes à la tête de leurs troupes, Eustache, Baudouin du Bourg, Baudouin de Hainaut et le vieux Hugues de Saint-Pol s'évertuent à frapper les coups les plus meurtriers. Le combat se continua jusque fort avant dans la nuit, alors que le Satrape, malgré l'ordre qu'il avait donné au départ, se fit enfin ouvrir la porte, et donna le signal de la retraite. Mais les Barbares rentrèrent avec une telle précipitation dans la ville que, agglomérés sur le pont et se poussant les uns les autres, beaucoup tombèrent dans le gouffre. Cette

bataille leur enleva environ deux mille hommes parmi lesquels on put reconnaître, à leurs riches vêtemens, douze chefs des plus élevés. Les Chrétiens eurent à déplorer la perte d'un millier de leurs compagnons. Ils eurent toute fois la satisfaction de retrouver les vivres en bon état avec les hommes qui les accompagnaient, et que l'on avait crus morts. De plus, le soldat qui, un instant auparavant, était si pauvre et si nu, se trouva tout-à-coup riche des dépouilles des ennemis qui avaient succombé.

Vers le même temps, les routes étant devenues moins difficiles à cause du printemps commencé, Baudouin envoya d'Edesse où il continuait de se maintenir, une grande quantité d'or avec des vivres en abondance pour toute l'armée, et de magnifiques présents pour chacun des chefs dont il excepta toute fois Bohémond. Godefroy, afin de réciproquer à son frère cette courtoise attention, ordonnât qu'on lui envoyât assitôt tout ce que Tourbessel donnait de revenu dans une année, avec tous les produits de son territoire, et ceux des dépendances de l'Euphrate.



VII

Déjà huit mois s'étaient écoulés depuis que les Croisés étaient arrivés devant Antioche. Ils avaient depuis lors passé par de cruelles épreuves et accompli bien des prodiges; mais ils n'en étaient pas encore à leurs derniers maux, ni à leur dernier succès; et de toutes les palmes dont ils avaient lieu de se glorifier, la plus éclatante leur devait venir pendant ce siége immortel.

Un jour, le bruit se répandit qu'une innombrable armée de quatre cent mille hommes commandée par trente-deux Satrapes, survenait conduite par Kerbodchah, émir de Mosul, et envoyé par le sultan de Perse. C'était là pour les Croisés le plus grand de tous les dangers dont ils eussent jamais été menacés. Un conseil fut tenu aussitôt par les chefs qui proposèrent

divers moyens de soutenir un choc si redoutable. Godefroy et Robert de Flandre, ces deux hommes extraordinaires que caractérisaient à un si haut point et une rare intrépidité et une sorte de confiance secrète dans le succès des Chrétiens, conseillaient d'aller résolument avec toute l'armée au devant de ce formidable ennemi, disant que si Dieu permettait qu'ils succombassent, ce serait du moins mourir avec éclat, comme il convient à d'illustres hommes. D'autres proposaient le partage de l'armée en deux corps dont l'un irait au devant de Kerbodchah et dont l'autre resterait pour la défense du camp. Cette diversité dans les opinions ne pouvait que jeter au milieu d'une si pressante délibération le doute et l'indécision. Alors Bohémond se résolut à un aveu ; il dit que « rien « dans la circonstance présente n'importait comme « d'occuper la ville avant l'arrivée des Barbares ; et « que, si l'on voulait, par un droit perpétuel, lui en « céder le gouvernement, l'armée y serait avant deux « jours. » Puis, il déclara qu'il s'était mis secrètement en relation avec un habitant d'Antioche, nommé Phirous, qui devait lui livrer les trois principales tours.

Ce conseil et la proposition de Bohémond agréés, tous se mirent à le prier d'exécuter son projet sans différer d'un moment. Bohémond dépêcha aussitôt

vers Phirous un messager fidèle, et la tentative fut arrêtée pour la nuit suivante.

Afin de tromper d'autant mieux la sécurité de ceux de la ville, les chefs, le soir venu, comme s'ils allaient à la rencontre de l'ennemi, firent sonner les trompettes, et sortirent du camp en ordre de bataille; puis, dès qu'il fit nuit noire, ils y rentrèrent dans le plus profond silence, et ordonnèrent aux soldats restés armés d'attendre des ordres ultérieurs. Alors Bohémond, Godefroy et Robert de Flandre, se détachant du gros de l'armée avec sept cents hommes que chacun d'eux avait choisis parmi ses propres troupes, gravissent sans bruit l'escarpement de la montagne, et parviennent à la tour où les attendait Phirous. La nuit était profonde, et, une tempête s'étant élevée, le ciel se couvrit de nuages qui épaississaient encore les ténèbres. L'impétuosité du vent et le bruit du tonnerre favorisaient les mouvements dont rien ne pouvait être entendu. Déjà l'échelle était dressée, lorsque tout-à-coup l'aspect de la difficulté et la crainte du danger vinrent jeter l'irrésolution dans les cœurs de tous. Ils demeuraient immobiles, et nul n'osait se risquer le premier. Enfin, les exhortations de Godefroy leur rendant l'audace, soixante commencèrent l'ascension; Robert, dit-

on, monta le second. Dès lors, les autres eurent honte de ne point suivre. Or, comme ils montaient avec précipitation, l'échelle trop surchargée fit crouler en partie la tour vieillie et vacillante contre laquelle elle était appuyée; et plusieurs rencontrant dans leur chute les pointes, les épées et des piques de leurs compagnons, furent les uns tués et les autres horriblement blessés. Cependant ceux qui avaient déjà atteint au sommet des murailles, et parmi lesquels se trouvaient Robert de Flandre et Tancrède, commencèrent courageusement l'œuvre. Ils tombent, l'épée à la main, sur les sentinelles voisines; en un instant ils ont occupé dix tours; puis ils mettent en pièces une petite fausse porte, et l'entrée de la ville est décidément livrée aux Croisés qui suivaient, conduits par Godefroy, et Raymond de Toulouse.

Réveillés par le bruit, les habitans d'Antioche quittent avec épouvante leurs maisons, et dans leur fuite tombent entre les mains des vainqueurs qui, il faut le dire, n'épargnaient ni vieillards, ni femmes, ni enfans. Le meurtre se continua jusque bien avant dans la journée; le sang coulait dans toutes les maisons qui n'étaient point marquées d'une croix. Il y eut dix mille cadavres. Après le massacre vint le pillage. Il ne se trouva aucun édifice qui ne fût fouillé dans l'espérance de

quelque butin. La ville fut terriblement saccagée; le deuil était partout; et l'on entendait les cris de vengeance et les acclamations des vainqueurs se mêler aux gémissemens des victimes.

Ainsi l'on occupait enfin Antioche. Mais à peine on y était de deux jours que l'on vit au loin s'élever comme un nuage de poussière. C'était Kerbodchah qui arrivait comme libérateur de toute l'Asie. Déjà pourtant sa marche si formidable avait été marquée d'un échec. Il avait, en parcourant les champs spacieux de la Mésopotamie, essayé de subjuguer au passage la ville d'Edesse. Sa tentative contre cette cité, lui coûta trois grandes semaines de travaux inutiles, grâce à la vigoureuse défense de Baudouin qui osa disputer sa principauté à ces masses innombrables, et qui eut le bonheur de se la conserver. Kerbodchah voyant le temps s'écouler, avait pris le parti de lever le Siége, et il s'en venait maintenant poser ses tentes devant Antioche où il n'avait guère soupçonné que les Croisés fussent entrés, et dont il lui fallait maintenant faire le siége. Son armée, vue de la ville, était d'un effrayant aspect; elle remplissait la plaine, couvrait les montagnes et enveloppait tout depuis la porte d'Orient jusqu'à celle d'Occident.

Dès leur arrivée, le mouvement des Barbares

s'annonça tout d'abord; ils ne cessaient de circuler autour de la ville, d'observer et d'étudier les points les plus faibles, méditant comment ils pourraient s'introduire dans la citadelle et se précipiter dans la place. A la fin, ils tentèrent l'assaut; certes, ce fut pour les Croisés un moment de grande crise. Dans cette grave circonstance, il fallut à Godefroy et à Robert déployer toute l'habileté du général achevé, et toute l'intrépidité du soldat. Le regard sans cesse fixé sur les efforts de l'ennemi, ils allaient et venaient, secondant l'activité des travailleurs, multipliant les moyens de défense aux endroits les plus menacés, faisant subitement avorter pour leurs adversaires tout commencement de succès; on les voyait tantôt tuer, décourager, et précipiter du haut des murailles les plus hardis assaillants; tantôt courir, s'écrier, donner l'alerte; on eût dit que seuls ils tenaient tête à tout, tant leurs mesures étaient prévoyantes, tant ils veillaient activement au salut de toute l'armée chrétienne. Pourtant, les ennemis étaient au dehors bien nombreux et bien actifs aussi; une fois, les deux illustres chefs se virent forcés d'abandonner un point des fortifications où ils étaient accourus pour le dégager des mains des Barbares.

La défense se continua vigoureuse et sublime jus-

qu'au moment où les vivres s'épuisant, la famine vint de nouveau cruellement étreindre les Croisés; la ville était formidablement cernée, et toute issue étant close, aucun moyen ne s'offrait d'introduire quoi que ce fût pour soulager cette nouvelle infortune. Bientôt la ville offrit, comme naguère le camp au dehors, le même spectacle de tortures intolérables. Comme alors, il n'y eut pas jusqu'aux objets les plus immondes qui ne servissent de nourriture; on vit les soldats se traîner amaigris et défaillans, par les rues, implorant quelques secours de ceux à qui ils croyaient que quelque chose restait encore. A la fin, le dénuement était devenu si complet, qu'il avait confondu tous les rangs et toutes les conditions, et il n'était point rare de distinguer parmi les groupes de mendiants le Comte de Flandre lui-même. Godefroy avec cette générosité qui le caractérisait, distribua aux nécessiteux tout ce qu'il possédait; quand il eut sacrifié et fait abattre jusqu'à son dernier cheval, lui-même tomba comme tous les autres dans la plus extrême pénurie. Enveloppées dans la calamité commune, les plus nobles dames et leurs filles se débattaient entre la vie et la mort, puis s'éteignaient une à une, tuées par la faim et les souffrances. Des mères abîmées par les privations, mettaient à mort leurs enfants, tant leur désespoir était violent.

On conçoit qu'au milieu de pareils revers, la défense des murailles ait faibli de jour en jour. La ville allait être décidément emportée sans l'effort désespéré dont quelques nobles belges se trouvèrent encore capables. Une nuit, en effet, trente Turcomans avaient réussi à envahir une tour, quand le cri de terreur et d'angoisse poussé par les sentinelles attira sur les lieux Henri d'Assche, l'un des meilleurs officiers de Godefroy. Suivi de ses deux parents, Francon et Sigemare, et de quelques autres, il affronte résolument le péril, voulant à cette heure extrême se faire le sauveur de ses infortunés compagnons. La mêlée s'engage, des deux côtés on se précipite les uns sur les autres, et quatre Turcomans tombent morts, tués de la main de Henri ; mais un coup mortel blesse Francon à la tête , Sigemare se sent percé d'une épée, et expire à l'instant. C'en était fait de nos jeunes héros si dans cet instant n'étaient accourus plusieurs autres Belges dont le secours acheva la défaite des Turcomans qui furent tous précipités du haut de la tour.

Cependant, chaque jour voyait les maux se multiplier; et l'on se trouva enfin réduit à la dernière extrémité. Jusque là, on n'avait entendu que des plaintes et des gémissements ; mais à ce bruit succéda tout-à-

coup un silence effrayant, qui fit de la ville comme une vaste solitude; avec l'espérance le désir de la vie s'en était allé de tous les cœurs. Ecrasés par la faim, les veilles et les travaux, les soldats avaient en foule déserté leurs postes et s'étaient enfermés dans ces mêmes édifices qu'ils avaient à défendre, résolus d'y attendre la fin de leur sort insupportable. Plus rien ne pouvait sur les multitudes anéanties, ni le commandement, ni le son des trompettes, ni les ordres des chefs, ni leurs menaces; et il fallut, pour les faire sortir, que Bohémond, enfin irrité, jetât sur les toits des matières embrâsées qui allumaient autant d'incendies.

La vue de tant de malheurs remuait profondément Godefroy et Robert de Flandre; accablés eux-mêmes par la souffrance, ils demeuraient pourtant comme les seuls soutiens de l'armée. Voyant s'agiter parmi les grands le projet d'une fuite secrète, ils jurèrent conjointement avec l'évêque de la ville de Lepuy de ne poser les armes qu'ils n'eussent baisé le saint-Sépulcre. Puis, circonvenant à propos les irrésolus, ils parviennent par leurs conseils et leurs exhortations à empêcher une déplorable désertion, qui eût fait sans aucune doute avorter l'expédition déjà si avancée et si voisine du but. C'est que tous deux, quelques grands maux

qui les vinssent éprouver, avaient dans la sainteté de leur cause cette ferme confiance que leur donnait une foi profonde. Ils croyaient à une réussite prochaine; et ils entrevoyaient vaguement la fin de leurs souffrances. Ils ne s'étaient pas trompés, en effet : après quatre semaines de maux inouis, l'armée reprit tout-à coup une vie nouvelle, grâce à des phénomènes tout-à-fait providentiels que racontent les écrits de l'époque. Alors fut arrêtée une résolution extrême : on voulut dans une bataille rangée tenter l'anéantissement du redoutable ennemi qui oppressait la ville. Chacun, se confiant en Dieu dont la main planait si visiblement sur toute l'entreprise, retrouva cette bravoure passée qui avait enfanté tant de prodiges; et la veille de la fête de SS. Pierre et Paul, tous reprirent joyeusement leurs armes. En l'honneur des douze apôtres, on se constitua en douze bataillons habilement disposés pour soutenir le choc des masses innombrables avec lesquelles on allait se mesurer. Les Belges sous la conduite d'Anselme de Ribémont, comte d'Ostrevant, furent placés en avant avec Hugues de France; après eux venaient les Flamands; puis suivaient les autres troupes à divers intervalles. C'est ainsi que l'on se mit en marche pour aller frapper le coup décisif qui laisserait enfin l'expédition reprendre son cours.

Or, Kerbodchah avait connu par un signal de la Citadelle extérieure les préparatifs des Croisés; et il avait aussitôt envoyé au pont d'Antioche deux mille cuirassiers avec la mission d'en empêcher le passage. Ce furent là les premiers adversaires que rencontrèrent les Chrétiens au moment de leur sortie. Hugues avec ses fantassins se précipite sur cet obstacle que son mouvement ébranle ; puis survient Anselme qui se jette, la lance à la main, au milieu des barbares dont en un instant il renverse un grand nombre, mais au péril de sa propre vie, car il est au moment d'être massacré ; ce que voyant, Robert, Baudouin de Hainaut et Eustache s'élancent à son secours, et achèvent la déroute des ennemis que l'on poursuivit jusqu'à proximité du camp de Kerbodchah.

Ce premier fait accompli, on traversa l'Oronte à pas lents ; mais afin de n'être pas entourés par l'innombrable multitude des Barbares, l'armée se disposa de façon à remplir tout ce qu'offrait d'espace la vaste plaine entre le fleuve et les collines de l'Occident, à un mille environ de la ville. L'ordre selon lequel furent placés les soldats, était le suivant. Hugues le Grand, Anselme de Ribemont, Robert de Flandre, Baudouin de Hainaut, et Robert de Normandie occupaient l'aile gauche. Le Duc de Lorraine

et son frère Eustache conduisaient la droite, ayant avec eux le Comte de Toul, le comte de Rhodes, le comte Cornet de Grez et Henri d'Assche. Venaient ensuite Cunon de Montaigu et son fils Lambert, puis Tancrède avec les Italiens. Hugues de Saint-Pol, son fils Enguerrand et Baudouin du Bourg fermaient l'aile. L'évêque de la ville de Le Puy et d'autres chefs français menaient le centre! fort de trois colonnes. La réserve était confiée à Bohémond.

Toutes ces troupes constituaient un peu plus de cent mille hommes dont la plus grande partie étaient des Belges.

Déjà on se trouvait en présence, mais encore hors de la portée du trait. Les Mahométans s'étaient rangés en quinze bataillons, dont une partie occupait les champs et l'autre les montagnes. Au centre se tenait immobile sur la colline la plus élevée le bataillon de Kerbodchah, qui semblait inaccessible. Les ailes étaient commandées, la droite par le Satrape de Jérusalem, la gauche par un des fils du Satrape d'Antioche.

Dès que Kerbodobah eût vu les dispositions des Chrétiens, il conçut le projet de les envelopper; il envoya avec quinze mille cavaliers les Satrapes de Damas, d'Alep, et de Nicée, leur ordonnant de suivre la rive et d'aller par l'Oronte envahir les der-

rières des Croisés. Mais ce mouvement fut bien vite aperçu des Croisés qui sans perdre un instant, dépêchèrent contre la colonne ennemie deux bataillons, l'un formé de troupes lotharingiennes, l'autre composé de Normands, sous le commandement du comte de Tulle.

Cependant le signal avait été donné, et l'aile gauche s'ébranlant, trois cohortes de Belges et de Français tombèrent les premières à coups de lance et d'épée sur l'armée de Kerbodchah. Leur attaque vigoureuse secondée aussitôt par les autres bataillons accourus un à un, écrasa à l'instant ceux des Turcomans sur qui vint se porter et peser ce violent effort, et le Sultan put, du haut de sa colline, contempler avec impatience la lenteur et la difficulté de mouvement de ses masses dont il pressait en vain l'arrivée vers le point assailli et déjà ravagé. Le champ de bataille était si rempli et l'espace si rare que l'on voyait les fronts des deux armées se toucher, les colonnes se pousser en ligne droite, et les luttes corps-à-corps s'engager de tous côtés. Là où l'action était la plus rude, là où abondaient les obstacles, allaient et venaient, s'acquittant à la fois de leurs charges comme chefs, et de leurs devoirs comme soldats, ces deux éminents princes, toujours frères par leur vaillance et par leur gloire, Godefroy, et Robert de Flandre. Ils

étaient là animés et hardis, ordonnant et combattant, encourageant les leurs, étonnant et épouvantant l'ennemi. Déjà la victoire inclinait vers les Croisés, quand arriva à Godefroy une fâcheuse nouvelle. Comme Kerbodchah l'avait ordonné, les Satrapes de Damas, d'Alep et de Nicée étaient allés par le rivage de l'Oronte où rencontrant les deux bataillons chrétiens, ils les avaient abimés et mis en déroute; puis ils s'étaient impétueusement précipités sur Bohémond et sa réserve dont les rangs ployèrent bientôt sous les coups de massue; c'est à ce moment où menaçait une défaite complète qu'un soldat, s'échappant au galop, courut avertir Godefroy du danger où se trouvait Bohémond qui, si un secours ne lui arrivait, allait infailliblement succomber. Le duc s'arrachant à l'action animée où sa présence était pourtant si nécessaire, vole avec Tancrède au secours des siens. Son choc est si rude et son apparition si inattendue que les Barbares en sont ébranlés, et que voyant s'évanouir un succès qu'ils se croyaient assuré, ils mettent aussitôt le feu à la paille et aux herbes dont cet endroit était rempli. Une épaisse fumée s'élève, et le vent la poussant vers les Chrétiens, ils se trouvent aveuglés et dans les ténèbres; mais sans s'effrayer de ce contre-temps, tenant d'ailleurs la victoire, ils pas-

sent au milieu de la flamme, et s'élancent à la poursuite des fuyards dont ils atteignent et tuent un grand nombre. Après cela, Godefroy retourne à la mêlée qu'il avait dû quitter un instant. Ici, l'avantage des Chrétiens n'avait fait que grandir, et les Mahométans oppressés par leurs intrépides adversaires, cédaient peu-à-peu. Enfin, leur multitude lâche pied, et se met à fuir dans tous les sens. En vain, les plus courageux s'arrêtant au milieu du torrent, des fuyards montent sur une éminence et font sonner la trompette pour reconstituer en phalanges nouvelles les troupes dispersées et en déroute. Godefroy et Robert de Flandre ne leur en laissent pas le temps : escaladant la montagne, ces deux chefs guidant tous les autres, renversent tout ce qu'ils rencontrent, massacrent tout ce qui ose résister. L'épouvante emporte les Turcomans qui s'échappent par toutes les voies ouvertes, sautant les précipices, grimpant sur les hauteurs, traversant la plaine au galop, et jetant leurs armes pour alléger leur course. Kerbodchah qui déjà avait ordonné d'annoncer la victoire au Sultan de Perse, s'enfuit à son tour avec un petit nombre de fidèles par les mêmes lieux qu'avaient remplis ses immenses bataillons ; la frayeur le dominait à tel point que, changeant à tout instant de chevaux, il ne se crut en sûreté que quand

il eût dépassé l'Euphrate. Les Chrétiens, après avoir poursuivi l'ennemi jusqu'à plus de trois milles, s'arrêtèrent, les chevaux leur manquant pour qu'ils osassent s'aventurer plus loin : ils n'avaient pu, en effet, en réunir qu'environ sept cents, et encore les tenaient-ils de Raymond de Toulouse qui les leur avait prêtés.

Cette victoire, la plus importante peut-être qu'ils eussent remportée, leur valut quinze mille chameaux, une grande quantité de gros bétail, tout le camp ennemi, plein d'immenses trésors, et la tente de Kerbodchah, si grandiose et si resplendissante par son luxe oriental : succès inattendu et providentiel qui, à vrai dire, leur coûta quatre mille hommes, mais qui, — la chose est ainsi racontée dans de vieux historiens, — fit demeurer sur le champ de bataille plus de cent mille Barbares, et amena, le soir même de cette remarquable journée, la capitulation empressée d'une tremblante garnison restée dans la citadelle.

Hélas ! il ne fut pas donné à tous de jouir des heureux résultats que devait amener une si éclatante victoire : l'épidémie vint une fois encore, et pendant plus d'un mois, cruellement éprouver et ravager l'armée ; elle fit périr plus de cinquante mille pélerins, et parmi eux un des chefs les plus intrépides, le vail-

lant Henri d'Assche, qu'avaient épargné tant de périls dans ses nombreux combats sous Godefroy, et qui rendit l'âme dans la ville de Tourbessel. Une autre perte bien regrettable aussi, mais qui ne fut pas amenée toute fois par la peste, c'est celle de Baudouin de Hainaut : envoyé en ambassade auprès de l'empereur de Constantinople, il ne reparut plus ; il tomba, dit-on, dans les piéges des Turcomans auprès de Nicée ; et ainsi l'armée fut désormais privée de deux de ses plus importantes colonnes.

Après la défaite de Kerbodchah, qui, tout en rehaussant le nom Chrétien, avait répandu la terreur parmi les nations mahométanes, c'était le moment où il eût fallu continuer la route vers Jérusalem, mais, et cela est ainsi partout où agissent un grand nombre de volontés, on manqua de cette constante promptitude qu'il faut dans les grandes choses pour une heureuse issue. Il y eut des retards, de déplorables longueurs, beaucoup de temps perdu. Les soumissions, il est vrai, et les alliances leur venaient en foule. C'est ainsi que le Satrape d'Ezaz envoya des présens à Godefroy, en lui faisant demander son amitié et son assistance contre le Sultan d'Alep : ce satrape ne s'était pas joint aux autres princes asiatiques dans l'effort qui venait d'être tenté contre les

Chrétiens ; le Sultan, pour le punir de ce qu'il appelait sa rebellion, avait mis contre lui quarante mille hommes sur pied. Godefroy courut à Ezaz comme il lui était demandé, il y fit une triomphale entrée après avoir vaincu les soldats envoyés d'Alep, et il accepta l'alliance et la foi du Satrape. Ce succès remporté, il descend, à la prière des habitants, vers les confins de Ravenda, d'Aintab et de Tourbessel, et se porte contre les deux frères Pancrace et Corvasilium, fameux chefs de brigands qui infestaient par de perpétuelles déprédations les rives de l'Euphrate. Leurs châteaux sont pris, détruits et rasés, leurs soldats sévèrement châtiés, et la paix renaît dans toute la contrée.

Revenus à Antioche, les chefs Croisés tournèrent leurs armes contre la puissante forteresse de Mazza ; mais ce fut un siége long et laborieux, où il fallut toute l'intrépidité des Chrétiens, qui ne virent poindre le succès qu'après cinq semaines de tentatives. Aussi la ville devint le théâtre de fureurs et de cruautés sans exemple ; le vainqueur y entra irrité et terrible, satisfaisant tout à la fois et pleinement sa vengeance dans son besoin de carnage, et sa cupidité dans son besoin de dépouilles. Jamais pillage ne fut porté à ce degré de rigueur : il y eut plus de cent mille victimes de tous âges et de tous sexes. Disons toute-fois

que Godefroy et Robert de Flandre n'étaient demeurés que quinze jours au siége, de façon qu'ils n'eurent aucune part à ces horreurs.

C'est peu de temps après que le Duc remporta, à la tête d'une troupe équestre, sur le territoire même d'Antioche, un succès bien plus noble, plus digne surtout d'une sainte armée. Se trouvant avec une poignée des siens dans un lieu rempli d'herbes, il vit tout-à-coup sortir comme d'une embuscade et fondre aussitôt sur lui toute une foule de Barbares. Les Chrétiens qui se trouvaient au repos, tranquilles et confiants, sautent à cheval, reçoivent fermement le choc, puis s'élançant, ils attaquent avec tant de vigueur les assaillans qu'une moitié de ceux-ci succombe à l'instant, et que l'autre se retire précipitamment, laissant aux mains de Godefroy une grande quantité de dépouilles et de chevaux.

VIII.

Le moment arriva où il fallut pourtant songer à quitter Antioche, cette longue et mémorable station, qui fut le théâtre de tant de succès, mais qui fut aussi le tombeau de tant de Croisés; célèbre champ de bataille qui vit surgir tout ce que la terre a d'horribles fléaux, et s'accomplir tout ce que l'imagination peut se représenter de prodigieux héroïsme. C'est au mois de mars de l'année 1099, après un séjour de dix-huit mois, que la glorieuse armée si chargée de lauriers, mais si décimée hélas! reprit sa marche interrompue. Elle avait lieu maintenant d'espérer ne plus voir de redoutables ennemis obstruer sa route, et de saluer enfin la Palestine. Elle partait gaie et contente, heureuse de sa constance, bénissant surtout Godefroy à qui elle devait d'avoir pu jusqu'à ce jour

soutenir son pas tant de fois chancelant. C'est dans ces dispositions de céleste satisfaction que l'on atteignit Laodicée. Ici, il fallut de nouveau s'arrêter un moment, car on avait à délivrer de la dure captivité qui depuis une année pesait sur eux, ces intrépides marins dont l'apparition a naguère été signalée dans ce récit, à savoir Vimère de Boulogne et ses compagnons. On reprit donc aux Grecs, qui les retenaient, ces infortunés désormais adjoints à l'armée, et l'on se remit en mouvement. Après trois mois d'une route difficile, on vit apparaître les montagnes d'Emmaüs où fut rencontrée, attendant les Croisés, une députation de Bethléem : elle venait supplier le Duc d'envoyer dans la ville une partie de ses troupes qui la protégeassent contre les vexations des Barbares. Celui à qui Godefroy confia cette mission, fut Tancrède qui partit aussitôt à la tête de cent cavaliers, et qui, à l'heure même où naquit le Christ, enleva et prit sous sa tutelle ce lieu célèbre. Ce fait accompli, on descendit des montagnes, et bientôt apparut enfin dans le lointain, faisant battre tous les cœurs, la sainte Cité, but de tant d'espérances. « Jérusalem ! Jérusalem ! » ce cri est aussitôt et comme instinctivement poussé par ces cinquante mille pèlerins à la fois ; cri d'extase et de bonheur que redisent les montagnes



de Sion et des Olives. Tous, en versant des larmes, tombent à genoux et embrassent cette terre si longtemps et si ardemment souhaitée, et qu'il leur est enfin donné de toucher. Oh! comme il leur tardait d'arracher aux infidèles et de rendre à la Chrétienté la ville de Jésus!

Ils n'attendirent pas longtemps, en effet. Le jour qui suivit celui de leur arrivée, le circuit de la ville fut parcouru et examiné, les situations furent étudiées, et les dispositions bientôt prises. Les chefs convinrent de placer le camp au nord, tous les autres côtés étant d'un accès trop difficile. Entre la porte Cédar ou de Saint Stéphane et celle d'Hérode furent établis les Flamands avec les Normands, et l'on fit occuper aux Lotharingiens et aux Français tout l'espace qui avoisine le mont Calvaire, entre la porte de Damas et celle de Jaffa.

Mais le nombre des défenseurs renfermés dans la ville était immense, c'est ce que révéla bientôt aux Croisés leur première tentative contre les murailles au sommet desquels ne pouvait atteindre qu'une seule de leurs échelles. Ce siége qu'ils allaient faire, serait donc difficile et peut-être bien long. Il fallut se décider à de formidables préparatifs. Tous alors se mirent à l'œuvre, et rivalisèrent de zèle pour la cons-

truction des machines; tous, malgré les souffrances que leur amenaient l'aridité de la contrée et l'extrême ardeur du soleil : ainsi leurs maux se continuaient encore, et le but si long-temps rêvé était pourtant dans leurs mains ; voilà ce qui leur fit supporter ces dernières souffrances avec plus de résignation forte qu'en chemin, alors que le terme de leur pieuse excursion n'était pas comme à présent visible à leurs yeux. Ici, ils montrèrent plus que partout ailleurs une infatigable activité ; en peu de jours, ils eurent achevé et confectionné de nombreux et gigantesques instruments de siége. L'histoire parle surtout d'une sorte de forteresse mouvante que se fit construire Godefroy, et qui avait trois étages dont le dernier dépassait en élévation celle des murs. C'est à l'aide de cette machine et de diverses autres tout aussi formidables que l'on put dominer la ville et les murs ; et des situations élevées où elles permettaient de se placer, il fut tout d'abord possible aux Croisés de reconnaître ce qu'avait de défavorable la première position du camp. Godefroy, le premier, ordonna que ses troupes fissent un mouvement vers la porte Cédar, à un mille de la primitive station ; grand déménagement qui se fit de nuit, secrètement, et avec une extrême difficulté, car il nécessita le transport de la tour et de

tout l'appareil récemment élevé. Un semblable changement fut aussi résolu par Robert qui fit ôter de l'endroit où ils étaient élevés, tous ses instrumens de siége pour les dresser entre la porte de Damas et la tour de David. Toutes les mesures furent prises avec une grande prévoyance, et les préparatifs habilement et activement ordonnés.

Alors arriva le jour de l'assaut. De grand matin, les trompettes sonnent le signal, tous à l'instant prennent les armes, et chacun occupe sa place. Le premier effort est terrible et produit par toutes les machines à la fois ; une pluie de pierres, de traits et de projectiles tombe sur la ville, écrase les défenseurs ; et l'on entend retentir le choc d'innombrables béliers qui frappent à coup redoublés contre les murs. L'attaque partait de tous les étages des machines avec un formidable ensemble ; pendant que la brèche se préparait en bas, on voyait les plus impatiens et les plus hardis déjà dresser les échelles, et commencer une périlleuse ascension. Quant à Godefroy, placé à l'étage le plus élevé de sa tour, entre son frère Eustache et son cousin Baudouin du Bourg, il semblait un lion entre deux lions, animé et sans relâche, remarquable par son adresse, se multipliant comme chef et comme soldat, dominant de sa

voix le bruit de l'attaque, encourageant par son exemple tout ce qui l'entourait. Pareille chose pourrait se dire de Robert de Flandre qui, combattant d'un autre côté, était au milieu des siens un héros modèle parmi des héros. C'était partout un étonnant spectacle de zèle et de dévouement; chaque fois que s'offrait avec la possibilité d'un succès la certitude d'un danger, c'était à qui se risquerait et dévancerait les autres.

Ceux d'entre les Chrétiens qui s'efforçaient contre les murailles, ne ralentissaient pas d'un instant leur redoutable activité, malgré l'extrême résistance qu'éprouvait cette partie de l'armée, car on eût dit, à voir la masse de projectiles qui tombaient dans le camp de Godefroy, que c'était contre ses seuls soldats que se tournait la fureur des assiégés. Contre eux, en effet, avaient été dressées cinq machines de colossale grandeur, et par lesquelles étaient projetés sans discontinuité une grêle de pierres et une forêt de traits ardens. La défense des Barbares était ferme, soutenue et sans relâche; il ne se trouvait pas un endroit qui ne fût occupé de façon à repousser par le fer, par le feu, ou par de l'huile bouillante ceux des Croisés qui se hasardaient à l'escalade. Douze heures se passèrent ainsi dans un combat

animé et un affreux carnage des deux côtés, sans qu'aucun indice de victoire se montrât ni pour les uns ni pour les autres; si bien que le soir venu, il fallut que les Chrétiens retournassent dans leur camp, incertains, épuisés par les rudes travaux du jour, mais résolus pour le lendemain à de nouveaux et vigoureux efforts.

L'aube, en effet, à peine commençait à poindre que déjà les trompettes résonnaient de toutes parts, et que l'armée était de nouveau sur pied, reposée, pleine d'ardeur, impatiente de se voir enfin maitresse de la ville sainte. Aussi l'attaque eût bientôt réssuscité toutes les fureurs en même temps que tous les périls de la veille. Le sifflement des flèches n'était pas interrompu d'un instant, non plus que l'horrible fracas des poutres et des pierres s'entreheurtant dans l'air. Mais où vise surtout l'effort des Barbares c'est à la tour de Godefroy, si remplie d'illustres combattans, et au sommet de laquelle étincelle une magnifique croix d'or que ne parvient poutant pas à renverser toute la haine mahométane. Seulement, d'une grêle de pierres lancée contre ce symbole de l'expédition, se détachait par instant un projectile qui atteignait tantôt celui-ci, tantôt celui-là. C'est ainsi que Godefroy vit tomber et rouler inanimé à ses pieds son fidèle écuyer,

frappé mortellement d'un coup de pierre à la tête. Bien que le nombre des morts et des blessés s'accrût sans cesse autour de lui, le Duc, sans en être un moment ébranlé, continuait son rôle d'héroïque fermeté, travaillant et commandant, calme jusqu'à refaire de ses propres mains les grilles d'osier qu'à toute heure les coups de l'ennemi venaient arracher de sa tour.

Cependant, la journée s'écoulait, et nul succès décisif n'apparaissait encore ; pourtant, on tenait à ne point se retirer avec l'incertitude de la veille, et l'action s'enflamma à tel point que les machines des Barbares semblèrent enfin frappées d'une complète immobilité. Alors Godefroy fit approcher sa tour des murailles, pendant que les Flamands et les Normands attendaient le moment de se précipiter dans la ville par la brèche immense qu'avaient faites leurs béliers. A ce moment, les ennemis pressent leurs rangs, les pierres vibrent contre la tour, les matières embrasées tombent sur les assaillants ; mais c'est un dernier et inutile effort que va bientôt étouffer l'activité du duc.

Celui-ci, en effet, ordonne d'introduire des flambeaux ardents dans les sacs pleins de paille et de laine dont les défenseurs, pour amortir les coups, avaient recouvert les murs trop ébranlés ; aussitôt s'élève une épaisse fumée qu'un vent violent pousse

vers les ennemis; ceux-ci, enveloppés dans les ténèbres, suffoqués par la vapeur, ne peuvent rester en place, et s'éloignent en désordre, laissant, enfin, leurs murailles au pouvoir des Croisés. Ces derniers, sans perdre de temps, prennent leurs dispositions pour l'envahissement : Godefroy fait abaisser le pont construit au sommet de la tour, et c'est à deux jeunes gens de Tournay, les frères Léthold et Engelbert, qu'est réservé l'honneur de se précipiter les premiers dans la ville. Godefroy les suit, puis viennent Baudouin du Bourg, Eustache et Raimbaut Cretin, noble jeune homme de Cambrai. Le mouvement est bientôt universel : pendant qu'à leur tour Robert de Flandre, Hugues de Saint-Pol, Cunon de Montaigu et son fils Lambert pénètrent dans l'intérieur, le reste de l'armée s'empresse, ceux-ci sautent des tours, ceux-là glissent des échelles, d'autres s'introduisent par les brèches; la porte de Saint-Stéphane se brise sous les coups des Italiens, et la place se remplit aux cris mille fois répétés de *Dieu le veut! Dieu le veut!* touchante exclamation dont avait été salué leur départ d'Occident, et qu'il leur était donné de faire retentir au moment de leur succès si longtemps attendu, mais enfin venu. Les voilà donc à Jérusalem! la sainte cité est à eux! mais ils l'envahissent et

la parcourent en vainqueurs irrités et implacables ; en eux dominent encore leurs vieux instincts de meurtre et de vengeance ; et leur premier mouvement n'est pas un remerciment au Seigneur. On les voit poursuivre les vaincus dans tous les sens ; le sang remplit le temple Mahométan, et dans les rues s'amoncellent des cadavres de femmes et d'enfants. Il fallut, pour arrêter le carnage, le spectacle de la piété de Godefroy. Celui-ci, dès qu'il eût vu la victoire complète, n'eût plus qu'une pensée, celle de s'agenouiller sur le Saint-Sépulcre. Laissant les soldats se livrer à leur fureur, il revêt une robe de laine, prend avec lui trois de ses plus intimes compagnons, et s'achemine, pieds nus et sans armes, vers le divin tombeau. Cette sainte action est bientôt connue de l'armée qui regrette ses coupables fureurs, et s'empresse alors de suivre l'exemple de son chef.

Quelques jours se passèrent à purifier la ville des traces de tant d'excès, à effacer le sang qui rougissait les pierres des rues et les dalles des temples ; puis la première pensée des princes Chrétiens fut pour le rétablissement du trône de David. Un conseil s'assembla à l'effet de nommer roi celui qu'on jugerait le plus digne de ceindre l'antique et illustre couronne du royaume de Jérusalem. Le comte Robért de Flandre fit

le premier connaitre son avis dans un discours plein d'une haute prudence et d'un rare désintéressement.

« Mes nobles compagnons, dit-il, nous nous assem-
» blons pour nous occuper de la chose la plus urgente
» du moment. Je ne sais d'ailleurs, si dans tout ce
» qui s'est fait pendant cette guerre, quelque chose
» s'est trouvé qui ne fût pas le résultat des conseils
» des plus sages d'entre nous, ou l'effet de l'inspira-
» tion divine. S'il est dans l'ordre naturel des choses
» que le pouvoir soit le partage du plus habile, nous
» devons tous désirer que celui à qui nos suffrages
» seront acquis, puisse apprécier comme elle doit
» l'être la situation où nous sommes; car les provin-
» ces sont loin d'être pacifiées, et une grande partie
» de cette région est encore possédée par les Barba-
» res. Vous le savez, car déjà la nouvelle nous en est
» venue, la cité à laquelle nous voulons donner un
» roi, est menacée d'une formidable armée d'Egyp-
» tiens. Pourtant, beaucoup d'entre nous ont le
» ferme désir de retourner dans leur patrie, et vont
» s'en remettre aux autres du soin de conserver à la
» Chrétienté la terre conquise. Ceux qui demeureront
» ici pour habiter la nouvelle contrée, n'auront pas
» pour voisins des peuples Chrétiens dont ils puissent
» se servir comme d'amis et d'auxiliaires dans les

15

» moments difficiles. Ce sont, je le répète, les Barbares
» qui dominent partout dans le voisinage : il n'y aura
» donc d'alliés à espérer que dans des contrées que
» sépare de nous un immense espace de mers et de
» montagnes. Ainsi, celui que nous aurons créé roi,
» se trouvera isolé et sans aide pour porter la main
» à ce qui chancellera : il importe de le choisir tel
» que le génie et tous les dons qui constituent l'homme
» accompli, soient pleinement en lui. Il faut qu'il
» réunisse tout ensemble la bravoure, l'habileté, la
» foi, l'humanité ; il lui faut toutes les qualités néces-
» saires à la conservation des empires. Qu'est-ce, en
» effet, qu'une victoire, quand au courage qui l'a déci-
» dée, ne s'unit pas cette calme et sage prudence qui
» la saura maintenir, tout en la faisant fructifier?

» N'oublions pas que le roi que nous allons donner
» à Jérusalem, devra surtout se constituer le fidèle
» gardien de la puissance chrétienne dans notre pos-
» session nouvelle. Celui d'entre nous qui va revêtir
» la pourpre de David et de Salomon, aura à refaire
» ici une patrie pour ceux qui dans leur saint dévoue-
» ment n'ont pas hésité à se séparer de tout ce qu'ils
» avaient de cher en Occident. Votre élu sera tel que
» par lui se puissent effacer les peines de l'absence
» et se retrouver en quelque sorte, malgré l'éloigne-

» ment, et la terre natale et les affections de famille.
» Il sera pour tous, dans cette lointaine domination,
» un père, un guide, un abri : grave mission qu'il
» complètera par ses efforts pour rendre perpétuel
» et jamais interrompu le règne de la vertu dans une
» contrée qu'a illustrée la sainte vie de Jésus ; et pour
» accoutumer à nos mœurs, tout en leur inculquant la
» foi Chrétienne et la vénération pour nos lois, ces
» multitudes d'infidèles qui ne doivent jamais regret-
» ter la tyrannie musulmane.

» S'il arrivait, mais cette pensée est bien loin de
» moi, que votre choix se portât sur celui que ne
» recommandent nullement ses mérites, songez
» qu'alors vous seriez à vous-même vos propres des-
» tructeurs ; ce serait vouloir complètement effacer
» de ces lieux le nom Chrétien. Vous ne commettrez
» pas une pareille imprudence. Il n'est guère besoin
» non plus de vous remettre en mémoire tant de
» hauts faits, tant de travaux inouis, accomplis par
» nous avec une rare constance, et auxquels nous
» devons d'avoir pu conquérir cette terre : je ne vous
» rappellerai pas non plus tout ce qu'ont mis d'es-
» pérance en nous tous nos frères d'Occident.
» Quelle amère douleur ce serait pour eux, et quelle
» honte surtout ce serait pour nous, si, forcés à re-

» gagner l'Europe, nous entendions au retour des
» voix plaintives se lamenter à propos de la cause
» chrétienne coupablement négligée et trahie, à pro-
» pos de la religion de nouveau anéantie dans ces
» lieux où l'on avait à redresser des autels pro-
» fanés et détruits ! Certes, la plupart attribueraient
» alors à la fortune plutôt qu'à notre courage les gran-
» des choses que nous aurions naguère réalisées ; et
» tous assurément regarderaient comme amenés par
» notre imprudence les maux qui pèseraient sur ce
» pays.

» Du reste, qu'il ne vienne toutefois à la pensée
» d'aucun de vous que ce qui me porte à vous tenir
» ce langage soit autre chose qu'un exclusif désir de
» voir se compléter et se soutenir le succès de notre
» entreprise. Je ne cherche en aucune façon à me
» mériter vos suffrages, ni à me faire décerner la
» royauté ; car, j'ai hâte de vous le dire, si vous me
» déferiez la couronne, il me faudrait la refuser,
» puisque mon intention bien arrêtée est de retour-
» ner dans ma patrie. Les paroles que vous venez
» d'entendre ne me sont suggérées ni par l'intérêt
» personnel, ni par aucune secrète ambition ; elles
» n'ont été prononcées qu'en vue du bien-être de
» tous ; puissiez-vous les accueillir comme l'expres-

» sion de ma sincérité profonde, et comme un ferme
» souhait de vous voir ne fixer votre choix que sur
» celui que distinguent à la fois la gloire de ses armes
» et son dévouement à la cause de Jésus-Christ, sur
» celui que son mérite vous proclame le plus éminent
» entre tous, et le plus capable de maintenir et
» d'étendre le nouvel empire. »

Ce discours qui prouvait tout ce qu'il y avait de grandeur d'âme dans le Comte de Flandre, émerveilla tous ceux qui l'écoutaient; quelques-uns voulaient, malgré sa formelle renonciation, l'investir de la puissance royale; et il fallut qu'à ceux-ci Robert répétât son sentiment déjà si fermement avoué, et son besoin de revoir l'Europe où le rappelaient d'impérieux devoirs. Seulement, il se montra fier de recevoir et de porter désormais le titre de *fils de Saint Georges* que lui avaient si bien mérité ses hauts faits durant toute l'expédition.

Alors furent choisis parmi les Princes et les ecclésiastiques dix hommes des plus recommandables par leur sagesse et leur prudence, et qui reçurent de l'armée la mission d'élire un roi. Entrés aussitôt en délibération, ils furent unanimes à proclamer roi de Jérusalem celui qu'ils regardaient comme le premier entre tous, Godefroy de Bouillon, Duc de Basse-

Lorraine. A peine ce nom eût transpiré au dehors, qu'une universelle acclamation vint prouver la complète satisfaction donnée au vœu des Croisés par cette élection.

Godefroy fut donc pompeusement conduit, et au milieu de l'enthousiasme de tous, à l'église du saint-sépulcre; mais au moment de l'inauguration, il refusa, rare et touchante humilité, de porter une couronne d'or dans la ville où Jésus avait porté une couronne d'épines; il n'accepta pas non plus l'honneur d'être appelé *Roi,* et il ne voulut d'autre titre que celui de *Baron de Jérusalem* et *d'avoué du Saint-Sépulcre.*

Ainsi se régularisait de la façon que l'avait conseillé Robert la nouvelle domination des Croisés; bien leur en prit d'avoir remis le suprême pouvoir aux mains de celui dont la conduite pendant toute la durée de l'expédition avait prouvé l'étonnante supériorité de ses capacités militaires. Quelques jours, en effet, après la cérémonie de l'inauguration, alors que se célébraient encore, au milieu des réjouissances, et la prise de Jérusalem et l'heureux avènement de Godefroy, il se répandit tout-à-coup une nouvelle qui réalisait les prophéties de Robert de Flandre à propos des difficultés qu'éprouverait à se maintenir

la domination chrétienne. Une formidable armée s'approchait qui, sortie d'Egypte, venait pour reprendre la ville ; déjà parvenue à Gaza, elle allait commencer sa tentative. Formée avec tout ce qui avait pu se recruter de Turcomans, d'Egyptiens, d'Etiopiens et de divers autres peuples des plus éloignés, cette armée s'élevait, dit-on, à quatre cent mille hommes de pied, et à cent mille chevaux.

La circonstance était grave et périlleuse pour les Croisés qui à ces innombrables légions n'avaient à opposer que les vingt mille hommes restés debout au moment du succès : allaient-ils maintenant se voir, dès le début, enlever leur empire, et ne leur serait-il pas donné de jouir d'une victoire si péniblement acquise? Dieu ne permettrait pas une pareille infortune. Cette pensée, en effet, parut être entrée en eux si profondément, qu'on les vit partir, gais et sans crainte, pour aller, conduits par Godefroy, à la rencontre de l'ennemi. Parvenus dans la plaine d'Ascalon, ils virent sous toutes ses faces le danger qui les attendait : à la partie extrême, resplendissaient les étendards et les tentes des Barbares ; d'innombrables bataillons couvraient jusqu'à perte de vue toutes les collines, et apparaissaient comme un flot menaçant près d'envahir toute la contrée et d'engloutir les Chrétiens. La mer

disparaissait sous la multitude de vaisseaux qui avaient amené ces masses de soldats avec tout l'appareil que nécessite la guerre ; et sur le rivage se voyait la ville d'Ascalon avec ses murailles et ses tours du plus effrayant aspect. Un pareil spectacle eût fait reculer d'épouvante toute autre armée que celle des Croisés ; mais les valeureuses légions chrétiennes s'étaient pendant tout le cours de leur expédition accoutumées à écraser de leur petit nombre les hordes des infidèles ; et la vue de celles en présence des quelles elles se trouvaient maintenant, ne les put ébranler un instant. Ce qui faisait surtout leur force, c'était cette tranquille confiance dans un succès qu'ils croyaient d'avance résolu et décrété par la Providence. Leur miraculeuse entrée dans Jérusalem avait affermi en eux la foi dans la secrète influence du ciel. Tout, en effet, dans ce qu'ils avaient jusqu'ici enduré et surmonté, était de nature à rendre évident à leurs yeux que par eux avait été dépassé ce que la puissance humaine a de possible.

Aussi Godefroy, après avoir reconnu le nombre des ennemis et s'être assuré de leurs positions, ne sembla s'inquiéter que de la ville et de la garnison dont les sorties eussent gêné les mouvemens des Chrétiens. Laissant à Robert de Flandre et aux

autres chefs le soin de vaincre l'armée des Barbares, il alla, à la tête de trois mille hommes de pied et de deux mille chevaux, se placer aux abords de la ville pour empêcher toute tentative des mahométans qui s'y trouvaient renfermés.

Alors le signal fut donné, et l'action s'engagea. L'attaque des Croisés fut si prompte et si impétueuse, les pas de leurs chevaux furent si précipités, que les fronts des deux armées bientôt se touchant, il fallut laisser là le javelot et se servir de l'épée et des armes massives. Ceux des ennemis que rencontra le premier effort des Chrétiens, furent les Azopards, Africains d'une rare férocité, qui se voyant serrés de si près, se mirent à courir en remplissant l'air de leurs cris sauvages et de l'horrible son de leurs trompettes; puis, se servant d'une sorte de fouet ferré, manié avec une étonnante agilité, ils accablaient de la façon la plus meurtrière les hommes et les chevaux. Après eux se pressaient en rangs serrés les Arabes qui, à leur tour, entraient dans la mêlée avec la lance, la fronde, l'arc et l'épée. Ces forces ennemies étaient colossales; la résistance fut terrible un moment; mais tout dût bientôt plier sous le courage des Croisés, et les efforts redoublés de Robert de Flandre. Une fois les premiers rangs dis-

sous, le trouble se mit parmi les Barbares épouvantés de tant d'audace ; puis, comme cela était toujours chez ces hordes après le premier choc, la fuite succéda immédiatement à leur désordre. Rencontrés dans leur course par Godefroy, beaucoup périrent encore par le fer de ces nouveaux adversaires; les autres gagnèrent précipitamment le rivage de la mer. Maîtres du champ de bataille, les Croisés se débandèrent pour courir, dispersés et sans défiance, vers le riche butin qu'étalait à leurs yeux le camp des Barbares. A cette vue, ceux-ci se ranimant tout-à-coup, font sonner la trompette, se resserrent autour de leurs drapeaux, reforment leurs rangs, et fondent de nouveau sur leurs adversaires. Godefroy voit le danger qui menace les siens ; aussitôt il s'élance de toute la vitesse de son cheval, et se jette, suivi de ses bataillons précipitamment réorganisés, au milieu des ennemis. Alors ce ne fut plus un combat, ce fut un carnage. Pris d'une subite consternation, et comme s'ils eussent soupçonné qu'un pouvoir surhumain animait les Chrétiens, les Barbares n'eurent bientôt plus la force de la moindre résistance ; ils se laissaient, immobiles et debout, moissonner comme des épis par l'épée des vainqueurs.

Le sort de leurs premiers rangs répandant l'épou-

vante parmi ceux qui étaient plus éloignés du péril, la fuite devint en un instant universelle, et les Croisés s'acharnant à la poursuite, on eût dit des vaincus un immense troupeau de brebis que pourchassaient un petit nombre d'hommes. Les armes étaient jetées de tous côtés, et la frayeur des ennemis était si grande que beaucoup d'entre eux cherchant tous les moyens d'échapper au carnage, grimpaient sur les palmiers et les oliviers où les branches et les feuilles leur donnaient quelque espoir de salut; mais ils y étaient aussitôt percés de flèches et abimés de coups de lance, et ils roulaient à terre, meurtris et mourants, semblables à l'oiseau qu'a atteint le trait du chasseur. Le nombre de ceux qui périrent, tant au combat que pendant leur fuite, fut de cent-dix mille; et il y en eut environ deux mille qui, cherchant un refuge dans la ville, furent écrasés par la foule ou broyés sous les pieds des chevaux. Les Chrétiens eurent peu de monde à regretter; ils ne perdaient surtout aucun homme marquant; si bien que l'on eût dit que durant cette action une sorte de protection mystérieuse les avait providentiellement abrités. On ramassa dans le camp tant de dépouilles, et l'on y trouva de si abondantes richesses qu'ils emportèrent un butin supérieur à celui que leur avaient valu toutes leurs victoires réunies.

Cette mémorable bataille fut la dernière de cette expédition. Elle couronnait dignement une série de fabuleux succès ; et elle eut dans la contrée un si grand retentissement que les fondements du nouveau royaume de Jérusalem en furent affermis pendant près d'un siècle.

Ce grand fait accompli, tout fut dit ; la terre sainte était désormais au monde chrétien, et le vœu de tous était exaucé. Alors la plupart des chefs n'eurent plus de préoccupation que celle de revoir leurs pays d'Europe. Au moment du départ, quand ils entourèrent Godefroy, ce fut un touchant spectacle de regrets et de sanglots. L'illustre duc tint longtemps embrassés ceux qui avaient été les fidèles compagnons de ses revers et de sa gloire : « gardez, leur dit-il, le souve-
» nir des grandes choses que nous avons faites en-
» semble ; et, de retour en Europe, répandez partout
» vos exhortations et vos conseils, pour qu'il nous
» vienne, à nous qui demeurons ici les seuls défen-
» seurs du nouveau royaume, de nombreuses troupes
» d'auxiliaires dévoués qui nous soient un appui con-
» tre les tentatives des Barbares. » Il parlait en versant un torrent de larmes ; et son émotion se communiquait à toute la foule des Barons et des soldats qui se pressaient auprès de lui. On lui fit mille pro-

testations d'éternel dévouement à la cause sacrée qui avait enfanté tant de prodiges; on promit de ne rien négliger de tout ce qui pourrait aider au salut de Jérusalem; puis, on s'arracha enfin des bras les uns des autres, on se dit adieu une dernière fois, et le comte de Flandre, Eustache, et beaucoup d'autres chefs Croisés se mirent en route pour l'Occident. Qui pourrait rendre l'universel enthousiasme qui accueillit, à leur retour, ces nobles et pieux pélérins qui venaient de sauver l'Europe, tout en délivrant le saint Sépulcre? Les fidèles étaient accourus en foule à leur rencontre, les glorifiant et les saluant de leurs cris de joie, si bien que cette miraculeuse arrivée au milieu d'un concert d'hymnes rendit à l'Europe ce même mouvement qui par une cause bien différente l'avait animée trois années auparavant. L'allégresse était partout; et à ce propos, comme la fête qui s'est perpétuée à Bruxelles, sous le nom de *Soirée des Dames,* nous revient à l'esprit nous dirons un mot de l'accueil que fit cette ville au retour inespéré de ceux de ses habitants qui avaient pris part à la première Croisade. Depuis longtemps, les nouvelles venues d'Orient parlaient de leur captivité chez les Barbares, et aucun d'eux ne reparaissant, leurs familles, persuadées qu'ils étaient

morts, n'avaient plus la pensée de les revoir jamais. Tout à coup, le 19 janvier de l'année 1100, ils se présentent chez eux, au milieu des leurs que ravit et transporte cette soudaine apparition. De grandes réjouissances éclatèrent aussitôt, et une bizarre circonstance termina la fête : il se trouva que chaque femme se vit dans la nécessité de transporter son mari de la table au lit; et depuis s'est établie la coutume de rappeler, le 19 janvier de chaque année, par le son de toutes les cloches, le souvenir de ce joyeux retour.

Beaucoup de dames belges qui n'avaient pu, comme Gundeschilde, femme de Baudouin, ou comme Gertrude, sœur du comte de Flandre, entreprendre le voyage de Terre Sainte, furent retrouvées par leurs pères, leurs époux ou leurs frères, dans des couvents où, pendant que s'accomplissaient les mémorables conquêtes de Palestine, elles s'étaient pieusement retirées, menant une vie d'austérités et de prières. C'est ainsi que l'histoire parle de 139 dames nobles du comté de Namur qui, voulant vivre en communauté jusqu'au retour de leurs parents, allèrent s'établir au lieu naguère consacré au Dieu Mars, et auquel est resté le nom de *Marche*. Elles y élevèrent un monastère, le *Vivier-Notre-Dame*, depuis abbaye de *Marche-les-Dames*, dont l'église fut consacrée l'an

1108. Cette maison demeura constituée et organisée, malgré le retour ou la mort des époux; et d'autres dames y remplacèrent celles qui la quittèrent pour rentrer dans leurs familles.

Le récit des hauts faits de nos Croisés émerveilla l'Europe. Mons vénère encore la mémoire de Gilles de Chin, chambellan de Hainaut, seigneur de Berlaimont, de Wasme et du village de Chin, près de Tournai, qui, pendant l'expédition, attira plus d'une fois sur lui les regards de tous. Un jour on le vit aux prises avec un énorme lion qu'il parvint à terrasser et à tuer, sans autre arme que sa lance, sans autre protection que son bouclier. Une fête avait été établie au village de Wasme, pour rappeler, dit la chronique, que Gilles avait délivré d'un monstre destructeur le territoire de cet endroit. Quelques uns disent que la tête du monstre conservée à la bibliothèque publique de Mons, est celle d'un crocodile que peut-être Gilles avait tué dans les fleuves de Syrie, et dont il se sera plu à rapporter la tête comme une preuve de sa victoire. C'est de ce preux chevalier, l'époux d'Ide de Chièvres, fondatrice de Ghislenghien, que descend une famille dont nos annales vantent la valeur et le patriotisme, celle des comtes de Berlaimont.

La famille de Reimbaut Creton, l'illustre jeune homme du Cambrésis qui eut l'honneur de suivre de près, à l'entrée dans Jérusalem, les deux chevaliers de Tournay Letholde et Engelbert, fut de ce moment gratifiée de cette belle et caractéristique devise : *Vaillant sur la Crète.*

« Ce n'est point, dit La Morlière, un petit lustre de cette maison que l'on reconnaît en l'origine de ses armes, qu'elle tient, dès le premier voyage que firent les Chrétiens pour le recouvrement de la Terre Sainte, de la propre main de Godefroy de Bouillon, qui pour honorer la valeur du sire d'Estourmel (Créton), lequel il avait vu s'être porté tant vaillamment à la prise d'assaut de Jérusalem, lui fit présent d'une croix d'argent crénelée, dans laquelle est enchâssé un morceau de la vraie sainte croix. »

Un pareil honneur, celui d'être entré des premiers dans Jérusalem, est aussi attribué à Richard de Ligne. Chose singulière, ces deux vaillans hommes, frères par leurs succès en Orient, eurent peu après la satisfaction de se retrouver ensemble à l'assaut du château de Montmorency, pour y succomber en quelque sorte à la même heure et côte-à-côte.

Deux nobles chevaliers du comté de Namur, Evolde sire de Marbais et Manassés purent, à leur retour,

étaler aux regards attendris et émerveillés des Chrétiens de leur comté, une portion de la croix sur laquelle avait expiré le Sauveur, sainte relique qui s'est, dit-on, conservée dans l'antique bourg de Marbais.

Dans le même moment s'élevait pieusement auprès de Nivelles une chapelle consacrée à la Vierge Marie, et réalisant un vœu qu'avaient formé pendant leur dure captivité en Orient, le seigneur Isaac du village de Haut-Ittre et son fils. Cette chapelle où devaient se dire trois messes par semaine, devint plus tard le siége d'un prieuré de Chanoines reguliers; et de sa situation dans un petit bois, nommé le *Bois planté*, résulta pour la terre où elle se trouvait, et que possède aujourd'hui la famille du baron de Snoy, le nom de *Bois seigneur Isaac*.

A cette époque aussi on voyait la bannière du sire de Longueval se transformer en bandes et celle du sire de Couci en fasces variées pour rappeler à la postérité la mémoire d'une ingénieuse invention suivie d'une notable victoire : plusieurs Picards et Artésiens avaient perdu leurs bagages avec leurs bannières; pour remplacer celles-ci, Couci et Longueval s'avisèrent, chacun de leur côté, de découper un manteau d'écarlate, doublé de vair, puis

d'en enfiler les bandes à leur lance; ce qui excita parmi leurs soldats une si joyeuse admiration qu'ils se battirent comme des lions. Dans les plus graves circonstances, il suffit du plus léger à propos pour déterminer tout à coup une réussite inattendue.

Nous ne pouvons, non plus, nous abstenir de nommer le trait éclatant qui valut à la famille Goethals de sceller dans ses armes une glorieuse origine. Un de ses ancêtres, Gerrem Bonni-Colle, qui était de la suite du comte de Flandre, delivra des mains d'un Maure, au moment où elles allaient être égorgées, trois jeunes filles chrétiennes; ce qui plut tellement à Robert qu'il permit à Gerrem d'armorier de trois têtes de vierge au naturel son écusson qui était de gueules, puis de prendre pour cimier un Maure tenant à la main droite une branche chargée de trois roses.

Baudouin de Lameth fut honoré par Godefroy d'une semblable distinction : six croix furent gravées sur son écusson pour rappeler ses six plus hauts faits d'armes.

Un nom qui était aussi l'objet de l'universelle admiration, c'était celui de Gérard d'Avesnes, seigneur de Leuze et de Condé, valeureux jeune homme qu'avait toujours distingué l'affection toute particulière

de Godefroy, et dont une grave circonstance révéla un jour la force d'âme et le courage. Envoyé comme héraut d'armes à Antipatride, il y fut arrêté par les Sarrasins, attaché à un poteau, puis exposé sur les murailles, à l'endroit même où se portait tout l'effort des Croisés. Ceux-ci, en apercevant tout à coup le corps de Gérard, s'arrêtèrent aussitôt ; mais le jeune seigneur les supplia de continuer l'attaque, sans se soucier de sa présence ni de sa mort probable. La tentative recommença, en effet ; le projet des barbares fut ainsi déjoué, la ville fut prise ; et Gérard, quoique percé de douze flèches, eut pourtant le bonheur de conserver la vie. Godefroy, émerveillé, la garda auprès de lui en Palestine, où il lui fit présent d'un domaine, et s'en fit aider plus d'une fois dans ses soins continuels pour l'organisation du nouveau royaume.

La vie de Godefroy avait été, en effet, laborieuse et active depuis que la paix si chèrement achetée lui avait permis de reculer les bornes de sa conquête, et de la régulariser par un code de loi uniforme pour les diverses nations rangées sous son sceptre. C'est à ce code que l'histoire a gardé le nom d'*Assises de Jérusalem* ; curieux monument législatif dont il nous faut ici dire un mot en énumérant les titres des prin-

cipaux chapitres. C'est d'abord une invocation à la Trinité, puis un exposé des motifs qui ont porté Godefroy à établir ce recueil; après cela, sont définies les qualités qui se doivent trouver dans le seigneur de Jérusalem, dans les barons et les autres justiciers. Tout ce qui concerne la procédure, les préliminaires des jugements, les devoirs du juge, les obligations de l'avocat sont l'objet d'un chapitre habilement conçu; là se retrouvent et cette intelligence si rare pour l'époque et cette paternelle prévoyance dont déjà Godefroy avait donné tant de preuves. Une quatrième partie traite des appels, des gages de bataille et des duels, des bans et des gardes, des matières féodales, des services dus par les vassaux en guerre et en justice. Ce code avait six parties dont la dernière réglait les droits du roi et des grands officiers de la couronne.

Godefroy avait auprès de lui comme conseiller ou comme ministre, l'homme qui avait été le gouverneur de son enfance, Pierre l'Hermite, l'éloquent pélerin dont la parole avait suscité la Croisade. C'était entre les mains de ce sage, aussi habile administrateur que fervent chrétien, qu'étaient remises les rênes du gouvernement, quand quelque circonstance appelait Godefroy hors de la ville. Il y avait dans la souverai-

neté qui s'exerçait à Jérusalem tant de douceur, de modération et de générosité que toutes les sympathies étaient acquises au nom du duc, celles des Grecs et des Syriens aussi bien que celles des Francs; et cet excellent prince eût sans doute étendu sa domination sur toute la Palestine, si la mort n'était venue le frapper tout à coup, alors qu'il avait à peine régné une année. On raconte qu'au retour d'une expédition, il accepta des fruits que lui offrit l'émir de Césarée, et que c'est après qu'il en eût mangé que se déclara la courte maladie qui l'enleva le 18 juillet de l'an 1100.

La vie de Godefroy est du petit nombre de celles où la critique de l'histoire n'a rien vu à reprendre, et que tous les écrivains ont été unanimes à accueillir par un éloge exclusif. Qu'il nous soit permis de rapporter ici le langage de quelques-uns.

» Godefroy de Bouillon, dit Alban Butler, fut le modèle des héros chrétiens. Sa vertu et sa piété ne se démentirent jamais. Personne n'a possédé comme lui la pénétration d'esprit, l'intrépidité du courage, la force et les autres avantages du corps. Il parlait et écrivait en latin, en teutonique et en plusieurs autres langues. »

» Jamais, dit l'abbé de Choisy, l'antiquité fabu-

leuse ne s'est imaginé un héros aussi parfait en toutes choses que la vérité de l'histoire nous représente Godefroy de Bouillon. Sa naissance était illustre, mais ce fut son mérite qui l'éleva au-dessus des autres, et l'on peut dire de lui que sa grandeur fut l'ouvrage de sa vertu. »

» Ce prince, dit-Juste-Lipse, a si bien mérité de toute la chrétienté, il est si célèbre par ses victoires et la sainteté de sa vie qu'il y a lieu d'être surpris qu'il n'ait pas encore été mis au nombre des saints. »

Il n'y a pas cent ans qu'à proximité de l'église de Baisy, un peu au delà d'un chemin montueux longeant le cimetière, on voyait encore, debout dans une prairie dite *delmotte*, les débris du château où s'étaient passée l'enfance de Godefroy et de ses frères. Le Mire et Le Roy parlent de ces restes, murs de pierres et souterrains, qui existaient de leur temps, et qu'acheta, en 1750, le curé de la paroisse, pour se bâtir une maison dans une prairie voisine où coule un petit canal au bord duquel existe une fontaine emmuraillée dont l'eau servit, dit-on, au baptême de Godefroy. On montrait dans l'église son urne baptismale.

Le successeur de Godefroy au trône de Jérusalem fut son frère le comte Baudouin à qui était resté le comté d'Edesse qu'il céda, au moment de ceindre la

couronne, à son cousin Baudouin du Bourg. Il fut couronné sous le nom de Baudouin Ier, le jour de Noël de l'année 1100 dans l'église de Bethléem. Son règne fut agité et difficile; il ne cessa d'avoir les armes à la main pour repousser les continuelles agressions des infidèles. Il eut, comme Godefroy, les services de Pierre l'Hermite dont les conseils lui valurent la conquête d'Acre, de Tripoli et de Baruth.

Après ces succès, croyant suffisamment affermie la domination chrétienne, Pierre songea à revoir l'Europe. Il s'embarqua avec Cunon de Montaigu, Lambert Comte de Clermont-sur-Meuse, pays de Liége, et plusieurs bourgeois de Huy. Pendant la route, une tempête s'éleva qui mit leur vie dans un grand péril; c'est alors qu'ils firent le vœu de bâtir un monastère en leur pays s'il leur était donné d'y arriver. Ils échappèrent à l'écueil, et l'Hermite reçut d'eux la mission d'accomplir le vœu. Il choisit une agréable vallée qui s'étend le long de la Meuse du côté de l'Orient, près de la ville de Huy; là il bâtit une église dédiée au Saint-Sépulcre qu'il avait fait reconquérir, et au précurseur de Jésus qu'il vénérait, et sous le patronage duquel il s'était placé quand il précéda Godefroy aux lieux saints. A cette église fut adjointe un monastère où furent établis les chanoines régu-

liers de l'ordre de Saint-Augustin. C'est cette maison que l'on appela Neu-Moûtier, c'est-à-dire nouveau monastère. Pierre en fut le premier prieur, et il y mourut le 8 juillet de l'année 1115, à l'âge de 62 ans. Son corps fut inhumé, comme il l'avait demandé, dans le cimetière de son monastère. En 1242, sous l'abbé Herman, et l'épiscopat de Robert, à Liége, on enleva son corps de terre, et les religieux le transportèrent avec pompe dans un tombeau de marbre, en une grotte ou petite chapelle basse bâtie au bout de la nef de leur église sous la tour, de façon que ce tombeau pût être vu des passants à travers un treillis de fer qui donnait sur la rue.

A l'époque de cette translation, le corps de Pierre était encore tout entier, avec la longue barbe que portaient les pélerins. Le nonce Caraffa le fit retirer de ce sépulcre en 1633, pour le placer dans une urne décente.

» En 1786, dit le baron de Villenfagne, j'ai eu la curiosité de voir les restes de ce fameux personnage. Ils étaient alors, depuis la réparation de l'église, déposés dans la sacristie en une caisse de bois, assez mesquine. L'abbé du Neu-Moutier eut la complaisance d'en faire détacher le couvercle. La tête de Pierre l'Hermite est ce que je trouvai de plus remar-

quable. Je comptai toutes ses dents ; il n'en manquait pas une, et elles étaient encore belles et très-blanches.

» Dans les temps malheureux du terrorisme, poursuit le baron, des démagogues impies pillèrent la sacristie de Neu-Moûtier, brisèrent la caisse dont je viens de parler, et foulèrent aux pieds les os de cet homme célèbre. Je connais une personne qui les a vus alors, mais sans les recueillir. Je ne sais ce qu'ils sont devenus. Le dernier possesseur de l'abbaye a trouvé, en démolissant l'église, la pierre antique sous laquelle le saint fondateur de cette maison avait été enterré : il la conserva comme un monument précieux. »

Pierre, fils de cet homme extraordinaire, fut châtelain d'Antioche et lieutenant de Tancrède ; un de ses petits fils, Albert, fut patriarche de Jérusalem ; sa famille se perpétua en Belgique et en France, portant les mêmes noms et les mêmes armes ; la branche belgique y fut autorisée par lettres patentes du roi d'Espagne Philippe III, expédiées l'an 1602 en faveur de messire Jean l'Hermite, chevalier, aide-gentilhomme de sa chambre. Les dites lettres déclarant » qu'il a été prouvé par documents que ses ancêtres sont issus du vénérable Pierre l'Hermite, conducteur

des troupes chrétiennes, et de plus fraîche date, de messire Tristan l'Hermite, chevalier, seigneur de l'hermitage en Auvergne, et finalement de messire Etienne l'Hermite, seigneur de la Fage, établi aux Pays-Bas l'an 1419, ayant suivi le parti de Bourgogne. »

Un de ses descendants, Antoine l'Hermite, fut en l'année 1658, président au grand conseil de Malines. Sa postérité subsiste dans nos provinces.

Le comte de Maistre dit quelque part du pieux cénobite que « simple particulier, aidé seulement de sa foi et de son invincible volonté, Pierre souleva l'Europe, épouvanta l'Asie, brisa la féodalité, annoblit les fiefs, transporta le flambeau des sciences, et changea l'Europe. »

« Ceux de nos auteurs modernes, dit l'historiographe. Moreau, pour qui toute entreprise religieuse est un objet de raillerie, et ceux qui ont été plus frappés des désordres que nos Croisés se permirent en Orient, que de la grandeur et de la noblesse du projet qui les réunit, ont voulu faire de Pierre l'Hermite un fou, un enthousiaste, un homme qui eût mérité d'être enfermé; ceux qui réfléchissent plus froidement, ceux qui pour juger des actions se transportent au siècle qui les a produits, ont dû se former une toute

autre idée de cet homme singulier. Pour moi, j'avoue que son génie m'étonne, et que son courage me paraît approcher de celui qui fait les héros dans tous les genres. Quelle devait être l'élévation de ses idées, la force des images dont il savait les revêtir, la rapidité de ses mouvements, le feu de ses expressions! Il n'eût pas les talents d'un général; je n'ai pas de peine à le croire : aussi ne le vit-on jamais endosser la cuirasse. Il commit des imprudences : cela peut être encore; et qui est-ce qui n'en commit pas dans ces expéditions lointaines? Mais seul il avait enflammé toute l'Europe; il s'etait fait suivre des peuples; il avait déterminé, persuadé, entraîné les rois, les grands, les ministres; il produisit dans le monde un changement inattendu. A sa voix, les tyrans cessèrent d'infester leur patrie, et cette audace guerrière qu'on ne pouvait éteindre, et qui était le fléau général de l'Europe esclave et malheureuse, il la maîtrisa, il la porta en Asie, il la tourna tout entière contre des ennemis qui étaient eux-mêmes des usurpateurs, persécutant depuis cinquante ans des hommes que nos ancêtres regardaient avec raison comme leurs frères. Ne valait-il pas mieux, après tout, combattre ces brigands d'Asie, que d'égorger, comme on le faisait alors, ses parents et ses compatriotes? Non, le soli-

taire d'Amiens ne fut point un insensé, et mérite une place parmi les hommes justement célèbres. »

Retournons maintenant à Baudouin qui continua, comme roi de Jérusalem, sa vie de conquêtes et de succès. Il faillit être pris au combat de Ranslah où périrent une foule de Chrétiens, et il n'échappa qu'en se jetant dans Joppé où les infidèles un moment enhardis le vinrent aussitôt assiéger. Il se trouva là réduit à une très-grande extrémité, ce qui le décida à tenter un coup décisif qui lui réussit : il fit une sortie, culbuta l'ennemi et l'obligea de fuir en désordre. Ce succès releva les espérances des Croisés. Une flotte génoise de 70 vaisseaux vint aider Baudouin à s'emparer de Ptolémaïs, après vingt jours de siége. Plus tard il se rendit maître de Sidon, et bâtit le château de Montréal. Enfin, il poussa ses conquêtes jusqu'en Egypte, où il assiégea Taraura ; et c'est pendant ce siége que le surprit la maladie qui le fit succomber à El-Alrich, pendant son retour en Palestine, au mois de mars de l'année 1118.

On a placé les tombeaux de Godefroy de Bouillon et de Baudouin dans la célèbre église du Saint-Sépulcre. Celui de Godefroy était de marbre blanc, porté sur quatre petites colonnes ; sa forme était triangulaire, sa longueur de huit pieds, sa hauteur

de quatre. Ce monument avait remplacé celui que les Corasmins détruisirent en 1224, alors qu'ils saccagèrent Jérusalem et dispersèrent les vénérables restes des rois Godefroy et Baudouin. Voici l'inscription qui était gravée en gros caractères sur le tombeau du premier de ces monarques :

HIC JACET INCLYTUS GODEFRIDUS
DE BULLION QUI TOTAM ISTAM TERRAM
ACQUISIVIT CULTI CHRISTIANO, CUJUS ANIMA
REGNET CUM CHRISTO. AMEN.

Voici l'inscription qui était gravée sur le tombeau du roi Baudouin :

REX BALDUINUS, JUDAS ALTER MACHABÆUS,
SPES PATRIÆ, VIGOR ECCLESIÆ, VIRTUS UTRIUSQUE :
QUEM FORMIDABANT, CUI DONA TRIBUTA FEREBANT
CEDAR ET EGYPTIUS, DAN, AC HOMICIDA DAMASCUS
PROH DOLOR ! IN MODICO CLAUDITUR HOC TUMULO.

Tous ces détails que nous croyons devoir rapporter ici, se trouvent dans la relation qu'a donnée le Père Descamps, récollet liégeois qui entreprit en 1666 le voyage de Liége à Jérusalem, et dont le nom a été omis par M. de Châteaubriand dans l'énumération qu'il a faite des voyageurs qui ont avant lui visité la

terre sainte. C'est ici le lieu de relever une erreur de l'illustre écrivain français ; d'autres avant nous l'ont du reste déjà signalée. Il dit dans son *itinéraire de Paris à Jérusalem* :

« Je ne sortis point de l'enceinte sacrée sans m'arrêter aux monuments de Godefroy et de Baudouin. Ils font face à la porte de l'église, et sont appuyés contre le mur du chœur. Je saluai les cendres de ces rois chevaliers qui méritèrent de reposer près du grand sépulcre qu'ils avaient délivré. Ces cendres son des cendres *françaises*, et les seules qui soient ensevelies à l'ombre du tombeau de Jésus-Christ. Quel titre d'honneur pour ma patrie! »

Au XIe siècle, époque de la naissance de ces rois chevaliers, il y avait longtemps que le Brabant, leur patrie, n'appartenait plus à la France. Nous pouvons donc proclamer ici, car l'histoire et la géographie nous le permettent, que ces cendres sont des cendres *belges*.

C'est au second frère de Godefroy, à Eustache, que devait revenir la couronne après la mort de Baudouin Ier, qui ne laissait point d'enfant des trois femmes qu'il avait eues ; mais Eustache, absent en Europe, avait par son éloignement d'avance consacré sa complète renonciation à ses droits qui devenaient

alors ceux du plus proche parent de leur famille, de Baudouin du Bourg, comte d'Edesse, leur cousin. Celui-ci fut donc le troisième roi de Jérusalem ; son couronnement se fit le jour de Pâques de l'année 1118 ; celui qui lui posa le diadème sur la tête, fut le patriarche Arnoul des Roches ou de Rocas. Ce patriarche, le premier qu'ait eu Jérusalem après la conquête, était un belge ; un château dans le Hainaut lui avait donné son nom. Puisque nous en sommes à ce sujet, nous dirons dès à présent qu'un autre patriarche, le sixième, croyons-nous, fut également un belge ; c'était Guillaume de Malines, prieur du Saint-Sépulcre, et dont Guillaume de Tyr a dit qu'il était instruit, chéri des grands et du peuple.

Un des premiers actes de Baudouin II, fut l'établissement dans la Cité sainte de l'Ordre si célèbre des Templiers. Son règne ne fut, comme celui de son prédécesseur, qu'une continuelle résistance aux tentatives des Barbares. Il avait un ami dévoué dans Josselin de Courtenay, d'une illustre maison qui donna trois comtes de Namur, et trois empereurs de Constantinople. C'est de ce Josselin créé, comte d'Edesse après l'élection de Baudouin, que Mambourg raconte un trait fort remarquable. Tiré demi-mort de dessous les ruines d'une forteresse qu'il avait atta

quée en Syrie, l'an 1151, Josselin languissait dans son lit, attendant le moment d'expirer. Tout à coup il apprend que le Soudan d'Iconium, enhardi par la nouvelle de sa maladie, assiégeait une de ses places. Josselin retrouve un moment la force de faire rassembler ses troupes, et demande à son fils de se mettre à leur tête ; mais celui-ci refuse ne pouvant croire à un succès ; alors Josselin se fait placer dans une litière, prend lui-même le commandement, et se met en marche contre son ennemi. Cette grande résolution porta ses fruits : à peine le Soudan eut appris que celui qu'il croyait mort ou mourant, s'avançait vers lui, résolu de le combattre, qu'il leva le siége en toute hâte. En apprenant cette retraite, le brave comte à qui ses douleurs de plus en plus vives faisaient pressentir une mort très-prochaine, fit déposer sa litière au milieu de l'armée, et levant les yeux et les mains au Ciel, tout baigné de larmes de joie, il remercia Dieu profondément, de la grâce qu'il lui faisait de mourir en prince Croisé, et de vaincre encore au moment de sa mort, et par la seule terreur de son nom, les ennemis de la sainte foi. Peu après, il rendit l'esprit. Son armée, victorieuse par lui seul sans combattre, ramena son corps dans sa litière, comme sur un char de triomphe, à Edesse, pour y recevoir les

honneurs que méritait une des plus belles actions qui se soient jamais faites.

Le même Josselin s'était trouvé un jour renfermé avec Baudouin dans le château de Khortobret, et tous deux y subirent une captivité de plus de six mois. Rachetés ensemble, ils firent contre la ville d'Alep une inutile tentative; mais ils chassèrent du territoire d'Antioche le prince de Mossul. D'autres expéditions furent successivement entreprises, et ne répondirent pas toujours à la grande valeur de ces illustres Croisés. Pourtant on peut dire que Baudouin laissa le royaume de Jérusalem fort agrandi par ses armes. Toute la Syrie, à l'exception d'Alep, de Damas, d'Emesse et de leurs territoires, en faisait partie.

Or, le roi n'avait point d'héritier; et il songea à se donner un gendre et un successeur. Son choix se porta sur Foulques, comte d'Anjou qui, peu d'années auparavant, était venu en Palestine, et y avait laissé d'honorables souvenirs. On dépêcha auprès de lui un ambassadeur qui le trouva fort disposé à accueillir l'offre qui lui était faite; il arriva en grand cortége à Jérusalem, fut créé comte de Ptolémaïs et de Tyr, et épousa la princesse qui lui était destinée. Deux ans après, il succédait à Baudouin, mort le 21 août 1131.

Pendant un règne de 11 ans, il eut toujours, comme ses prédécesseurs, les armes à la main contre les infidèles ; il eût aussi à défendre la principauté d'Antioche contre les prétentions de l'Empereur grec, Jean Comnène, qui revendiquait cette principauté en vertu du traité conclu entre Alexis, son père, et les Croisés. C'est aussi sous son règne que commença à poindre entre le Tigre et l'Euphrate cette redoutable puissance militaire qui devait un jour, conduite et dominée par Zengi, et après lui, par son fils Nourreddin, briser tant de forces chrétiennes. Dans ce moment où naissait cette barbare dynastie, il eût fallu pour l'étouffer dès l'aube tout au moins un Godefroy ; hélas ! la Palestine n'eût pas même Foulques d'Anjou qui mourut en 1142 ; il ne resta pour tenir le spectre de Jérusalem qu'un enfant, Baudouin III, et une femme, Mélisende.

La mère et le fils furent couronnés ensemble le jour de Noël, un mois après le décès de Foulques. L'histoire accorde des éloges à la régence de Mélisende, aux soins dont elle entoura les jeunes années de son fils, mais elle blâme la vie de mésintelligences et de discordes qu'elle mena ensuite avec lui, le jeune roi ayant vu de mauvais œil sa trop grande facilité à se prêter à des accommodements avec les princes

musulmans; et pendant que ces disputes se perpétuaient, la domination chrétienne sentait sa force s'éteindre de jour en jour, malgré l'appui que venaient par moment lui apporter des associations de pélérins envoyées d'Europe. Rien ne put bientôt plus résister aux accroissements successifs que prenait la nouvelle armée de Zenghi : un matin, la cité sainte apprit avec terreur que ce conquérant était entré dans Edesse, la ville chrétienne qui n'avait pas même perdu son indépendance quand, un demi siècle auparavant, tout se courbait sous le joug mahométan. Cette possession à la vérité revint aux mains des Croisés, et Zenghi y périt assassiné; mais il eut un terrible successeur dans Noureddin qui, à son tour, reconquit Edesse, et vengea d'une cruelle façon la mort de son père. Il était d'une infatigable activité; aussi ses succès furent rapides, le sang chrétien coulait à flots ininterrompus; c'en était fait du nouvel empire. Alors s'éleva de toutes parts un cri de détresse qui alla retentir jusqu'en Europe.

IX.

Celui que ce cri remua profondément, fut le pieux et savant fondateur de l'ordre des Citeaux, Saint-Bernard, si plein de vertus et d'éloquence, doué de talens si extraordinaires. Homme de grande naissance, réputé pour sa sainteté, célèbre comme prédicateur, sa voix, quand elle s'élevait du milieu de sa vie contemplative et monastique, était reçue des nations, prosternées et ravies, comme la voix même de Dieu. Son influence, toujours universelle et profonde, s'était plus d'une fois manifestée dans de graves différends où il avait suffi de son intervention pour déterminer des rapprochements impossibles. Une fois, à propos de l'intronisation du pape Innocent II, on le vit en présence de Lothaire, et, plus grand aux yeux des italiens que l'empereur même, il fit s'évanouir

sous la haute prépondérance de son action le prestige si puissant et si décisif de la majesté impériale.

Tel était l'homme auquel échut cette fois la mission de soulever l'Europe, comme l'avait fait Pierre l'Hermite un demi-siècle auparavant. Vieux et maladif, sa figure amaigrie et son air imposant rehaussèrent l'effet de sa parole inspirée. A l'exemple d'Urbain, il convoque entre Vezelai et Ecouenne un concile où l'on vit accourir le roi de France, la reine, les princes et une foule de populations. Puis il parcourt les diverses contrées au milieu d'un universel enthousiasme, prêche, exhorte, décide à la guerre sainte toutes les villes où il passe, Francfort, Bâle, Constance, Spire, toute l'Allemagne.

Partout la ferveur religieuse se retrouva aussi grande, aussi animée que celle qu'avaient naguères excitée les émouvantes paroles de Pierre l'Hermite. Et, cette fois encore, entre toutes les nations, aucune n'éprouva plus d'ardeur que la Belgique dont les princes furent les premiers à animer par leur présence l'assemblée de Vezelai. Là, en effet, s'étaient trouvés, entourant le comte de Flandre Thierry d'Alsace, et portant la croix, Arnulphe comte d'Arschot, Lambert, comte de Montaigu, Thierri, comte eDix mude, Henri de Wulverghem, Robert de Lille,

Guillaume de Trazegnie, Baudouin d'Ardenne, Gualter Berthold, seigneur de Grimberghe et de Malines, Goswin d'Heverlé, Arnould de Wilre, Ebroïn de Vos, Rase de Limingen et Léon Pierre. On entendait partout retentir au milieu d'actifs préparatifs, ce cri si puissant et si électrique : « Dieu le veut! Dieu le veut! » saint enthousiasme que le comte Thierri d'Alsace, s'efforçait d'entretenir, pendant que son neveu, Arnulphe d'Arschot, présidait à l'équipement d'une flotte de deux cents vaisseaux.

Enfin, l'heure du départ arriva ; les chrétiennes légions s'ébranlèrent, partagées en deux grandes armées conduites, l'une par l'empereur d'Allemagne Conrad, l'autre par le roi de France Louis VII : c'est dans celle-ci que s'était fait incorporer le comte de Flandre avec une partie des plus notables combattants de ses états, laissant entrer dans les vaisseaux avec les Lotharingiens, les Hollandais et les Frisons ceux de ses sujets qui voulaient suivre la voie maritime. Cette flotte, nous l'avons dit, était de deux cents vaisseaux montés par quatorze mille hommes, et avait pour chef suprême le valeureux comte Arnulphe d'Arschot. Elle eut pendant sa route l'occasion de s'illustrer, au moment où, après deux mois de navigation, abimée par la tempête, fatiguée par les difficultés du trajet,

elle vint tout à coup aborder à Lisbonne. Ici luttait depuis longtemps contre les Sarrasins, qui remplissaient la ville et la contrée, un prince de la maison de Bourgogne, Alphonse, pour qui l'arrivée des pélérins fut une ressource inattendue. A peine leur présence lui eût été signalée, qu'il envoya supplier le comte d'Arschot de ne point se remettre en route avec ses vaisseaux, avant que les Sarrasins de Lisbonne ne fussent par sa puissante coopération totalement anéantis; « vous allez, lui disait-il, combattre dans de lointaines contrées un ennemi qui se rencontre en ce moment sur votre route; vous pouvez, en acceptant de commencer ici une expédition que complèteront vos succès en Asie, être doublement utile à la chrétienté, et conquérir une double gloire. »

L'illustre Belge qui commandait la flotte, n'hésita pas un instant à écouter la suppliante invitation d'Alphonse ; il sentit que tout en rendant un éminent service à un prince chrétien, il remplirait en même temps un devoir envers la cause à laquelle il s'était dévoué. Il fit donc avancer ses vaisseaux vers la ville, et dès la première tentative, les Belges virent tomber les faubourgs en leur pouvoir ; prompt et facile succès qui ne leur eût pas fait deviner les difficultés qu'ils devaient éprouver dans le reste de l'entreprise.

Le siége, en effet, leur coûta quatre mois de travaux et de peines inouies, tant leur avait été pernicieuse et contraire l'inhabileté des soldats d'Alphonse. Ceux-ci, n'avaient ni cette subtilité d'attaque, ni ce mâle courage qui distinguaient à un si éminent degré leurs auxiliaires : de là, avant l'arrivée des Croisés, leurs longs et inutiles efforts, leurs continuels échecs qu'allait infailliblement compléter une ruine décisive, au moment où survenaient si à propos Arnulphe d'Arschot et ses vaillantes légions.

Par la seule persistance des Belges et des Lotharingiens, la tentative fut enfin couronnée d'un plein succès; les Maures furent domptés; ils vinrent, au nombre de plus de deux cent mille, se livrer aux vainqueurs qui se virent les maîtres de l'opulente cité et de toute la région voisine. Les exploits se poursuivirent, amenant d'autres conquêtes avec d'innombrables richesses; et ainsi furent posés, grâce à la coopération des belges, les fondements d'un nouvel empire remis aux mains d'Alphonse, qui prit le titre de roi de Lusitanie (Portugal).

Ce succès, en arrêtant nos pélerins dans leur route pour la Palestine, priva de leur concours la grande expédition d'Orient. Beaucoup demeurèrent en Lusitanie, revêtus de grandes charges ; quelques-uns

revinrent dans leur patrie; d'autres, mais en petit nombre, voulant achever leur œuvre commencée, poursuivirent leur voyage en Palestine

Pendant qu'une notable partie des Croisés belges s'illustraient sur les côtes de l'Océan, leurs frères, qui avaient suivi la voie terrestre confondus parmi les soldats du roi Louis, s'étaient à leur arrivée à Constantinople séparés à leur tour. Quelques-uns, et c'étaient surtout les Lotharingiens, entrèrent dans les rangs de Conrad; les Flamands demeurèrent fidèles aux drapeaux de Louis. L'empereur prenant les devants, entra le premier en Asie, guidé par des Grecs que lui avait donnés l'empereur Manuel, mais ces Grecs le conduisirent traitreusement à travers les déserts, par la Cappadoce où vinrent tout à la fois fondre sur l'armée et totalement l'abîmer, la famine, le fer des Turcs et les intolérables difficultés des routes et des lieux. Il ne resta plus à Conrad qu'à revenir précipitamment à Constantinople, traînant après lui les débris de son armée, et se promettant de reprendre au printemps sa route par mer.

Le roi Louis, malgré les revers qui venaient d'anéantir Conrad, continua pourtant son mouvement vers la Syrie; il marchait, suivi et surveillé par des hordes turques qui épiaient le moment de l'écraser à son tour.

Ce moment arriva, en effet, au fond d'une gorge éloignée, pendant que s'effectuait avec des difficultés inouies le passage d'une montagne entre la Phrygie et la Pisidie, à quatre journées du fleuve Méandre. C'est sur l'avant-garde, qui avait eu l'imprudence de dévancer jusqu'à une trop grande distance le gros de l'armée, que vint d'abord tomber l'ennemi avec cette sauvage impétuosité qui lui était naturelle ; et les deux corps désormais séparés se virent tour-à-tour accablés et abimés. Ceux à qui il fut donné d'échapper au terrible massacre qui se fit alors, se trouvant hors d'état de poursuivre par terre leur voyage, s'acheminèrent vers Satalie, sur la côte méridionale de l'Asie mineure. On y espérait de paisibles quartiers d'hiver, on croyait pouvoir dans cette ville que gouvernait un Grec, se remettre de ses fatigues, se guérir de ses maux, cicatriser la plaie grave et mortelle que les coups des Barbares venaient de faire à l'armée chrétienne. Hélas ! il arriva ce qu'ils étaient loin de soupçonner. Ce Grec, ce délégué de leur allié l'empereur de Constantinople, ce chef qui leur devait aide et protection, se montra envers eux aussi barbare que les ennemis eux-mêmes. Les voyant épuisés et battus, il eut la dureté de leur refuser l'entrée de la ville ; et ils eurent là encore le pénible désenchan-

tement qu'avait déjà tant de fois fait éprouver à eux et à leurs devanciers la perfidie profonde du caractère grec. Il leur fallut donc camper au dehors, en plein air, sans abri contre la rigueur de la saison, sans ressource ni défense au milieu de campagnes que dominaient de toutes parts les forteresses ennemies. Cinq semaines se passèrent à attendre les vaisseaux, cinq semaines lugubres pendant lesquelles vint peser sur les malheureux pélérins tout ce que l'imagination peut se représenter de fléaux, la famine, le froid, la maladie, les perpétuelles attaques des Barbares.

A l'heure de l'embarquement, beaucoup durent se résigner à demeurer à terre, la flotte étant insuffisante à les contenir tous. Ce fut un moment de lamentations et de désespoir; ceux qu'une triste et déplorable nécessité obligeait à rester, tendaient éplorés leurs mains vers les vaisseaux prêts de partir; on les voyait se rouler à terre, se tordant et suppliant qu'on ne les abandonnât point; le rivage retentissait de leurs gémissements. Infortunés! ils étaient dans un de ces cruels instans où la délivrance un moment entrevue, infaillible et certaine, vous échappe tout-à-coup sans plus vous laisser que le voisinage de la mort. Le roi Louis s'émut de ce déchirant specta-

cle : il leur donna son argent, et leur laissa pour les aider à se soutenir contre les tentatives des ennemis et les perfidies des Grecs, deux des meilleurs généraux de l'armée chrétienne : le comte Thierry de Flandre et Archambauld de Bourbon.

Avec ces deux nobles hommes, ils eussent pu, moins affaiblis et moins abimés, rester debout longtemps encore, en attendant qu'une autre flotte leur arrivât; mais le découragement était parmi eux, l'idée de leur isolement au milieu d'une contrée ennemie leur ôtant toute force d'action; il s'ensuivit un redoublement de souffrances et de pertes, si bien que les deux chefs, reconnaissant l'inutilité de leurs efforts, — car à la fin leurs voix n'étaient plus même entendues, — profitèrent de la présence fortuite d'un vaisseau ; ils y entrèrent, suivis de plusieurs autres nobles, et, s'éloignant en toute hâte de ce théâtre de misères et d'indiscipline, ils firent voile vers Antioche, où ils devaient rejoindre la flotte du roi de France.

Nous ne ferons pas avec quelques écrivains le reproche au Comte de Flandre de ce lâche abandon ; homme de grande valeur, et l'un des plus enthousiastes soldats du Christ, ce qu'il désirait avant tout, c'était de prêter à la cause chrétienne le puissant concours de ses talents militaires ; il sentit que de-

meurer sur une plage isolée au milieu de troupes frappées d'une étrange immobilité, et sur lesquelles n'agissaient plus même ni sa parole ni son autorité, ce serait anéantir l'espérance qu'il avait mise dans son voyage d'Orient ; moins guerrier et moins chrétien, peut-être se fût-il comme les autres laissé aller au découragement, peut-être il serait demeuré ; il aurait, comme ceux de ces infortunés qui préférèrent la mort à une honteuse apostasie, succombé sous les coups des Barbares ; ou bien, — ce que firent trois mille pélérins, — il se serait résolu, afin d'échapper à la mort, à embrasser le mahométisme.

Thierry retrouva à Antioche le roi Louis et l'empereur Conrad, avec lesquels il partit pour Ptolémaïde. C'est là que les attendait le roi Baudouin III de Jérusalem, et que fut décidé le siége de Damas. Cette résolution une fois connue, les autres princes d'Europe, qui avaient auprès de Tibériade réuni à la milice d'Asie ce qui leur était resté de troupes valides, se mirent aussitôt en route. Après avoir suivi les rives de la mer de Galilée, et traversé le Liban, ils vinrent descendre devant Damas. Là se trouva bientôt rassemblée une belle et nombreuse armée, malgré tant de revers, malgré les pertes fréquentes : double armée formée avec tout ce qui était resté de-

bout des pélérins venus d'Occident, et avec les belliqueuses légions auxquelles depuis long-temps était confiée la garde de l'Orient. Les forces étaient grandes, mais le siége que l'on allait faire, était redoutable. L'aspect de Damas, avec ses imposantes fortifications où l'art et la nature s'étaient prêté un mutuel secours, eût suffi à faire reculer les plus intrépides. A l'Orient et au Midi, se dressaient des murailles d'une élévation extraordinaire, pendant qu'au Nord et à l'Occident, la ville semblait comme gardée par les jardins et les vergers remplis d'arbres, qui l'entouraient comme d'une épaisse forêt : citadelle formidable qui s'étendait sur un espace de plus de cinq milles, protégée par des murs de boue et des tours effrayantes à voir.

Il n'était guère possible à une armée en masse d'arriver jusqu'à cette façon de bastion avancée; il n'y avait pour y parvenir d'autre route qu'un étroit sentier où deux hommes à peine pouvaient marcher de front; et par moments, de profonds ravins venaient couper ce sentier et interdire tout passage.

C'étaient là, on peut le dire, d'insurmontables difficultés; mais comme leurs devanciers les Croisés de cette seconde expédition osèrent tenter l'impossible; comme eux aussi, ils virent un premier succès

couronner leur tentative : malgré les efforts d'innombrables ennemis répandus dans les jardins comme dans autant de forteresses, ils réussirent à franchir le passage, et parvinrent jusque sous les murailles de la ville. Un pas encore, et Damas est à eux. Mais — et l'histoire nous l'enseigne à tout instant, — pour faire soudain avorter une réussite certaine, il suffit que de honteuses jalousies surgissent tout-à-coup parmi les chefs, passions déplorables et fatales qui provoquent le mauvais vouloir toujours, la trahison quelquefois. C'est là, nous le disons à regret, ce qui arriva auprès de Damas, dans le moment même où il ne fallait plus aux Croisés pour la possession définitive de la ville, qu'un léger effort. Nous l'avons déjà dit, un des vices de cette époque toute de désorganisation sociale, un des travers des hommes d'alors, natures où s'entrevoyait l'étrange contraste de la ferveur religieuse et de la licence guerrière, c'était, après toute bataille, le désir effréné de posséder ; après tout succès, l'insatiable besoin de s'approprier ce qui était aux vaincus. La principauté de Damas, une des plus importantes de l'Orient, était donc convoitée par tous les généraux ; un seul, le comte Thierri de Flandre, se la vit promettre par le roi de France et l'empereur Conrad, à cause de ses hauts faits et

de son zèle pour la guerre sainte. Une pareille distinction fut pour quelques uns de ses collègues un désappointement inattendu; ceux surtout qui s'étaient depuis long-temps établis en terre sainte, et qui d'avance se regardaient comme maîtres de tout ce qui serait enlevé aux Barbares, virent de mauvais œil qu'un commandement si étendu fût donné à un prince arrivé de la veille, qui conservait en Europe de vastes possessions, et qui ne s'était pas comme eux à jamais expâtrié pour se constituer à la défense exclusive des lieux saints. Il fallait, selon eux, que les auxiliaires que l'instinct religieux amenait d'Occident, se contentassent d'aider par leurs armes à l'extinction des barbares, se retirant une fois la mission accomplie, et confiant à ceux qui avaient fait leur patrie de la Palestine, le soin de faire fructifier les victoires obtenues. Il y avait dans ce raisonnement quelque chose de vrai; mais ces gardiens permanents du divin tombeau avaient suffisamment prouvé qu'ils ne suffisaient pas à la glorieuse fonction dont ils se prévalaient; ce qu'il leur fallait, ce n'était pas seulement le secours passager des pélérins, c'était surtout une protection durable qui empêchât que tout succès ne s'évanouît, à peine remporté. Les deux souverains eurent donc une sage et prudente pensée en assurant à Thierri une

haute dignité qui si elle ne pouvait l'obliger à un constant séjour en Asie, devait du moins assurer et perpétuer dans cette contrée la salutaire influence d'un des hommes les plus dévoués à la Chrétienté.

Le dépit de ces vieux chefs eût peu importé, s'il n'avait eu de fâcheuses conséquences; un regrettable égoïsme leur suggéra la pensée d'une trahison. Ne pouvant s'approprier la principauté de Damas, ils aimèrent mieux la voir demeurer aux mains des ennemis; et ils résolurent d'empêcher que l'on ne s'en emparât.

Sous le pretexte d'une urgente délibération à propos des mesures à prendre pour que le siége, après les notables avantages déjà obtenus, pût se continuer et s'achever avec sureté et promptitude, ils provoquèrent un conseil où vinrent se presser presque tous les seigneurs.

Ils demandèrent qu'on voulût les croire, eux à qui leur long séjour avait donné une parfaite connaissance des lieux où l'on était. « On ne pouvait, disaient-ils, prendre la ville par le côté où l'armée se trouvait rassemblée. On devait l'en retirer pour la transférer dans la partie des faubourgs opposée à l'Orient et au midi. Là on ne rencontrerait ni jardins ni vergers pour gêner le mouvement des machines, qui du reste n'au-

raient à fonctionner que contre de faibles murailles.» On était loin de soupçonner une trahison chez des frères à qui l'on était venu apporter le secours qu'ils avaient si instamment appelé d'Europe. On écouta leur avis; l'armée fut conduite à l'endroit indiqué. En y arrivant, une première surprise frappa tout le monde, ce fut l'aspect de fortifications et de tours bien plus formidables que celles que l'on venait de quitter; et quand on se fût installé, et que l'on eût vu partout autour de soi la dévastation qu'avaient laissée les Barbares dans ces lieux tant vantés; quand on ne vit dans ces champs ravagés nul moyen de renouveler les vivres, alors on comprit que l'on était victime d'une ruse aussi odieuse qu'inexplicable; un pénible désenchantement entra dans les cœurs, toute confidance s'éteignit, nul ne voulut plus tenter un pas dans la crainte de piéges, et cette conquête qui était au point de réussir, fut à l'instant délaissée.

Ainsi s'arrêta brusquement une expédition, dont on pourrait dire qu'elle s'écroula sous le poids des contrariétés et des mécomptes. Quelques princes, à la vérité, venus en Palestine plutôt en vue de la cause du seigneur que pour être uniquement les auxiliaires des Chrétiens d'Orient, voulurent, malgré la faute de ceux-ci, continuer leur mission de défen-

seurs du Christ. Tout en se retirant de devant Damas, ils proposèrent de tenter la prise d'Ascalon.

Mais quelque effort qu'ils pussent faire pour tourner les vues de l'armée vers ce grand projet, rien n'y pût décider les barons qui se méfiaient désormais, et qui croyaient que ceux vers qui ils étaient venus, avaient reçu des barbares quelque argent pour laisser se dissoudre la puissance chrétienne si laborieusement fondé. Rien ne les put dissuader de reprendre la route d'Europe, rien ne les put retenir. Tous, excepté Thierry d'Alsace, Walter Berthoud et d'autres nobles belges, revinrent, tristes et mécontents, dans leur patrie.

La lutte se continua pourtant avec quelque vigueur dans le royaume de Jérusalem. Thierry était de toutes les grandes actions ; mais, tout en prêtant au roi Baudouin le puissant secours de sa valeur militaire, il n'oubliait pas son comté de Flandre qu'il revenait par moment visiter. Il fit ainsi quatre fois le voyage de Palestine. Quant à Berthoud, qui n'avait pas à se préoccuper des mêmes soins, il ne quitta plus la terre sainte.

Avec de tels aides, Baudouin, jeune et courageux, remporta de grands succès. L'année qui suivit le départ des Croisés, il parvint, en relevant et en fortifiant l'antique ville de Gaza, à opposer une barrière à la

garnison musulmane d'Ascalon dont les continuelles irruptions ravageaient les terres du royaume. Puis il obligea le Calife d'Egypte, Elfeis, qui occupait cette ville, à lui payer un tribut. C'est au milieu de cet élan, alors que tout lui semblait réussir, qu'éclata entre lui et sa mère une déplorable mésintelligence qui, en 1152, prit la grave tournure d'une guerre domestique. Baudouin s'irritait des traités secrets que Mélisende osait conclure avec les princes musulmans. Contrariée dans ses projets par l'opposition de son fils, elle songea sérieusement à s'emparer de l'autorité; et au moment où Baudouin, hâtant son retour, arrivait devant Jérusalem, il en trouva les portes fermées. Furieux, il se décida à faire le siége de la ville, et parvint à y rentrer, grâce à son armée dont la fidélité lui était acquise. Fils respectueux, quoique gravement offensé, il accepta avec empressement la paix que lui offrit sa mère vaincue, et puisqu'il fallait à cette femme une autorité quelconque, il lui abandonna la ville de Naplouse.

Ce différend appaisé, il reprit contre les Barbares la guerre un moment interrompue.

Ses vues se tournèrent vers Ascalon dont depuis bien longtemps la possession importait aux Croisés. Il en entreprit le siége, et eût le bonheur d'y réussir;

il y entra victorieux le 19 août 1553, et en remit le commandement à son frère Amaury. Cette conquête fut suivie d'une autre non moins glorieuse, celle de Césarée, ville considérable qui fut cédée au prince Renaud d'Antioche.

Ce succès fut le dernier de Baudouin III; la mort vint le surprendre, au milieu de ses jeunes années, le 10 février 1162; et le trône passa à son frère Amaury, qui n'avait pas trente ans.

Le premier mouvement de celui-ci le porta contre Chaver, le vizir du successeur d'Elfeis, Calife d'Égypte. Ce vizir, une fois Baudouin mort, se refusa à payer le tribut naguère imposé par ce dernier; il osa recommencer sur les terres des Francs les mêmes ravages qui avaient autrefois valu au Calife Elfeis sa punition. Ce ne fut pas lui pourtant que rencontra l'armée du nouveau roi de Jérusalem; ce fut Dargam qui l'avait tout-à-coup remplacé comme vizir, et qui poursuivait contre les Croisés ses desseins hostiles. Vivement attaqué par Amaury, il fut promptement mis en déroute et poursuivi jusqu'à Belbeis. Les Chrétiens tentèrent le siége de cette ville; mais il leur fallut bientôt se retirer devant les eaux du Nil, les écluses, par l'ordre de Dargam, s'étant subitement ouvertes.

Une année s'écoula; Amaury, quelque effort qu'il fit, ne pouvait parvenir à soumettre Dargam, quand tout-à-coup reparut en Égypte, ramenant de Syrie une puissante armée, le vizir disgracié, Chaver, qui, supplanté dans sa charge, s'en était allé plein de colère offrir à Nourreddin la conquête de l'Égypte. Celui-ci lui avait aussitôt fourni des forces considérables, à la tête desquelles se trouvaient ses deux meilleurs généraux, le vizir Chir-Kouh et Saladin, le terrible lutteur contre lequel devaient venir se briser plus tard tant de Chrétiens. Quand Dargam connut l'arrivée de Chaver et de ses redoutables auxiliaires, il se hâta de détourner de lui les armes d'Amaury par de pressantes sollicitations de paix, et un formel engagement de payer désormais le tribut qu'exigeait le roi de Jérusalem. Dès lors il n'eût plus qu'à lutter contre Chaver; la bataille qu'il livra à cet adversaire lui devint funeste, car il y perdit la vie; et Chaver put ainsi reprendre sa charge de vizir. Les troupes syriennes se retirèrent; mais ce ne fut que pour un instant; bientôt elles revinrent, toujours conduites par les deux mêmes chefs, marchant cette fois contre Chaver, et signalant tout d'abord leur arrivée par une victoire qui leur ouvrit les portes de Belbeis et d'Alexandrie : succès dont Chaver s'effraya, et qui

le portèrent à négocier avec Amaury. Celui-ci accourut en Egypte, et reprit, mais avec des peines inouïes, les deux villes qu'avaient enlevées les Syriens.

Pendant que se déployaient ici les forces d'Amaury, la Palestine se remplissait des soldats de Nourreddin, et perdait successivement le château d'Harem, Césarée de Philippe, et un grand nombre de défenseurs distingués faits prisonniers dans une déroute des légions chrétiennes le 10 août 1165. Ces échecs ramenèrent en toute hâte Amaury dans ses états. Chir-Kouh l'y suivit avec son neveu Saladin, et tous deux continuèrent contre les Chrétiens la tentative de Nourreddin : en peu de jours ils se virent maîtres de l'importante place de Montréal dont la garde était confiée aux templiers. Amaury, en apprenant ce nouveau succès des Barbares, éprouva une si vive amertume qu'il se laissa aller à sévir contre les chefs de la garnison auxquels il reprocha leur molle résistance.

Chir-Kouh et Saladin, qui n'étaient accourus en Palestine que pour empêcher l'anéantissement de l'armée de Nourreddin sous les coups du roi de Jérusalem, reportèrent aussitôt leurs vues sur l'Égypte; et Chaver, en apprenant leur prochaine arrivée, cria de nouveau vers Amaury. Ce dernier alla attendre sur la route les deux chefs ennemis; mais sa vigilance fut

trompée, et Chir-Kouh fit son entrée en Égypte sans l'avoir rencontré. Alors Amaury s'empressant, parut bientôt aux environs du Caire où lui furent payés, comme moitié d'un nouveau tribut proposé par Chaver, 200,000 besants d'or (500,000 liv.). Le 18 mars 1167, les Chrétiens essuyèrent un échec; mais il leur arriva des renforts, et Alexandrie, investie aussitôt par terre et par mer, tomba en leur pouvoir, malgré la résistance de Saladin. Il leur fallut à leur tour défendre, pendant trois mois, cette conquête contre les efforts des Barbares; enfin, Amaury la remit à Chaver, et retourna à Ascalon; en même temps que les Syriens de leur côté évacuaient l'Égypte où la paix renaquit un moment.

Ce ne fut que pour peu de temps. Cette contrée était désirée par les Chrétiens autant que par les Musulmans; elle devait, en effet, considérablement agrandir et fortifier celle des deux puissances rivales qui réussirait à s'y implanter. Pendant la courte suspension de leurs mouvements mutuellement hostiles, Amaury se livra tout entier à son secret désir de réaliser cette conquête. Ce projet fut approuvé par l'Empereur Manuel qui promit le concours d'une flotte grecque, et par le maître des hospitaliers qui s'engagea à y prendre part avec ses chevaliers; les

templiers furent les seuls dont la sympathie manqua à cette tentative : quelque importante que leur parût la possession de l'Egypte, nulle agression de Chaver n'en avait, selon eux, légitimé l'envahissement.

Bientôt l'expédition fut prête ; dès le mois d'Octobre 1168, Amaury se mettait en route, et, moins d'un mois après, il prenait d'assaut la ville de Belbeis qui fut donnée, comme récompense, aux hospitaliers. Cette fois, ce fut Nourreddin que Chaver appela à son aide, au moment surtout où il vit le Caire près de succomber. Chir-kouh parut aussitôt, et, frappante révolution que portent parfois en elles les choses humaines, grave enseignement qui revient à tout instant dans l'histoire, on eut dans l'espace de moins de trois années le spectacle de cette singulière transformation : Nourreddin protégeant contre Amaury celui qu'Amaury avait si longtemps secouru contre Nourreddin. Ce secours successivement apporté avec tant d'empressement et par l'un et par l'autre n'était, on le comprend du reste, qu'un moyen espéré par chacun d'exclure de l'Egypte son adversaire, tout en s'y installant.

Quand Amaury se revit en présence des troupes syriennes, lesquelles arrivaient par groupes séparés, il les voulut attaquer en détail avant leur réunion ; mais il ne put réussir à leur livrer une bataille qu'elles

surent adroitement éviter. Pendant que sur terre la ruse échouait contre la ruse, la flotte grecque se consumait dans le Nil sous une pluie de feu grégeois. Amaury déconcerté, renonça pour le moment à sa conquête, et retourna en Palestine; l'ennemi qu'il laissait en Egypte, vit ainsi, par l'éloignement de l'armée chrétienne, se réaliser son vœu de suprême domination. Saladin, en effet, tua Chaver, et devint le maître de l'Egypte; puis Chir-kouh, son oncle, mourut, et, puissant désormais, il tourna ses regards vers la Palestine. Amaury s'effraya, et se hâta de prendre d'énergiques mesures pour arrêter une conquête qui eût définitivement éteint en Orient la domination chrétienne. Manuel, tout aussi menacé que le roi de Jérusalem, équipa de nouveau une flotte, et les deux armées de terre et de mer, réunies au port d'Ascalon, partirent le 10 octobre 1769 pour aller en Egypte tenter, par un commun effort, l'anéantissement d'un ennemi justement redouté. On s'arrêta devant Damiette; et alors commença ce siége de cinquante jours où les revers vinrent en foule accabler Amaury. Plusieurs nobles belges y périrent et, parmi eux, le vaillant seigneur de Malines, Walter Berthoud, à qui sa rare bravoure, déployée pendant vingt-deux ans, avait acquis un si glorieux renom, et dont la perte fut si vivement déplorée.

Amaury obtint une trève dont il profita pour retourner à Ascalon. Après les défaites qui affaiblissaient de jour en jour le royaume de Jérusalem, vinrent d'autres calamités : au mois de juin 1170, de terribles tremblements de terre ébranlèrent la Syrie et la Palestine, et anéantirent plusieurs villes. Saladin accourut profiter de ces infortunes ; il enleva aux Chrétiens les deux clefs de leur royaume, du côté de l'Egypte, Gaza et Daroum. Sa marche continuant d'être victorieuse, Amaury, partit en toute hâte pour Constantinople afin d'y conférer avec l'empereur Manuel à propos de mesures à prendre contre ce redoutable envahisseur. Il fut honorablement accueilli, mais ne reçut des Grecs aucune formelle promesse de secours. Livré à ses propres forces, et seulement aidé de quelques auxiliaires qui par moment lui arrivaient d'Europe, il se maintint à force de bravoure et de prudence. Il put même en 1173, au moment où mourut Nourreddin, aller assiéger Césarée de Philippe où s'était renfermée la veuve du chef musulman. Cette femme fit une vaillante défense ; mais, appelée ailleurs, elle fit offrir à Amaury une forte somme d'argent au prix de laquelle il consentit à se retirer. C'est alors que s'élevèrent entre lui et les templiers de graves différends, à propos du meurtre commis

par un de ces chevaliers sur la personne de l'ambassadeur du Vieux de la Montagne. Un procès s'instruisait au milieu de violents débats quand Amaury mourut tout à coup le 11 juillet 1773, à l'âge de 38 ans. Il laissait de deux mariages un fils, Baudouin IV, qui lui succéda, et deux filles qui donnèrent plus tard le titre de roi de Jérusalem aux seigneurs qu'elles épousèrent.

Baudouin IV, enfant de treize ans, fut couronné le 15 juillet 1173 : faible autorité qui permit à Saladin le rapide accroissement de ses conquêtes. Il prit tour-à-tour Hems, Hamath, Damas ; chaque jour sa domination s'étendait d'une effrayante façon.

La position du jeune roi réclamait un secours pressant; celui qui vint le lui apporter, fut le comte de Flandre Philippe d'Alsace, fils de Thierri. Il amenait avec lui une foule de barons et de gentilshommes flamands, entr'autres Robert de Béthune, Gérard de Tournay, Henri de Bourbourg, Gillon de Trazegnie, seigneur de Silly, Roger de Courtray, Henri de Morselle, Rasse de Gavre, etc.

Ces auxiliaires apparurent en 1177. Leur arrivée enhardit les chrétiens d'Orient ; on vit, en effet, se former aussitôt une grande armée où se rangèrent, entourant le jeune roi de leur commun dévouement,

le comte de Flandre, le prince d'Antioche, les chevaliers des deux ordres militaires, presque tous les grands dignitaires du royaume. Cette réunion de forces était imposante; elle permit la grande bataille du 25 novembre 1177, livrée dans les plaines de Ramlah, et où Saladin perdit en un jour, mais toute fois pour se relever bientôt, le fruit de près de dix années de succès et de victoires.

L'action fut mémorable, mais aussi les hauts faits s'y étaient multipliés. Nous en citerons un, celui où l'on vit le comte de Flandre, dans une lutte corps-à-corps avec un prince musulman, terrasser et tuer de sa main son ennemi dont les armes devinrent désormais les siennes, et qui lui servirent dans les divers engagements où il se trouva depuis. Comme naguère son père, il avait en Europe des états à gouverner; il ne pouvait apporter à la Palestine qu'un secours passager; et il lui fallut refuser l'honneur qui lui était offert de diriger tout à la fois le royaume de Jérusalem et l'armée.

Pourtant, c'eût été chose fort salutaire qu'une impulsion habile donnée, dans un pareil moment, à la domination chrétienne. Saladin, en effet, comme nous venons de le dire, sut en peu de temps recomposer ses forces et reprendre sa redoutable attitude. Les

vastes contrées dont il était le maître, l'Egypte, la Syrie, toutes les possessions de Nourreddin, lui offraient, pour ses moments de détresse, des ressources inépuisables qui répareraient ses défaites. Il put dès l'année suivante, battre et presque faire prisonnier le roi Baudouin qui s'était aventuré dans les rochers de Sidon. Ce succès fut immédiatement suivi d'un autre, en 1179, époque où il s'empara de la forteresse du Gué de Jacob, récemment élevée sur les bords du Jourdain. Mais trois années plus tard, Baudouin, à qui avaient manqué jusque là plutôt l'âge et la santé que la volonté et le courage, eut la force de vaincre de nouveau son opiniâtre adversaire, près de Tibériade. Ce fut la dernière action où se signala ce jeune roi; la maladie dont il souffrait depuis long-temps se transforma soudain en une lèpre si aigue que se sentant désormais obligé au repos, il lui fallut songer à remettre dans d'autres mains le gouvernement et la défense de la Palestine. Celui qui devait après lui monter sur le trône était un enfant, son neveu, le fils de sa sœur Sibylle. Celle-ci était veuve; il se hâta de la marier à Guy de Lusignan dont il fit le régent du royaume, et auquel il donna, comme apanage, le comté d'Ascalon et de Joppé. Mais Gui ne put, tant était vive l'opposition des barons, garder long-temps

ces éminentes fonctions que se partagèrent le comte de Tripoli et le comte d'Edesse, celui-là comme régent, celui-ci comme tuteur de l'enfant.

De là un coup de tête de la part de Lusignan, qui quitta violemment Jérusalem, et se renferma, hostile au roi et aux seigneurs, dans la ville d'Ascalon. Le roi le fit citer devant le tribunal des prélats et des barons qui ne le voulaient point juger sans l'entendre ; mais il refusa de comparaître, prétextant une maladie. Alors Baudouin, malgré son infirmité, marcha vers Ascalon dont il trouva les portes closes ; et bien qu'il eût frappé dessus, demandant qu'elles lui fussent ouvertes, il lui fallut subir l'humiliation de s'entendre crier du haut des murailles l'ordre formel de se retirer. Il eut l'imprudence de laisser impunie cette grave insubordination, et, de rentrer à Jérusalem, ce qui compromit fortement son autorité.

Cependant Saladin poursuivait le cours de ses conquêtes, et il s'agrandissait à tel point que Baudouin, effrayé, implora le secours des princes d'Occident. Il fit partir en toute hâte pour l'Europe le patriarche de Jérusalem et les deux grands maîtres de l'Hopital et du Temple; mais il ne vit point leur retour : le 16 mars 1185, cette vie si courte et si pleine de langueur s'éteignait tristement, laissant dans une situation déplorable le royaume de Jérusalem.

L'enfant qui lui succéda sous le nom de Baudouin V fut envoyé faire son éducation à Acre; et le pouvoir suprême demeura aux mains du comte de Tripoli. Ce régent et les barons, persuadés de l'impossibilité où l'on était d'opposer à Saladin une résistance quelconque, réussirent à faire agréer à leur ennemi une trève de quatre années. A peine elle était conclue qu'on apprit le décès du jeune roi dans la ville d'Acre. Le trône fut alors occupé par Guy de Lusignan dont le couronnement se fit le 15 septembre 1186. Son avènement rencontra une foule d'oppositions, celle surtout du comte de Tripoli à qui ses trois années de régence avaient, aux yeux de nombreux partisans, créé des droits à la puissance souveraine. De cet état d'hostilité entre le trône et une notable portion des grands du royaume, résultèrent de grands inconvénients qui firent de plus en plus incliner vers sa ruine la domination chrétienne. Des troubles eurent lieu qui se compliquèrent encore d'un événement inexplicable, l'enlèvement par Renaud de Châtillon d'une caravane de musulmans qui s'en allait à La Mecque. Dès-lors le pacte était rompu, et les mouvements de Saladin recommencèrent. Pendant que son fils attaque et défait les deux grands maîtres de l'Hopital et du Temple, lui, d'un autre côté, s'ar-

rête, à la tête de 50,000 hommes, devant Tibériade.

Le roi, le prince d'Antioche, le grand maître du Temple et Renaud de Châtillon accourent, s'enferment dans la citadelle, et leur énergique résistance brise un moment l'effort de Saladin; mais ce n'est pour ce dernier qu'un retard qu'il répare bientôt dans le terrible combat d'Hittim, près de Tibériade, et où les Chrétiens abimés pendant trois jours par la faim, la fatigue, la soif, et plus encore par la multitude des ennemis, sont entièrement défaits, laissant aux mains de Saladin, comme prisonniers, le roi, le prince d'Antioche, tout ce que la Palestine avait de plus braves défenseurs. Tyr, Ptolémaïs, Ascalon, tombent tour-à-tour au pouvoir du conquérant. Ses progrès sont immenses; tout fuit devant lui, tout se courbe sous sa puissance. Au mois de Septembre 1187, un cri de terreur retentit dans Jérusalem; la ville sainte vient de voir se déployer autour d'elle les légions musulmanes. Elle se défend avec un désespoir frénétique; mais il lui manque des forces suffisantes, et après quatorze jours de résistance, elle succombe.

Il était temps que des secours arrivassent d'Europe.

FIN DU PREMIER VOLUME.

